



Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>



This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.



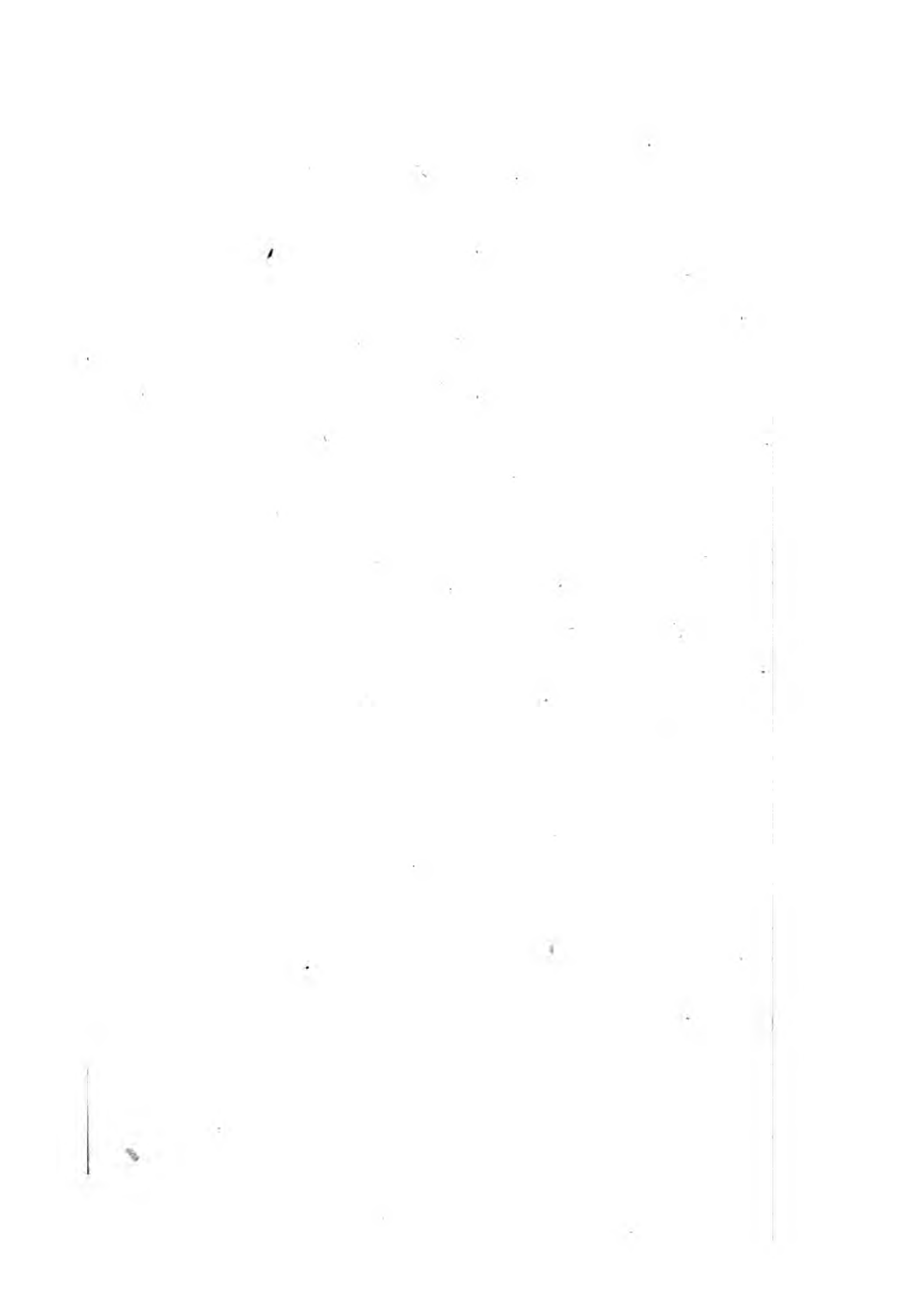
UNS. 105 C. 8







600



Alte de La Paté

L'ESPRIT

DES

MONARQUES
PHILOSOPHES,

MARCAURELE,

JULIEN,

STANISLAS;

ET FREDERIC.



A AMSTERDAM;

& se trouve A PARIS,

Chez VINCENT, rue Saint Severin

M DCC LXIV.





AVERTISSEMENT.

DÉPUIS SALOMON, le Sage par excellence, dont les Ecrits font partie des Livres canoniques, l'Histoire ancienne ne fournit que deux Monarques, MARC-AURELE & JULIEN, qui aient laiffé des ouvrages de philosophie morale & politique. Après tant de siècles écoulés depuis le règne de ces grands hommes, fans qu'on les ait vu renaître, nous avons aujourd'hui l'avantage de les voir revivre dans STANISLAS LE BIENFAISANT, & FREDERIC le SALOMON DU NORD; & c'est une preuve des progrès que la raison & la philosophie ont faits dans notre siècle.

iv *AVERTISSEMENT.*

En réunissant sous un même point de vue , les pensées & les leçons de ces quatre Monarques , notre dessein n'a pas été de les publier toutes : nous nous sommes assujettis au titre & à l'objet de notre ouvrage ; & nous n'avons extrait de leurs écrits , que les maximes qui les caractérisent plus essentiellement , comme **MONARQUES PHILOSOPHES.** Heureux le siècle que des Rois éclairerent de leurs lumières & instruisent de leurs leçons ! Plus heureux les peuples qui se rendent dignes d'avoir de tels peres & de tels maîtres !





T A B L E

DES MATIERES.

I NTRODUCTION préliminaire, contenant des particularités de la vie de l'Empereur Marc-Aurele.	Page 1
De Dieu, & de la Providence.	45
Des Devoirs de l'homme, à l'égard de Dieu, de la société & de soi- même.	48
Des Devoirs des Rois.	64
Des Bienfaiteurs.	68
De la Conduite du Sage.	71
Du Bonheur.	83
Des Biens & des Maux de la Vie.	96
Des Passions.	104
Des Vanités du Monde.	109
Des Amis.	115

vj T A B L E

<i>De la Mort.</i>	117
<i>Des Propriétés de l'Ame.</i>	122
<i>INTRODUCTION préliminaire, contenant des particularités de la vie de l'Empereur JULIEN.</i>	125
<i>De la Religion.</i>	183
<i>Du Sacerdoce.</i>	184
<i>De l'Immortalité de l'Ame.</i>	187
<i>De la Philosophie.</i>	188
<i>De l'Éducation.</i>	192
<i>Des Devoirs d'un Roi.</i>	195
<i>Des Grands Hommes.</i>	200
<i>De la Fortune.</i>	201
<i>De l'Amitié.</i>	204
<i>De l'Amour-propre.</i>	206
<i>De la Médisance.</i>	207
<i>INTRODUCTION préliminaire, à l'Esprit de STANISLAS.</i>	209
<i>De la Bienfaisance.</i>	221
<i>Des Rois.</i>	225
<i>Du Bonheur.</i>	232
<i>De l'Irréligion.</i>	245

DES MATIERES.	vij
<i>De la Conscience.</i>	251
<i>De la Vertu.</i>	255
<i>De la Modestie.</i>	258
<i>De l' Amitié.</i>	260
<i>Des Passions.</i>	263
<i>De la Société.</i>	271
<i>Des Mœurs présentes.</i>	276
<i>Des Grands.</i>	278
<i>Des Ecclésiastiques.</i>	279
<i>De la Réputation.</i>	286
<i>Des Louanges.</i>	288
<i>De l'Éloquence.</i>	289
<i>De la Philosophie.</i>	290
<i>De la Politique.</i>	292
<i>De la Justice & des Loix.</i>	296
<i>Des Finances.</i>	305
<i>Des Emplois & des Conditions.</i>	308
<i>Du Gouvernement Polonois.</i>	314
INTRODUCTION préliminaire à <i>l'Esprit de FREDERIC.</i>	335
<i>Des Rois.</i>	347
<i>Des Loix.</i>	372

viii TABLE DES MATIERES.

<i>De la Religion.</i>	382
<i>De la Politique.</i>	388
<i>De la Guerre.</i>	396
<i>Des Sciences & des Arts.</i>	400
<i>De l'Histoire.</i>	405
<i>De la Bienfaisance.</i>	412
<i>De la Vertu.</i>	413
<i>De la vraie Gloire.</i>	415
<i>Des Jugemens des Hommes.</i>	416
<i>Du Bonheur.</i>	419
<i>De l'Amitié.</i>	420
<i>De la Fortune.</i>	421
<i>De la Flaterie.</i>	422
<i>Du Déplacement des Hommes.</i>	Ibid.

Fin de la Table.

INTRO.



INTRODUCTION
PRELIMINAIRE,
*CONTENANT des particularités
de la vie de l'Empereur
Marc-Aurele.*

MARC-AURELE
ANTONIN, sur-
nommé *le Philosophe*,
étoit de l'ancienne famille des
Annius; & lui-même, quel-
que modeste qu'il fût, se disoit
descendu de *Numa*, dont il
imita la piété & le respect pour
les Dieux.

Né avec un goût décidé

A

2 INTRODUCTION

pour toutes les sciences , il fit des progrès étonnans dans ses études , & sur-tout dans celle de la philosophie morale, selon les principes des Stoïciens. Mais il ne les attribuoit qu'à la capacité & aux leçons assidues de ses précepteurs , & nullement à ses dispositions naturelles. Jamais disciple ne témoigna plus de reconnoissance à ses maîtres , & ne leur rendit plus d'honneurs. Non-seulement il les combla de biens pendant leur vie , & leur érigea des statues d'or , qu'il plaça parmi celles de ses Dieux domestiques ; mais afin que la postérité s'intéressât aussi à leur

gloire, il voulut encore l'instruire des obligations qu'il leur avoit ; & c'est par ce détail généreux qu'il commence ses admirables réflexions.

Dès sa plus tendre enfance, il s'attira la bienveillance de l'empereur Adrien, qui voulut l'avoir toujours auprès de lui, & qui le fit chevalier, à six ans ; honneur, qu'on n'avoit jamais fait à cet âge. Après la mort d'Adrien, & n'ayant encore que dix-huit ans, il fut adopté par Antonin le *Pieux*, dont il épousa la fille *Faustine*, & qui, en lui donnant en même tems le titre de *César*, l'affocia à tous les hon-

4 INTRODUCTION

neurs de l'empire & du sacerdoce. Ce prince ne faisoit & ne decidoit rien , qu'après l'avoir consulté ; & jamais il n'eut à se repentir ni de la confiance qu'il lui témoignoit , ni du crédit immense qu'il lui donnoit auprès de lui. Marc-Aurele n'employoit l'un & l'autre , que pour la gloire de l'empereur , qu'à maintenir la liberté , & qu'à accroître la félicité du peuple. Plus son pouvoir augmentoit , plus il avoit de respect & de déférence pour Antonin : la reconnaissance l'avoit rendu l'ami tendre & sincere de son bienfaiteur. Pendant vingt-trois

PRELIMINAIRE. §

ans qu'il fut dans son palais ,
il ne le quitta point ; & l'on
remarque qu'il ne coucha que
deux fois ailleurs.

Cette assiduité extraordi-
naire , qui caractérise si no-
blement le cœur de Marc-
Aurele , avoit si fort touché
Antonin, qu'il n'écouta jamais
les discours de ceux qui s'ef-
forçoient de lui donner des
soupçons contre lui ; & l'union
de ces deux princes dura en-
tiere & parfaite, jusqu'à la
mort d'Antonin.

Marc-Aurele lui ayant suc-
cédé , l'an 161 , signala son
avénement à l'empire par une
preuve éclatante de sa gran-

6 INTRODUCTION

deur d'ame & de la générosité de sa vertu, en le partageant avec Lucius Verus, qu'Antonin n'avoit pas voulu adopter, quoiqu'il n'eût été lui-même adopté par Adrien, qu'à cette condition. Il prit ensuite le nom de son bienfaiteur, & le donna, avec sa fille Lucille, à son collègue, qu'il nomma empereur. Ce fut la première fois que Rome se vit gouvernée par deux Souverains.

Pendant que Verus faisoit la guerre aux Parthes, les Allemands se révolterent, firent une irruption en Italie, & y porterent la désolation. Marc - Aurele, que la pru-

dence & la nécessité des affaires avoient jusques-là retenu à Rome, & qui avoit autant de courage que de philosophie, partit, se mit à la tête de son armée, & attaqua brusquement les ennemis.

Le combat fut long & opiniâtre ; mais enfin les Allemands furent battus & taillés en pièces. Quelque grande que fût cette victoire, & quelque plaisir qu'elle lui fit, il eut cependant la force de résister à ses troupes victorieuses, qui le prioient d'augmenter leur paye ; & malgré leurs instances, il leur répondit, *que de leur donner de l'argent*

§ INTRODUCTION

pour cet heureux succès , ce seroit leur faire des libéralités aux dépens du sang de leurs peres & de leurs parens , dont il devoit rendre compte aux Dieux.

Cette réponse admirable étoit la conséquence naturelle des principes de sa morale , qu'il ne sacrifia jamais à aucune circonstance. En quelque danger même qu'il se trouvât , ni la crainte ni la complaisance n'affoiblirent jamais sa fermeté , & ne purent l'obliger à passer en rien les bornes de la plus exacte justice : en un mot , il joignoit la pratique la plus sévère de la morale à la profession qu'il en faisoit.

P R E L I M I N A I R E. 9

Constant & modeste , grave
& complaisant , clément &
juste ; aussi indulgent pour les
autres , que rigide pour lui-
même ; insensible à la vaine
gloire ; inébranlable dans ses
desseins , qu'il formoit toujours
après de mûres réflexions , &
jamais par caprice , ou par
passion ; ennemi des délateurs ,
pieux sans affectation , modéré
en toutes choses ; toujours
égal , toujours le maître de
son ame , toujours soumis à
la Providence & à la raison ,
& sans cesse en garde contre
l'amour - propre ; incapable
de déguisement , toujours vrai
dans ses paroles comme dans

10 INTRODUCTION

ses actions ; jamais ni impatient ni inquiet ; très-prompt à pardonner les fautes , quand elles n'offensoient que lui seul ; & inexorable , quand la dernière nécessité , c'est-à-dire l'intérêt du public , le forçoit à les punir ; toujours occupé du bonheur de ses peuples , & du plaisir de faire du bien aux hommes ; l'ami compatissant & le pere des pauvres : tel étoit Marc-Aurele , au milieu des allarmes & des calamités de la guerre , comme dans le sein de la paix.

Verus étant mort d'apoplexie , au retour de l'expédition contre les Parthes , Marc-

Aurele prit seul les rênes du gouvernement. Aussi heureux guerrier, que sage philosophe, il triompha plusieurs fois des Quades, des Marcomans, des Sarmates & des Vandales; & ces barbares apprirent enfin à le craindre, autant qu'il étoit respecté & aimé des Romains.

Il s'occupa alors tout entier à établir le bonheur de la République sur des loix sages & une police prudente, qui, d'elles-mêmes, pour ainsi dire, rendissent chaque particulier tranquille & heureux. Tous les états, toutes les conditions furent l'objet de ses soins bien-

2. INTRODUCTION

faisans. La justice prit une nouvelle forme ; elle fut prompte, sans être moins réfléchie ; clémente, sans cesser d'être exacte : la magistrature ne fut composée que de juges intégres. Les pupilles eurent un *tutelaire*, qui prit soin de leurs intérêts ; tous les mineurs, sans aucune exception, eurent des curateurs ; les talens utiles furent encouragés, le mérite eut des récompenses, & la vertu des honneurs & des dignités : un citoyen sage & vertueux étoit sûr de l'estime & des bonnes graces de son empereur. C'est ainsi que ce prince prouvoit à tous ses

sujets la vérité de ce mot de
 Platon : *Que les Peuples se-
 roient heureux , si les philoso-
 phes étoient rois , ou si les rois
 étoient philosophes !* Quoiqu'il
 fût d'une fanté foible & déli-
 cate , rien n'étoit capable d'ar-
 rêter son zèle pour le bien
 public ; il y employoit la nuit
 comme le jour. *Ce sont , di-
 soit-il , les obligations que m'im-
 pose ma condition de législateur
 & d'empereur.*

Il auroit cru commettre une
 impiété , s'il eut perdu en
 choses vaines & inutiles un
 seul de ses momens ; ceux-
 mêmes qu'il donnoit par com-
 plaisance aux jeux & aux spec-

tacles, n'étoient pas oisifs ; car il y lisoit toujours, ou y écrivoit. Dans ses voyages & dans ses expéditions, au milieu des affaires les plus difficiles, il mettoit à profit tout le tems que d'autres eussent pris pour se délasser : il l'employoit sans relâche à s'entretenir avec lui-même, & à se demander un compte exact de sa conduite, de ses pensées & de ses desseins. C'est à ce merveilleux emploi de ses momens particuliers, que nous devons l'ouvrage immortel de sa philosophie.

Il s'informoit très-exactement de ce qu'on disoit de lui,

non pas pour punir ceux qui en parloient avec trop de liberté, mais pour connoître ce qu'on approuvoit, ou ce qu'on blâmoit dans sa conduite, & profiter de la censure du public pour se corriger, ou de ses louanges pour continuer de faire le bien. Toutes les fois qu'on parloit mal de lui, & qu'on l'accusoit de quelque défaut ou de quelque vice qu'il n'avoit pas, il répondoit ou par lettres, ou de vive voix, à ses accusateurs, bien moins pour se justifier, que pour les défabuser & les instruire.

Perfuadé que la force des Etats consiste principalement

16 INTRODUCTION.

dans le conseil des Sages, il n'entreprendoit jamais rien d'un peu important, ni dans la guerre, ni dans la paix, fans consulter, non-seulement ses conseillers ordinaires, mais encore ceux qui avoient la réputation d'être les plus habiles, & qu'il choissoit à la cour, à la ville, & au sénat. Bien loin alors d'avoir la fausse ambition de les entraîner dans ses sentimens, il se faisoit un mérite & un plaisir de se rendre à leurs avis : *Il est bien plus juste, disoit-il, que je suive le conseil de tant de grands personnages qui sont tous mes amis, qu'il ne l'est*

que tant de grands personnages suivent les miens.

Religieux observateur de sa parole , il blâmoit hautement les fausses raisons de ces politiques , qui soutiennent qu'un prince prudent & habile n'est pas obligé de la tenir , quand elle blesse ses intérêts , & qu'il peut même s'en servir comme d'un appât pour faire tomber dans ses pièges ceux à qui il l'a donnée ; & ce fut pour détruire , autant qu'il le pouvoit , ces principes pernicieux , qu'il fit cette maxime si digne de toute l'attention des princes : *Gardez - vous bien d'estimer jamais comme utile*

18 INTRODUCTION

une chose qui vous forcera un jour à manquer de foi.

Il ne voulut jamais recevoir les titres magnifiques & orgueilleux qu'on avoit donnés aux autres empereurs , ni souffrir qu'on lui élevât des temples & des autels. *C'est de la vertu seule , répondoit ce sage prince , qu'il dépend d'égalier les empereurs aux Dieux , & non pas des suffrages & des flatteries des peuples. Un roi , qui régne avec justice , a toute la terre pour son temple , & tous les gens de bien pour prêtres & pour ministres.*

Pour exciter dans le cœur de ses sujets la générosité &

la bienfaisance réciproque , il fit bâtir un temple à la Déesse qui préfidoit aux bienfaits , & qui étoit peut-être la seule vertu à qui les Romains n'avoient point encore rendu de culte. Il n'appartenoit en effet d'introduire ce culte nouveau , qu'à un prince comme Marc-Aurele , qui en sçavoit si parfaitement toutes les cérémonies & tous les ufages , & qui les pratiquoit fans cefse avec tant de plaisir.

Un Prince si bon , & si exactement le pere & l'ami de son peuple , devoit-il s'attendre à trouver un ingrat & un rebelle dans l'un de fes lieutenans ,

dans celui-là même à qui il donnoit les témoignages les plus distingués de son estime ? Mais la perfidie de Cassius , qui s'étoit fait déclarer empereur , ne servit encore qu'à faire briller avec plus d'éclat la philosophie héroïque de Marc-Aurele , qui ne voulut croire cette trahison , que lorsqu'il en eut les preuves les plus complètes. Il étoit alors en Pannonie , occupé à dompter les Sarmates & les Marcomans , qui s'étoient lassés de le craindre , & dont il triompha encore. La nécessité de s'opposer aux progrès de Cassius , qui avoit entraîné

dans son parti l'Égypte, la Cilicie & la Syrie, lui parut enfin urgente : il fit assembler ses troupes, leur fit une harangue pathétique, & se mit à leur tête, pour aller combattre le rebelle ; mais il apprit à Formies, que Cassius avoit été tué ; & c'étoit précisément ce qu'il craignoit d'apprendre. Car dans sa harangue à ses soldats, il leur avoit dit :

» *La seule chose, mes amis,*
» *que j'appréhende, c'est que*
» *Cassius n'ayant point le front*
» *de soutenir notre présence &*
» *de paroître à nos yeux, ne se*
» *tue lui-même, ou que quel-*
» *qu'un, sçachant que nous*

22 INTRODUCTION

» allons le combattre , ne nous
» rende ce mauvais office , & ne
» me ravisse le prix le plus glo-
» rieux que je puisse attendre de
» ma victoire. Quel est donc ce
» prix ? De pardonner à un
» ennemi ; de témoigner de l'ami-
» tié à un homme qui a violé
» tous les droits de l'amitié , &
» de demeurer fidele à un per-
» fide. Cela vous surprend &
» vous paroît peut-être incroya-
» ble ; mais n'en soyez pas moins
» persuadés : car enfin tout ce
» qu'il y a de bien n'a pas en-
» core entierement quitté la terre,
» & il nous reste encore quelques
» traces de l'ancienne vertu. Si
» les Dieux me font la grace de

» *mettre une heureuse fin à ces*
» *desordres , j'aurai la satisfac-*
» *tion de vous faire voir ce qui*
» *vous semble présentement im-*
» *possible ; & je tirerai au moins*
» *un bien de ce grand mal ; c'est*
» *que je convaincrai les hommes*
» *de cette importante vérité ,*
» *Qu'on peut faire un bon usage,*
» *même des guerres civiles.*

Marc-Aurele témoigna publiquement la douleur que lui caufoit la mort de Cassius , & il écrivit ainsi à l'impératrice Faustine : « *J'ai lu & relu à*
» *Formies la lettre par laquelle*
» *vous m'exhortez à punir les*
» *complices de Cassius. Mais ,*
» *pour moi , j'ai résolu de par*

24 INTRODUCTION

» donner à ses enfans , à sa
» femme & à son gendre ; & je
» vais écrire au sénat , afin que
» leur proscription ne soit pas
» trop dure , ni leur punition
» trop sévère ; car il n'y a rien qui
» rende un empereur Romain
» plus recommandable , que la
» clémence. C'est elle qui a élevé
» César & Auguste au rang des
» Dieux , & qui a fait mériter
» le nom de Pieux à notre pere.
» Enfin , si cette guerre avoit pu
» se terminer selon mes souhaits ,
» Cassius même n'eût pas été
» tué.

Il écrivit en effet au sénat ,
& le pria de ne point pour-
suivre dans toute la rigueur
des

des loix la famille & les complices de Cassius. « Je vous
» conjure , lui dit-il , de vous
» relâcher de votre sévérité
» ordinaire , & de ne pas faire
» ce tort à ma piété & à ma
» clémence , ou plutôt à la
» vôtre , de condamner per-
» sonne à mort ; qu'aucun Sé-
» nateur ne soit puni ; rappel-
» lez les exilés , & que les
» pros crits jouissent de leurs
» biens. Plût à Dieu , que je
» pusse aussi retirer du tom-
» beau ceux qui sont morts !
» car je n'approuve nullement
» la vengeance qu'un empe-
» reur prend de ses injures.

26 INTRODUCTION

» particulieres : elle paroît
» toujours trop grande , quel-
» que juste qu'elle soit. C'est
» pourquoi vous pardonne-
» rez aux enfans de Cassius ,
» à sa femme & à son ger-
» dre. Mais , que dis-je ? vous
» pardonneriez. Eh ! ils n'ont
» rien fait. Qu'ils vivent donc
» en repos , & qu'ils sentent
» qu'ils vivent sous le règne
» de Marc - Antonin. Qu'on
» leur rende le bien de leur
» famille ; qu'ils aient leur or ,
» leur argent & leurs meu-
» bles ; qu'ils soient riches
» sans crainte , & dans une
» entière liberté ; & que par-

» tout où ils iront , ils y por-
 » tent des marques de ma
 » piété & de la vôtre.

Marc-Aurele passa en Egypte & en Syrie , pour achever d'appaîser la révolte , & de faire rentrer dans leur devoir les peuples & l'armée d'Orient. Il brûla , sans les avoir lues , toutes les lettres qui avoient été trouvées dans le cabinet de Cassius , afin , dit il à ceux qui en étoient surpris , *de n'être point forcé , malgré lui , de haïr quelqu'un ;* & il pardonna à toutes les villes qui avoient suivi le parti du rebelle.

Après avoir rétabli le calme

28 *INTRODUCTION*

dans l'Orient , il reprit le chemin de Rome , & passa par Athènes , où il fut initié , selon ses souhaits , aux grands mysteres de Cérès. C'étoit la plus solemnelle & la plus religieuse de toutes les dévotions des Payens. Pour y être admis , il falloit avoir toujours mené une vie innocente , & n'avoir point le moindre crime à se reprocher. C'étoit même la coutume de s'y préparer , par un examen général qu'on faisoit devant un prêtre commis pour juger de l'état de ceux qui se présentoient.

Il fut reçu à Rome , dont il

avoit été absent , près de huit ans , avec toutes les démonstrations de la joie la plus respectueuse , la plus vive & la plus sincere ; & pour témoigner combien il y étoit sensible , il distribua à tout le peuple huit pièces d'or par tête , lui remit tout ce qu'il devoit au trésor public & particulier , depuis soixante ans , & fit brûler tous les billets de cette dette au milieu de la place. Il se retira ensuite , pour quelque tems , à Lavinium , où il se reposa entre les bras de la philosophie , qu'il appelloit sa mere. Cependant , comme il sçavoit

qu'un peuple victorieux & paisible ne peut se passer de spectacles , & que la prudence veut même qu'on l'amuse par des jeux innocens, pour le délasser de son travail, & pour l'empêcher de penser à des nouveautés qui sont toujours funestes à la république, il lui en donna de magnifiques.

Les Scythes & les peuples du Nord ayant repris les armes, Marc-Aurele voulut encore aller en personne les combattre & les vaincre. Les Romains qui le voyoient infirme, & qui craignoient que sa santé qui leur devenoit de

jour en jour plus précieuse, ne succombât aux fatigues de cette nouvelle guerre, voulurent s'opposer à son dessein. Ne pouvant y réussir, ils s'assemblerent devant son palais, & le prièrent avec les plus grandes instances de ne pas les quitter, sans leur avoir donné auparavant des préceptes pour leur conduite, afin que si les Dieux les privoient pour toujours du bonheur de le revoir, ils pussent, avec ce secours, continuer de marcher dans le chemin de la vertu, où il les avoit fait entrer par son exemple. Antonin, touché de cette priere

32 *INTRODUCTION*

des Romains & de leurs bonnes dispositions , passa trois jours entiers à leur expliquer les plus grandes difficultés de la morale , & à leur donner les maximes les plus solides , pour régler toutes leurs actions. Il partit ensuite avec Commode , son fils , qu'il avoit déjà associé à l'empire.

Son expédition fut heureuse. Il y donna , comme dans toutes les précédentes , les plus grands exemples de valeur & de prudence. Il alloit ouvrir la troisieme campagne contre ces barbares opiniâtres , lorsqu'il fut

attaqué à Vienne en Autriche, d'autres disent à Syrmium en Pannonie, d'une maladie qui fut bientôt désespérée, & qui l'emporta en peu de jours. Dans cette extrémité, qui est ordinairement l'écueil de la fermeté des plus grands hommes, ce sage empereur fit connoître que les vérités dont il avoit toujours fait profession, étoient si profondément gravées dans son cœur, que rien n'étoit capable de les effacer, ni même de les affoiblir.

Mais si, d'un côté, sa soumission aux ordres de la Pro-

vidence lui faisoit recevoir la mort agréablement ; de l'autre , l'amour qu'il avoit pour ses peuples , remplissoit son ame d'amertume. A mesure que sa dernière heure approchoit , il sentoit augmenter ses inquiétudes sur leur bonheur : il craignoit que son fils ne l'imitât pas assez , & que sa jeunesse n'oubliât bientôt , au milieu des plaisirs & des flatteurs , les sages leçons & les exemples de vertu qu'il lui avoit donnés.

La veille de sa mort , il commanda qu'on fît entrer ses amis & ses principaux officiers ; & réunissant , pour

leur parler , le peu de forces
qui lui restoit , il leur dit :

» La douleur que vous té-
» moignez de me voir en l'état
» où je suis , ne me surprend
» pas. La compassion est natu-
» relle aux hommes ; & les
» maux qu'ils voient eux-mê-
» mes, l'augmentent toujours.
» Mais je suis persuadé que
» ces larmes que je vois cou-
» ler , partent , pour moi ,
» d'une autre source ; & les
» sentimens que j'ai pour
» vous , me font raisonnable-
» ment attendre de votre part
» une amitié réciproque. Voici
» le tems favorable , qui va
» nous donner lieu , à moi , de

36 *INTRODUCTION*

» connoître si j'ai bien placé
» l'estime & la considération
» que j'ai toujours eues pour
» vous, & à vous, de me témoi-
» gner votre reconnoissance,
» en faisant voir que vous n'a-
» vez pas oublié les bienfaits
» que vous avez reçus de moi.
» Vous voyez devant vos
» yeux mon fils que vous avez
» élevé vous-mêmes, & qui,
» venant d'entrer dans l'âge de
» l'adolescence, comme dans
» une mer orageuse, a besoin
» de sages gouverneurs, de
» peur qu'emporté par ses
» passions comme par des
» vents impétueux, il n'aille
» se précipiter dans les vices.

» Au lieu donc d'un pere qu'il
» va perdre , faites qu'il en
» retrouve plusieurs en vous ;
» ayez soin de sa jeunesse ;
» donnez-lui les conseils dont
» il a besoin ; représentez-lui ,
» que , ni toutes les richesses
» du monde ne sont suffisan-
» tes pour satisfaire le luxe
» des tyrans , ni les gardes qui
» veillent autour de leurs pa-
» lais , capables de les défen-
» dre contre la haine des peu-
» ples. Faites-lui remarquer
» qu'on ne voit de régnes
» longs & tranquilles , que
» ceux des princes qui , au
» lieu d'exciter la haine par
» leurs cruautés & leurs vio-

38 *INTRODUCTION*

» lences, ont, au contraire, par
» leur douceur, fait naître dans
» l'amour le cœur de leurs su-
» jets. Dites-lui sans cesse, que
» ce ne sont pas ceux qui ser-
» vent par contrainte, mais
» ceux qui obéissent volontai-
» rement, qui demeurent fidé-
» les dans toutes fortes d'é-
» preuves, & qui ne peu-
» vent, en aucune rencontre,
» être soupçonnés ni de fla-
» terie, ni de dissimulation.
» Qu'il sçache que voilà
» les seuls qui ne tombent
» jamais dans la défobéif-
» sance, à moins qu'ils n'y
» soient forcés par les mau-
» vais traitemens. Mais en

» même tems , ne vous laissez
» point de lui remettre de-
» vant les yeux , combien il est
» difficile , & cependant né-
» cessaire , dans un pouvoir
» absolu , de modérer ses de-
» sirs , & de leur donner des
» bornes. Si vous l'instruisez
» de ces vérités ; si vous le fai-
» tes incessamment souvenir
» de ce qu'il vient d'entendre ,
» avec la satisfaction de for-
» mer un bon empereur pour
» vous & pour tout l'empire ,
» vous aurez la consolation
» de rendre à ma mémoire le
» plus grand de tous les servi-
» ces , puisque , par ce moyen ,
» vous l'immortaliserez.

En prononçant ces dernières paroles , il fut saisi d'une foiblesse qui lui ôta l'usage de la voix : il tomba sur son lit , & mourut le lendemain , dans la cinquante-neuvième année de son âge , & la dix-neuvième de son regne , laissant un regret infini à ceux de son siècle , & un souvenir éternel de sa vertu à la postérité.

Dès que la nouvelle de sa mort fut publique , ce fut une affliction générale dans l'armée & dans toute l'Italie. Jamais on n'avoit vu un si grand deuil , & jamais Rome n'avoit été dans une consternation si tendre. Il sembloit

que la gloire & la félicité de l'empire fussent éteintes avec Marc-Aurele-Antonin. Les uns l'appelloient leur pere; les autres, leur frere; ceux-ci, leur vaillant capitaine; ceux-là, leur bon empereur, leur prince prudent, le sage, le modele de toutes les vertus; & ce qui est très-rare parmi tant de milliers d'hommes qui lui donnoient tous des louanges différentes, il n'y en avoit pas un seul qui ne fût persuadé qu'il disoit la vérité.

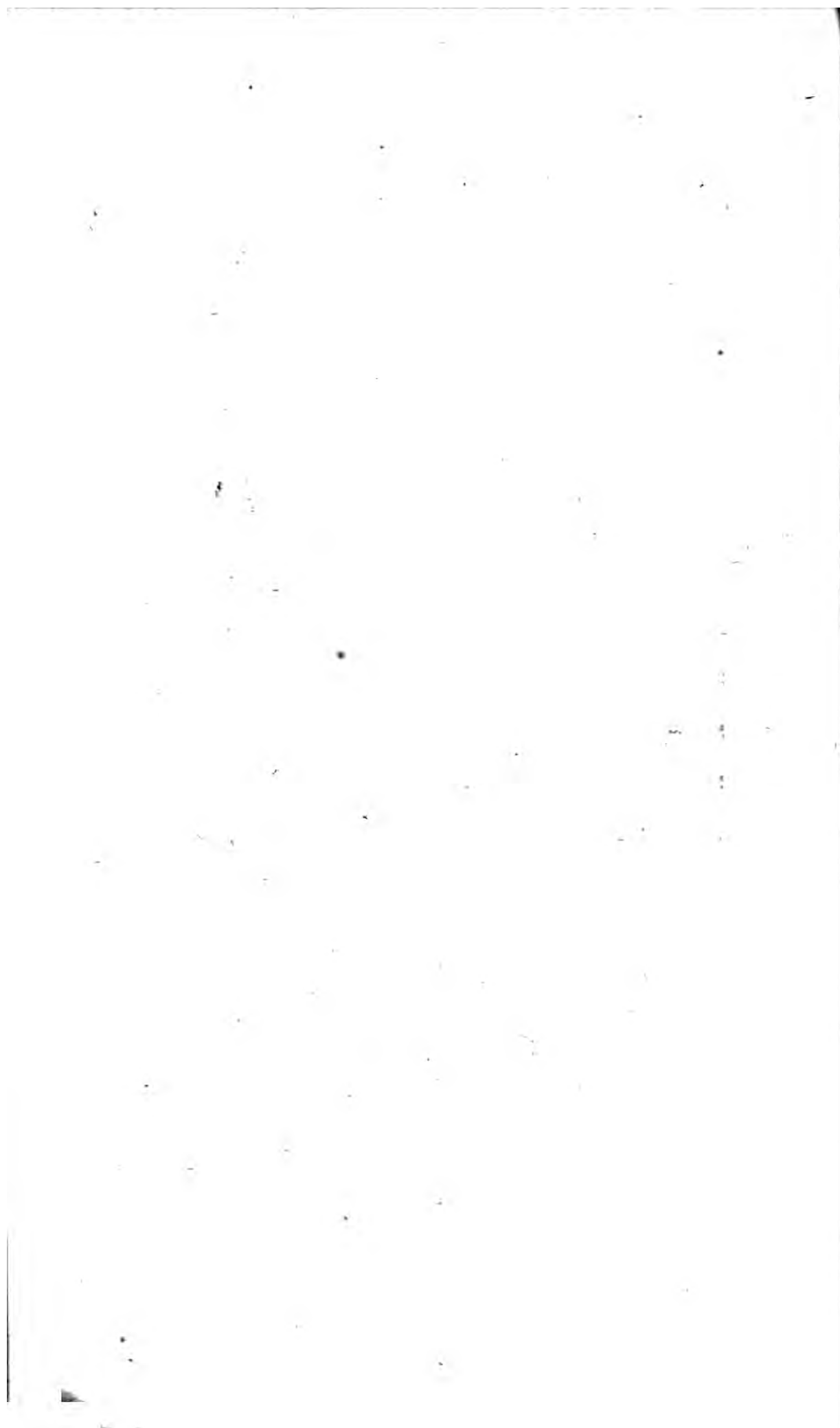
Le sénat & le peuple l'adorerent, avant même que ses funérailles fussent ache-

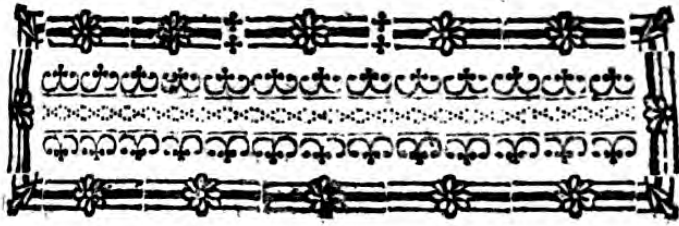
vées ; & comme si ç'eût été peu de chose que de lui élever une statue d'or dans la chambre Julienne , où le sénat s'assembloit , & de lui décerner tous les honneurs divins , on déclara sacrilèges ceux qui n'auroient pas , dans leur maison , selon leur fortune , ou son portrait , ou sa statue.

Ce prince si sage , si bien-faisant & si heureux pendant sa vie , le meilleur & le plus grand empereur que Rome ait jamais eu , eut le malheur , en mourant , de laisser l'empire au plus vicieux de tous les hommes , à Commode , son propre fils. Mais ce fut sans

doute encore un bonheur pour ce pere vertueux , de mourir, avant que d'avoir connu les vices de son fils. Ce contraste si ſurprenant entre Marc-Aurele & Commode, & ſi affreux du côté de celui-ci , a fait dire à l'auguſte PHILOSOPHE BIENFAISANT de nos jours ,
» qu'un pere honnête homme
» doit trembler , quand il voit
» les enfans d'un Brutus ſe ſou-
» mettre au joug d'un tyran ,
» & le régime du fils de Marc-
» Aurele n'être qu'un régime de
» ſcélérateſſe & de fureur.







L'ESPRIT
DE
MARC-AURELE

*DE DIEU ,
Et de la Providence.*

S'IL y a des Dieux , ce n'est pas une chose bien fâcheuse que de quitter le monde , car ils ne te feront aucun mal ; s'il n'y en a point , ou qu'ils ne se mêlent pas des affaires des hommes , qu'ai-je à faire de vivre dans un monde sans Providence & sans Dieux ? Mais il y a des Dieux , & ils ont soin

des hommes : ils ont même donné à chacun le pouvoir de s'empêcher de tomber dans de véritables maux.

Quand les libertins te demanderont, où est-ce que tu as vu les Dieux, & comment tu sçais qu'il y en a, pour leur rendre un si grand culte ? Tu leur répondras d'abord, qu'ils sont visibles, & que d'ailleurs, quoique tu ne voies pas ton ame, tu ne laisses pas de la respecter ; qu'il en est de même des Dieux. Les effets merveilleux que tu ressens tous les jours de leur pouvoir, te prouvent qu'ils font, & font que tu les adores.

Si tu examines exactement toutes choses, tu trouveras que tout ce qui arrive, arrive justement ; je ne dis pas seulement, parce qu'il arrive en conséquence de certai-

ET DE LA PROVIDENCE. 47

nes causes, mais parce qu'il arrive selon l'ordre de la véritable justice, & qu'il vient d'un Être supérieur, qui distribue à chacun ce qui lui est dû.

Tout ce qui vient des Dieux, porte les marques de leur Providence; ce que l'on impute même au hazard & à la fortune, se fait, ou par la nature, ou par la liaison & l'enchaînement des causes que la Providence régit; toutes choses prennent de-là leur cours.

Dieu, tout immortel qu'il est, ne se fâche point d'avoir à supporter, pendant une si longue suite de siècles, un nombre infini de méchans; au contraire il a soin d'eux en toutes manières; & toi, qui vas bientôt mourir, tu es las de les supporter, quoique tu sois toi-même du nombre.

48 DE DIEU ET DE LA PROV.

Celui qui refuse d'obéir à la raison universelle & politique, c'est-à-dire à la Providence, est un esclave fugitif; celui qui ne le voit pas est aveugle.

DEVOIRS DE L'HOMME; à l'égard de Dieu, de la société & de soi-même.

NOUS avons trois engagements; l'un nous lie avec la cause environnante, qui est le corps; l'autre nous lie avec la cause divine, d'où descend tout ce qui arrive à tout le monde, c'est-à-dire, avec la raison universelle, avec Dieu; le troisième enfin nous lie avec tous les hommes, c'est-à-dire, avec la société.

En attendant que l'heureux moment

A L'EGARD DE DIEU , &c. 49
ment de ton extinction arrive ,
qu'as-tu à faire ? A honorer & à be-
nir les Dieux , & à faire du bien
aux hommes.

Il faut que tu aies toujours tout
prêts les préceptes qui te peuvent
aider à connoître les choses divi-
vines & humaines , & à faire la
plus petite chose , en te souve-
nant toujours du bien qui lie les
unes avec les autres ; car tu ne
feras jamais bien aucune chose
purement humaine , si tu ne con-
nois pas les rapports qu'elle a avec
les choses divines , ni aucune
chose divine , si tu ne sçais toutes
les liaisons qu'elle a avec les cho-
ses humaines.

Il n'y a rien de plus misérable
qu'un homme qui veut tout con-
noître & tout embrasser , & qui ,
non content de sonder les abîmes

50 DEVOIRS DE L'HOMME

de la terre, veut encore, par ses conjectures, pénétrer dans l'esprit des autres hommes, sans se souvenir qu'il lui doit suffire de connaître cette divinité qu'il a au dedans de lui, & de lui rendre le culte qui lui est dû. Le culte qu'elle demande consiste à la tenir libre de toute passion, à la garantir de la témérité, & à faire qu'elle ne soit jamais fâchée de ce que font les Dieux ou les hommes; car ce que font les Dieux, mérite notre respect, à cause de leur vertu; & ce que font les hommes, mérite notre amour, à cause de la parenté qui est entre nous.

Respecte & cultive ton imagination; car tout dépend d'elle; afin qu'elle n'engendre point dans ton esprit des opinions contraires à la nature, & indignes de la rai-

A L'EGARD DE DIEU, &c. 51
fon : or ce que la nature & la rai-
son demandent, c'est que tu re-
tiennes ton consentement, que
tu aimes les hommes, & que tu
obéisses aux Dieux. Rejettant
donc tous autres soins, ne t'atta-
che qu'à ces trois choses.

Choisis librement & simplement
tout ce qui te paroît le meilleur,
& t'y attache de toutes tes for-
ces. Ce qui est meilleur, c'est ce
qui est utile ; & voici une règle
sûre pour le discerner. Tout ce
qui t'est utile, en tant que tu es
animal raisonnable, c'est ce qu'il
faut retenir ; & tout ce qui ne
t'est utile qu'entant que tu es
simplement animal, c'est ce qu'il
faut rejeter. Conserve seulement
ton jugement libre & dégagé de
toutes fortes de préjugés, afin qu'il
puisse faire sûrement cette diffé-
rence.

52 DEVOIRS DE L'HOMME

Il ne faut jamais être lâche dans ses actions, turbulent ou inquiet dans le commerce du monde, incertain & vague dans ses opinions, opiniâtre & précipité dans ses jugemens, ni enfin trop occupé de ses emplois ou de ses affaires.

Tu mérites tous les malheurs qui t'arrivent, parce que tu aimes mieux remettre à demain à devenir honnête homme, que de l'être aujourd'hui.

Garde-toi bien d'estimer jamais comme utile, une chose qui te forcera un jour à manquer de foi, à violer la pudeur, à haïr, soupçonner ou maudire quelqu'un, à être dissimulé, à desirer des choses qui demandent des murailles ou des voiles pour être cachées.

Tu ne sçaurois enseigner à lire ni à écrire, si tu ne l'as appris

A L'ÉGARD DE DIEU, &c. 53
auparavant ; à plus forte raison ,
ne pourras-tu donc enseigner aux
autres à vivre , si tu ne le sçais
pas toi-même.

Notre esprit a quatre penchans
qu'il faut observer continuelle-
ment ; & quand on les découvre ,
il faut les bannir , en disant sur le
premier : Cette imagination n'é-
toit pas nécessaire ; sur le second :
Cela va à ruiner la société ; sur le
troisième : Ce que tu vas dire , n'est
pas conforme à tes sentimens : or
il n'y a rien de plus indigne que
de parler contre sa pensée. Enfin ,
sur le quatrième , en te repro-
chant à toi-même que tu fais les
actions d'un homme qui a assu-
jetti la partie la plus divine de
lui-même à la partie la plus mé-
prisable , c'est-à-dire , à cette par-
tie mortelle , qui est le corps , &c

54 DEVOIRS DE L'HOMME

à toutes ses voluptés grossières & brutales.

Que ces petits hommes qui se piquent d'être de grands politiques, & de traiter toutes les affaires selon les maximes de la philosophie, sont méprisables ! Ce ne sont que des enfans. Mon ami, de quoi s'agit-il ? Il s'agit de faire ce que la nature demande de toi.

Que personne ne puisse dire véritablement que tu n'es ni de mœurs simples, ni homme de bien. Fais mentir tous ceux qui penseront cela de toi ; cela est en ton pouvoir. Qui t'empêche d'être homme de bien & simple ? Résous-toi seulement à ne plus vivre , si tu n'es tel ; car sans cela la raison ne veut pas que tu vives. Veux-tu réussir à être homme de bien ? Médite sans cesse sur les

A L'EGARD DE DIEU, &c. 55
ordres de la nature de l'univers,
& sur tous les devoirs auxquels
l'homme est engagé par les loix de
la nature particuliere.

La meilleure maniere de se ven-
ger, c'est de ne point ressembler
à celui qui nous fait injure.

Telles que feront les pensées
dont tu t'entretiendras d'ordinaire,
tel fera aussi ton esprit; car
notre ame prend la teinture de
nos pensées. Tâches donc de la
nourrir & de l'imbiber toujours
de bonnes réflexions.

Les hommes sont nés les uns
pour les autres: il faut donc, ou
les enseigner, ou les souffrir.
Corrige ou redresse les mé-
chans, si tu le peux; sinon, sou-
viens-toi que c'est pour eux que
la douceur & l'humanité t'ont été
données. Les Dieux même usent

56 DEVOIRS DE L'HOMME

tous les jours de clémence envers eux , & en plusieurs rencontres ils les aident de leurs secours : ils leur donnent la santé, les richesses & la gloire , tant ils ont de bonté. Tu peux les imiter , ou tu dois dire ce qui t'en empêche.

Personne ne se lasse de recevoir du bien , car c'est une action selon la nature : ne t'en lasse donc point. Or faire du bien aux autres, c'est en recevoir.

C'est le propre de l'homme d'aimer même ceux qui l'offensent ; & tu le feras , si tu te fouviens qu'ils sont tes parens , qu'ils péchent malgré eux , par ignorance , que vous mourrez les uns & les autres au premier jour ; & , sur toutes choses , qu'ils n'ont pas rendu ton ame pire qu'elle n'étoit auparavant.

La bonté est invincible, quand elle est sincere, sans hypocrisie & sans masque ; car que te pourra faire l'homme du monde le plus violent & le plus emporté, si tu as de la bonté pour lui jusqu'au bout ? Si tu lui dis : Non, mon fils, ne fais point cela, nous sommes nés pour toute autre chose ; tu ne me fais aucun mal, mais tu t'en fais à toi-même ? Fais attention cependant qu'il faut que tu évites, avec autant de soin, de flatter ton prochain, que de te fâcher contre lui. Ces deux vices ruinent également la société, & sont également pernicious.

En faisant nos exercices, si quelqu'un nous a égratignés, ou blessés d'un coup de tête, nous n'en sommes point offensés, & nous ne nous défions pas de cet hom-

58 DEVOIRS DE L'HOMME

me-là , comme d'un homme qui ait envie de nous faire quelque méchant tour : nous nous tenons seulement sur nos gardes , non pas comme contre un ennemi , ni comme ayant quelque soupçon ; mais nous l'évitons adroitement sans le haïr. Faisons de même dans toutes les autres rencontres de notre vie. Ne prenons pas garde à ce qu'on nous fait , & recevons tout , comme de la part de ceux qui s'exercent avec nous.

Celui qui ne rapporte pas toutes les actions de sa vie à un seul & même but , ne sçauroit être toujours un seul & même homme. Mais quel doit être ce but ? Comme tous les hommes n'ont pas la même opinion de toutes les choses qui paroissent de véritables biens au peuple , & qu'ils ne sont

A L'EGARD DE DIEU, &c. 59
d'accord que sur celles qui vont
au bien du public, il faut se
proposer un but dont tout le mon-
de convienne, & qui aille au bien
de la société. Celui qui dirigera
tous ses mouvemens à ce but, ne
fera jamais inégal dans ses actions,
& par ce moyen il sera toujours
le même.

Il n'y a rien de plus honteux,
ni même de plus injuste, que
de faire manger le pain de la
République à des gens qui ne
contribuent point à l'enrichir par
leur travail.

Le matin, quand tu as de la
peine à te lever, qu'il te vienne
incontinent dans l'esprit : Je me
leve pour faire l'ouvrage d'un
homme. Suis-je donc encore fâ-
ché d'aller faire une chose pour
laquelle je suis né, & pour la-

60 DEVOIRS DE L'HOMME

quelle je suis venu au monde ?
N'ai-je donc été formé que pour
me tenir bien chaudement étendu
dans mon lit ? Mais cela fait plaisir.
Tu es donc né pour te donner du
plaisir, & non pas pour agir &
pour travailler ? Ne vois-tu pas
les plantes, les oiseaux, les four-
mis, les araignées, les abeilles ?
Elles travaillent sans relâche à
ôner & à embellir leur état, &
toi tu négliges d'embellir le tien ?
Tu ne cours pas aux choses aux-
quelles la nature t'a destiné ?
Mais aussi, me diras-tu, l'on a
besoin de repos. Je l'avoue : mais
la nature a mis des bornes à ce
repos, comme elle en a mis au
manger & au boire ; & toi, tu
passes ces bornes ; tu vas au-delà
de ce qui te suffit ; & au contraire,
dans le travail tu demeures tou-

A L'EGARD DE DIEU, &c. 61
jours en-deçà. Cela vient de ce
que tu ne t'aimes pas toi-même,
car si tu t'aimois, tu aimerois ta
propre nature, & tu obéirois à
ses ordres. Tous les autres ou-
vriers qui aiment leur métier,
séchent & maigrissent sur leur
travail; ils en perdent le boire
& le manger, ils passent leur vie
sans se baigner; & toi, tu fais
moins de cas de ta nature, qu'un
tourneur n'en fait de son art, un
danseur de sa danse, un avare
de son argent, & un ambitieux
de sa vaine gloire. Car tous ces
gens-là, dès qu'ils sont une fois
dans la passion, ils ne songent
plus tant ni à manger ni à dor-
mir, qu'à acquérir & à augmen-
ter ce qu'ils aiment. Les actions
qui vont au bien de la société, te
paroissent - elles donc plus mé-

62 DEVOIRS DE L'HOMME

prisables & moins dignes de tes soins ?

Nous sommes nés pour nous aider les uns les autres , comme les pieds , les mains , les paupières , les dents. Il est donc contre la nature de se nuire les uns aux autres , & c'est nuire que d'avoir de la haine ou de l'averfion.

Il n'y a rien qui rende l'ame si grande , que d'examiner avec méthode & avec vérité tout ce qui peut arriver dans la vie , & d'y faire une telle attention , que l'on connoisse d'abord quelle partie du monde cela regarde , à quel usage il est destiné , de quelle considération il est , par rapport à l'univers & par rapport à l'homme qui est le citoyen de cette ville céleste , dont toutes les autres villes ne font que comme les hô-

A L'EGARD DE DIEU, &c. 63
telleries & les maisons. Qu'est-
ce donc qui frappe présentement
mon imagination ? De quoi est-il
composé ? Quel doit être le tems
de sa durée ? Quelle vertu faut-il
lui opposer ? la douceur ? la for-
ce ? la vérité ? la fidélité ? la sim-
plicité ? la frugalité ? la sagesse ?
Sur chaque accident il faut donc
dire : Cela vient de Dieu , c'est
une suite des causes établies par
sa providence , ou un effet du ha-
zard. C'est l'action d'un homme
qui vient du même lieu que moi ,
qui participe à la même raison ,
& qui ignore ce qui est propre &
convenable à sa nature. Mais moi,
je ne l'ignore pas : c'est pourquoi
je me comporte envers lui humain-
ement & justement , suivant les
loix naturelles de la société ; &
dans toutes les choses indifféren-

64 DES DEVOIRS

tes, je tâche d'en juger de même, & de donner à chacune son véritable prix.

La priere des Athéniens étoit : Jupiter, faites pleuvoir, je vous prie, faites pleuvoir sur les champs & sur les prés des Athéniens. Ou il ne faut point prier du tout, ou il faut prier de cette maniere simplement & libéralement.

Ce qui n'est pas utile à l'effaim, ne peut l'être à l'abeille.

DES DEVOIRS DES ROIS.

IL faut que tu aies toujours ces deux maximes ; l'une, de faire pour l'utilité des hommes tout ce que demande la condition de Législateur & de Roi ; l'autre, de changer de résolution toutes les fois que des gens habiles te donneront de meilleurs avis. Mais il

faut toujours que ce changement se fasse par des motifs de justice & d'utilité publique, & jamais pour ton propre plaisir, pour ton intérêt, ou pour ta gloire particulière.

Prends bien garde, Antonin, de ne pas dégénérer en tyran. Ne prends point cette teinture; on ne la prend que trop aisément. Conserve - toi donc simple, bon, entier, grave & sans orgueil, ami de la justice, religieux envers les Dieux, doux, humain, ferme dans la pratique de tes devoirs, & procure le salut aux hommes. Gouverne - toi comme un disciple d'Antonin le Pieux. Souviens - toi qu'il n'entreprenoit rien qu'avec raison; avec quel dédain il rejettoit la calomnie; avec quelle bonté il souffroit les plaintes injustes qu'on faisoit de lui. Il n'étoit ni timide, ni soupçonneux;

ni prompt à se mettre en colere. N'oublie jamais le mépris qu'il avoit pour la vaine gloire , sa sobriété , son application aux affaires , à quel point son amitié étoit égale & constante , & avec quelle joie il écoutoit ceux qui s'opposoient librement à ses avis & qui lui en donnoient de meilleurs.

Je n'approuve nullement la vengeance qu'un empereur prend de ses injures particulieres ; elle paroît toujours trop grande, quelque juste qu'elle soit.

Voici un excellent mot d'Antisthène : Faire du bien, & entendre dire du mal de soi patiemment, c'est une vertu de roi.

Il dépend de la vertu seule d'égaliser les princes aux Dieux , & non pas des suffrages & de flateries des peuples. Un roi qui régne

avec justice , a toute la terre pour Temple , & tous les gens de bien pour prêtres & pour ministres.

Tout ce qu'un prince peut faire pour honorer & pour augmenter la dignité des premiers magistrats, releve d'autant sa puissance & affermit son autorité , qui ne peut & ne doit être fondée que sur la justice.

Un empereur ne doit jamais rien faire avec précipitation , & comme en passant ; la plus petite négligence est capable de lui attirer, sur les choses essentielles, des reproches fâcheux.

Il ne dépend pas d'un prince de rendre ses sujets tels qu'il voudroit ; mais il dépend de lui de s'en servir utilement , en les employant à ce qu'ils sçavent faire.

Les sujets qui voient un prince

68 DES DEVOIRS DES ROIS.

libéral en public, & ménager dans son domestique, payent les charges avec plus de joie, parce qu'ils sont convaincus que ses richesses sont la source de leur abondance & de leur félicité.

DES BIENFAITEURS.

QUAND tu as fait du bien, & qu'un autre l'a reçu, pourquoi cherches-tu, comme les foux, une troisième chose, c'est-à-dire, la réputation ?

Quand tu te plaindras d'un ingrat & d'un perfide, ne t'en prends qu'à toi-même; car c'est manifestement ta faute, soit d'avoir cru qu'un homme ainsi disposé en garderoit le secret, soit, quand tu as fait un plaisir, de ne l'avoir pas fait

DES BIENFAITEURS. 69
libéralement, fans en attendre
aucune reconnoissance, & de n'a-
voir pas recueilli tout le fruit de
ton action dans le moment même
de l'action ; car que veux-tu da-
vantage ? N'as-tu pas fait du bien
à un homme ? Cela ne te suffit-il
pas ? Et en faisant ce qui est selon
la nature, demandes-tu d'en être
récompensé ? C'est comme si l'œil
demandoit d'être payé, parce
qu'il voit, & les pieds, parce
qu'ils marchent ; car comme ces
membres sont faits pour cela, &
qu'en remplissant leurs fonctions,
ils ont tout ce qui leur est propre,
de même l'homme est né pour
faire du bien ; & toutes les fois
qu'il est dans cet exercice, ou
qu'il fait quelque chose d'utile à la
société, il accomplit les condi-
tions sous lesquelles il est au

70 DES BIENFAITEURS.
monde, & il a ce qui lui convient,

Il y a des gens qui, dès qu'ils ont rendu quelque service à quelqu'un, sont très-prompts à mettre en compte la grace qu'ils lui ont faite. Il y en a d'autres qui, à la vérité, ne comptent pas les plaisirs qu'ils ont faits, mais qui regardent comme leurs débiteurs ceux qui les ont reçus. Enfin, il y en a d'une troisième espèce, lesquels oublient & ne savent pas ce qu'ils ont fait; semblables à la vigne qui produit des raisins, & ne demande plus rien, après avoir porté son fruit. Comme un cheval, après avoir couru; un chien, après avoir chassé; & une abeille, après avoir fait son miel, ne disent point: J'ai fait du miel, J'ai couru, J'ai chassé; un hom-

DES BIENFAITEURS. 71.
me , après avoir fait du bien , ne
doit pas prendre la trompette ;
mais il doit continuer , comme la
vigne qui , après avoir porté son
fruit , se prépare à en porter d'au-
tre dans la saison.

*DE LA CONDUITE
du Sage.*

FAIS consister ta joie & ton
repos à passer d'une bonne
action à une autre bonne action ,
en te souvenant toujours de
Dieu.

Vas toujours par le plus court
chemin , c'est celui qui est selon
la nature ; & il est selon la nature
de faire & de dire , en toutes ren-
contres , ce qui est le plus juste &
le plus droit. Une telle dispo-
sition t'épargnera mille peines &

72 DE LA CONDUITE

mille combats ; elle te délivrera de tous les tourmens secrets que cause immanquablement la dissimulation.

Mon ame ! quand feras-tu donc bonne , simple , sans mélange & sans fard ? Quand feras-tu plus visible & plus aisée à connoître que le corps qui t'environne ? Quand goûteras-tu les douceurs qu'on trouve à avoir de la bienveillance & de l'affection pour tous les hommes ? Quand feras-tu pleine de toi-même & riche de tes propres biens ? Quand renonceras-tu à ces folles cupidités & à ces vains desirs , qui te font souhaiter des créatures animées ou inanimées , pour contenter tes passions ; du tems , pour en jouir davantage ; des lieux & des pays mieux situés ; un air plus pur ,
&

& des hommes plus sociables ?
Quand feras-tu pleinement satisfait de ton état ? Quand trouveras-tu ton plaisir dans toutes les choses qui t'arrivent ? Quand feras-tu persuadée que tu as tout en toi, que tout va bien pour toi ; que tout ce que tu as, vient des Dieux ; que ce qui leur plaît, t'est bon ; & que tout ce qu'ils envoient, tend à la conservation de cet Être très-parfait, très-bon, infiniment juste, infiniment beau, qui produit, qui comprend, qui environne, qui embrasse toutes choses, & qui, quand elles se dissolvent & se séparent, les reçoit en lui, pour en produire de nouvelles & de toutes semblables ? Enfin, quand feras-tu si bien d'accord & si bien unie avec les hommes & avec les

74. DE LA CONDUITE

Dieux, que vivant avec eux sous les mêmes loix, & comme sous la même police, tu ne puisses plus ni te plaindre d'eux, ni leur donner lieu de condamner ta conduite ?

Il est très-possible d'être en même tems un homme divin & un homme inconnu à tout le monde.

Quand tu voudras te réjouir ; pense aux vertus de tes contemporains, à la valeur de celui-ci, à la modestie de celui-là, à la libéralité d'un autre, & ainsi du reste ; car il n'y a rien de plus réjouissant, que l'image des vertus qui éclatent dans les mœurs & dans les actions de ceux avec qui nous avons à vivre.

Quand tu te feras une fois donné le nom de *bon*, de *modeste*, de *véritable*, de *prudent*, de *com-*

plaisant & de *magnanime*, prends bien garde de ne les pas changer ; & si, par malheur, tu venois à les perdre, tâche de les recouvrer au plutôt. Mais souviens-toi que celui de *prudent* t'avertit que tu dois t'appliquer sérieusement & sans relâche à connoître chaque chose par toi-même ; que celui de *complaisant* t'engage à recevoir de bon cœur ce qu'il plaît à la Nature universelle de t'envoyer, & que celui de *magnanime* t'oblige à élever ton esprit au-dessus de tous les mouvemens de la chair, & à mépriser la gloire, la mort & toutes les autres choses semblables. Tâche donc de parvenir à ce peu de noms ; & quand tu y feras parvenu, tâche de t'y maintenir, comme si tu étois transporté dans les isles des Bienheu-

76 DE LA CONDUITE

reux. Mais ce qui t'aidera le plus à retenir ces noms, c'est de te souvenir des Dieux, & de penser qu'ils ne veulent pas que les hommes les flatent, mais qu'ils leur ressemblent, & qu'ils fassent ce qui est de l'homme, comme le figuier fait ce qui est du figuier, & l'abeille ce qui est de l'abeille.

Un homme qui ne remet point de jour à autre à se rendre plus parfait, doit être regardé comme le prêtre & comme le ministre des Dieux, servant toujours la Divinité qui est consacrée au-dedans de lui comme dans un temple. Cet homme se souvient qu'il y a une étroite union & parenté entre tous les êtres raisonnables, & qu'il est de la nature de l'homme d'avoir soin de tous les hommes. Il ne recherche pas l'estime de

tout le monde indifféremment ,
mais seulement de ceux qui vivent
conformément à la nature ; enfin
il ne fait aucun cas de plaire à
des gens qui ne se plaisent pas à
eux-mêmes.

Celui qui n'estime que son ame
& le sacré culte qu'on rend à ses
vertus , ne fait rien qui sente la
tragédie : il ne s'abandonne point
aux gémissemens ; il ne demande
ni la solitude ni le grand monde ;
& , ce qui est encore plus considé-
rable , il vit sans crainte & sans
desir. Il ne se met point en peine
quel tems il a encore à jouir de
la vie ; il est toujours prêt à la
quitter , comme à faire toute au-
tre action honnête & vertueuse ;
enfin son unique soin , c'est de
tenir toujours son ame en état de
faire tout ce qui est propre à

78 DE LA CONDUITE

l'homme, & utile à la société. Jamais la Parque ne le surprend & ne tranche sa vie, avant qu'elle soit complete; car il ne ressemble point à un comédien qui se retireroit, avant que d'avoir achevé de jouer sa pièce.

La vanité des pompes, les spectacles, les tragédies & les comédies, les assemblées des peuples, les tournois, tout cela est comme un os jetté au milieu des chiens, comme un morceau de pain jetté dans un réservoir, comme les courses inutiles & tout le vain tracas des fourmis, comme une déroute de souris épouvantées, & comme tous les mouvemens des marionnettes qui se remuent par ressorts. Quand on ne peut éviter de s'y trouver, il faut y être avec tranquillité & sans infor-

lence, & se souvenir que chacun est digne de louange ou de blâme, à proportion du blâme & de la louange que méritent les choses dont il fait son occupation.

Quelqu'un me méprise ; c'est à lui à voir pourquoi il le fait : pour moi, je prendrai bien garde de ne rien faire ou dire, qui mérite ce mépris. Il me hait ; c'est sur son compte : pour moi, j'aurai toujours la même bonté & la même affection pour tous les hommes en général, & pour celui-là même en particulier. Je serai toujours prêt à lui remontrer sa faute, sans m'emporter en reproches, & sans faire ostentation de ma patience, mais sincèrement & par amour pour lui ; car il faut que cela vienne du cœur, & que Dieu qui connoît l'intérieur des

80 DE LA CONDUITE

hommes, & qui fonde les cœurs, voie qu'on n'est fâché de rien, qu'on ne se plaint de rien.

Que fert-il d'avoir des défiances & des soupçons, quand il dépend de toi de voir de quoi il s'agit & ce qu'il faut faire? Si tu le vois, fais-le avec douceur & sans regarder derriere toi: si tu ne le vois pas, suspends ton action, & consulte tes conseillers les plus habiles. Que si quelque autre chose vient à la traverse, conduis-toi sagement selon l'occasion, en suivant toujours ce qui te paroît le plus juste: c'est le meilleur but que l'on puisse se proposer; & ce n'est qu'en s'en éloignant, qu'on tombe dans un égarement funeste.

Ou les Dieux ne peuvent rien, ou ils peuvent quelque chose.

S'ils ne peuvent rien , pourquoi les pries-tu ? Et s'ils peuvent quelque chose , au lieu de les prier qu'un tel accident arrive ou n'arrive pas , pourquoi ne les pries-tu pas plutôt de te faire la grace de ne craindre rien , de ne desirer rien , de ne t'affliger de rien ? Car si les Dieux peuvent aider les hommes , c'est sur-tout en cela. Celui-ci prie , qu'il puisse obtenir les faveurs de sa maîtresse ; & toi , prie de n'avoir jamais de pareils desirs. Celui-là demande d'être défait d'une telle chose ; & toi , demande de n'avoir pas besoin d'en être défait. Un autre prie que son fils ne meure point ; & toi , prie de ne pas craindre qu'il meure. Fais ainsi tes prieres , & tu en verras le fruit.

§2 DE LA CONDUITE

Il ne faut pas recevoir les opinions de nos peres comme des enfans, c'est-à-dire, par la seule raison que nos peres les ont eues & nous les ont laissées; mais il faut les examiner & suivre la vérité.

Dans l'usage des opinions, il faut plutôt ressembler au lutteur qu'au gladiateur; car dès que celui-ci perd son épée, il est mort; au lieu que l'autre a toujours son bras, & n'a besoin que d'avoir le courage de s'en bien servir.

Il faut être branche d'un même arbre, & ne pas suivre les mêmes opinions.

Si tu avois en même tems une marâtre & une mere, tu te contenterois d'honorer l'une, & tu te tiendrois toujours auprès de

l'autre. Ta marâtre, c'est la cour ; ta mere , c'est la philosophie. Tiens-toi donc toujours auprès de celle-ci ; repose-toi dans son sein ; elle te rendra supportable à la cour , & te fera trouver la cour supportable. Car par-tout où l'on peut vivre , on peut bien vivre : on peut vivre à la cour ; donc on peut y bien vivre.

 DU BONHEUR.

VEUX-TU vivre heureusement ? Cela dépend de toi. Tu n'as qu'à te pourvoir d'indifférence pour tout ce qui est indifférent.

Tu peux être toujours heureux , si tu sçais marcher droit , & suivre la raison dans tes actions.

84 DU BONHEUR.

& dans tes pensées. Car voici deux choses qui sont communes & à la nature de Dieu & à celle de l'homme ; l'une, de ne pouvoir être empêché par aucun être, quel qu'il soit ; & l'autre, de trouver son bien dans les dispositions & dans les actions justes, & de terminer là ses desirs.

Etre heureux, c'est se faire une bonne fortune à soi-même ; & la bonne fortune, ce sont les bonnes dispositions de l'ame, les bons mouvemens & les bonnes actions.

On me tue ; on me déchire ; on me charge de malédictions. Que cela me fait-il ? Cela empêche-t-il que mon ame ne soit toujours pure, prudente, sage & juste ? Si quelqu'un assis près d'une fontaine d'une eau douce & claire,

s'amusoit à lui dire des injures, la fontaine en donneroit-elle moins son eau pure & claire ? Et s'il y jettoit de la boue & du fumier, n'auroit-elle pas bientôt lavé & dissipé ces ordures, sans en être gâtée ? Que feras-tu donc, pour voir au-dedans de toi une fontaine toujours vive, & non pas une citerne ? Travaille incessamment à te procurer la liberté, la simplicité, la douceur & la modestie.

C'est être parfaitement honnête homme, & avoir fait un voyage très-heureux, que de sortir de la vie, sans avoir connu ni le mensonge, ni l'hypocrisie, ni le luxe, ni l'orgueil.

Démocrite a dit : Fais peu de chose, si tu veux être tranquille; mais n'auroit-il pas été mieux de

86 DU BONHEUR.

dire : Fais toutes les choses nécessaires, & tout ce que la raison demande d'un homme né pour la société, & comme elle le demande ? Car on trouve là tout ensemble, & la tranquillité qui vient de faire le bien, & celle qui vient de faire peu de chose. En effet, si de tout ce que nous disons & que nous faisons, nous retranchions ce qui n'est point nécessaire, nous aurions & plus de tems & moins de chagrin. C'est pourquoi, sur chaque chose, il faut se demander : Cela n'est-il point du nombre des choses non nécessaires ? Or il faut retrancher non-seulement les actions inutiles, mais aussi les pensées; car les pensées inutiles étant retranchées, les actions superflues le sont aussi.

Où est-donc le bonheur ? Dans les actions que la nature de l'homme demande ; & comment peut-on se mettre en état de faire ces actions ? En conservant les saines opinions qui produisent les bons mouvemens & les bons desirs. Quelles sont ces opinions ? Celles que l'on a du bien & du mal , & qui font connoître que tout ce qui ne rend pas l'homme juste , tempérant , courageux & libre , n'est pas un bien , & que tout ce qui ne produit pas les effets contraires , n'est pas un mal.

L'homme n'a nulle part de retraite plus tranquille , ni où il soit avec plus de liberté , que dans sa propre ame , sur-tout s'il a au-dedans de lui de ces choses précieuses , qu'on n'a qu'à regarder pour être dans une parfaite tran-

88 DU BONHEUR.

quillité ; j'appelle tranquillité le bon ordre & la bonne disposition de l'ame. Retire-toi donc souvent dans une si délicieuse retraite ; reprends-y de nouvelles forces , & tâche de t'y rendre toi-même un homme nouveau. Aies-y toujours sous ta main certaines maximes courtes & principales , qui se représentant à toi, suffiront à dissiper tous tes chagrins , & à te renvoyer en état de ne te fâcher d'aucune des choses que tu vas retrouver dans le monde. Car de quoi te fâcherois-tu ? De la malice des hommes ? Si tu te souviens bien de cette vérité : Que les animaux raisonnables sont nés les uns pour les autres ; Que c'est une partie de la justice que de les supporter , & Que c'est toujours malgré eux

qu'ils péchent ; si tu penses combien de gens qui ont eu des inimitiés capitales , des soupçons , des haines , des querelles , sont morts enfin & réduits en cendre , tu cesseras de te tourmenter. Mais peut-être feras-tu fâché des choses qui arriveront selon l'ordre de la nature universelle ? Remets-toi d'abord dans l'esprit ce dilemme ; ou c'est la Providence qui règle tout , ou c'est le hazard ; ou pense même aux argumens , par lesquels on t'a prouvé que l'univers est comme une ville. Mais les choses purement corporelles te toucheront : tu n'as qu'à faire cette réflexion : Que notre ame , quand elle s'est bien recueillie en elle-même , & qu'elle connoît bien son pouvoir , ne se mêle point du tout avec nos esprits

tourmentés par la douleur, ou flatés par la volupté; & tu n'as qu'à appeller à ton secours tout ce que tu as ouï dire de ces deux passions, & que tu as reçu pour vrai. Quoi donc ? feras-ce le desir de la gloire qui te déchirera ? Pense avec quelle rapidité toutes choses tombent dans l'oubli; remets-toi devant les yeux le chaos & l'abîme infini du tems qui te fuit & qui te précède, la vanité des acclamations & des applaudissemens, l'inconstance & le peu de jugement du peuple qui croit te louer, la petitesse du lieu où se bornent toutes ces louanges; car toute la terre n'est qu'un point; & tout ce qui est habité, n'en est qu'une très-petite partie. Combien se trouvera-t-il de gens, dans ce petit coin de terre, qui

DU BONHEUR. 91

te loueront ? Et quelle espece de gens fera-ce ? La seule chose que tu as donc à faire , c'est de te retirer dans cette petite partie de toi-même , que je t'ai indiquée. Sur-tout , ne te tourmente point ; ne fois point opiniâtre ; mais fois libre , & regarde toutes choses comme un homme mâle & fort , comme un citoyen & un mortel. Parmi les vérités & les maximes que tu dois toujours avoir devant les yeux , il ne faut pas oublier ces deux-ci : la premiere, que les choses ne touchent point d'elles-mêmes notre ame ; elles demeurent dehors fort tranquilles ; & le trouble qui nous faïfit , ne vient que du jugement que nous en faisons : l'autre , que tout ce que tu vois , va changer dans un moment , & ne fera plus ; & pour

t'en convaincre, tu n'as qu'à penser à tous les changemens que tu as vus, & qui se font faits en ta présence. En un mot, le monde n'est que changement, & la vie, qu'opinion.

Tout le tems de la vie de l'homme n'est qu'un point; la matiere dont il est composé, n'est qu'un changement continuel; ses sens sont émouffés & incertains; son corps n'est qu'une corruption; l'esprit qui l'anime, qu'un vent subtil; sa fortune, qu'une nuit obscure, & sa réputation, qu'un phantôme. Pour tout dire en un mot; ce qui est du corps, a la rapidité d'un fleuve; ce qui est de l'esprit, est une fumée & un songe; la vie, un combat perpétuel & un voyage dans une terre étrangere; enfin la réputa-

tion dont l'homme se flate après sa mort, n'est qu'un oubli. Qu'est donc qui peut le conduire heureusement dans un route si difficile ? C'est la philosophie seule. Cette philosophie consiste à conserver son ame entiere & pure, toujours maîtresse de la volupté & de la douleur, & à faire enforte qu'elle reçoive tout ce qui lui arrive, comme venant du même lieu d'où elle est sortie.

Il arrive bien difficilement qu'on soit malheureux, pour ne pas sçavoir ce qui se passe dans le cœur des autres ; mais il est impossible qu'on ne le soit, si l'on ignore ce qui se passe dans son propre cœur.

Quand quelqu'un t'a offensé par son impudence, demande - toi à

toi-même : Se peut-il faire que dans le monde, il n'y ait point d'impudens ? Non ; cela ne se peut. Ne demande donc point l'impossible : celui qui t'a offensé, est du nombre de ces impudens qui doivent être nécessairement dans le monde. Pense de même sur un fourbe, sur un perfide, & sur tout autre homme qui aura péché contre toi, de quelque manière que ce soit ; car dès le moment que tu te souviendras qu'il est impossible qu'il n'y ait pas, dans le monde, de cette race de gens, tu trouveras en toi plus de facilité à les supporter chacun en particulier. Il est aussi très-utile de rechercher d'abord, quelle vertu la nature a donnée, pour l'opposer à un tel vice ; car elle

n'a pas manqué d'en donner une contre chaque vice, comme une espece de contre-poison.

Le moyen de faire avec gravité, avec douceur, avec liberté & avec justice tout ce que tu fais, c'est de faire chaque action comme si elle devoit être la dernière de ta vie, sans aucune révolte contre la raison, sans déguisement, sans amour propre, & avec un parfait acquiescement aux ordres des Dieux. Tu vois le petit nombre de choses qu'on a à pratiquer, pour mener une vie heureuse & divine; car les Dieux ne demandent rien davantage à celui qui suivra ces règles.



*DES BIENS ET DES MAUX
de la Vie.*

IL est absurde de penser que la nature qui gouverne le monde, ait fait, ou par ignorance, ou par impuissance, une faute aussi lourde, que celle de permettre que les biens & les maux arrivent indifféremment, & sans distinction, aux méchants & aux bons. La mort & la vie, l'honneur & le deshonneur, la douleur & le plaisir, la pauvreté & les richesses, toutes ces choses n'étant par elles-mêmes ni honteuses, ni honnêtes, arrivent également aux bons & aux méchants; elles ne peuvent être, par conséquent, ni de véritables maux, ni de véritables biens.

Il ne faut pas dire que rien appartienne à l'homme de tout ce qui ne lui convient pas, en tant qu'homme ; car l'homme ne le demande point : la nature de l'homme ne le promet point ; ce ne sont pas des perfections de la nature humaine : ce n'est donc pas en cela que consiste la fin de l'homme, ni le bien qui remplit cette fin ; car s'il y avoit en cela quelque chose qui appartint à l'homme, il ne lui conviendrait pas de la mépriser & de s'élever contre elle. Si c'étoient de véritables biens, on ne loueroit point ceux qui feroient profession de n'en avoir pas besoin, ni ceux qui s'en priveroient eux-mêmes en partie. Or nous voyons, au contraire, que plus un homme se prive de ces fortes de biens, ou

98. DES BIENS ET DES MAUX

qu'il souffre plus volontiers que d'autres l'en privent, plus il passe pour vertueux.

Cet accident qui t'arrive, pour quoi l'appelles-tu un malheur plutôt qu'un bonheur ? Ce qui n'est nullement contraire à la nature de l'homme, peut-il être un malheur de l'homme ? Cet accident dont tu te plains, peut-il t'empêcher d'être juste, magnanime, tempérant, sage, éloigné de la témérité, ennemi du mensonge, toujours modeste, libre, & d'avoir toutes les autres vertus, dans lesquelles la nature trouve tout ce qui lui est propre ? Désormais donc, dans tous les accidents qui pourroient te porter à la tristesse, souviens-toi de cette vérité : Que ce qui t'arrive, n'est point un malheur, mais que c'est

un bonheur infigne, que de le supporter courageusement.

Si les Dieux ont consulté sur mon sujet & sur ce qui doit m'arriver, je suis sûr qu'ils ont fait ce qu'il y avoit de mieux à faire; & il est impossible d'imaginer un Dieu qui agisse sans conseil. Or, quelle raison auroient les Dieux de me faire du mal? & que leur en reviendrait-il, ou à cet univers, dont ils ont tant de soin? Que s'ils n'ont pas consulté sur ce qui me regarde en particulier, ils ont consulté sur ce qui regarde le général; je dois donc embrasser & recevoir avec joie tout ce qui m'arrive, puisqu'il ne m'arrive rien qui ne soit une suite de l'ordre qu'ils ont sagement établi. Que s'ils n'ont délibéré sur rien, ce qu'il est impie de croire, re-

100 DES BIENS ET DES MAUX
tranchons-nous à consulter cha-
cun pour soi-même ; car cela est
permis. Cette consultation ne
peut être que sur l'utile : or ce
qui est utile à chacun , c'est ce
qui est selon sa nature & sa con-
dition. Ma nature est raisonnable
& sociable ; j'ai une ville & une
patrie. Comme Antonin, j'ai Rome ;
& comme homme , j'ai le monde.
Ce qui est utile à ces communau-
tés, est donc mon unique bien.

Tu fais un apostume & un abs-
cès dans le monde , quand tu te
retires & te sépares de la raison
de la nature universelle ; & tu
t'en sépares, quand tu prends mal,
& que tu reçois avec chagrin les
accidens de la vie ; car celle qui
te les apporte, est la même qui
t'a porté. Enfin celui qui sépare
son ame de celles des autres ci-

toyens ; lesquelles ne doivent faire , avec la fienne , qu'une seule & même ame ; celui-là , dis-je , est dans cette grande ville ; comme un membre inutile ; & il rompt tous les liens de la société.

Tu peux connoître à ceci ce que le peuple appelle des Biens. Si quelqu'un s'est formé une idée des véritables biens , comme de la prudence , de la sagesse , de la vaillance & de la justice , il ne pourra jamais souffrir qu'on ajoûte , à cette idée rien qui n'y soit conforme , & qu'on parle avec indignité de ces véritables biens ; mais s'il s'est fait une idée des biens du peuple , il entendra & recevra avec plaisir , comme une application heureuse , le mot du poëte comique * : « Que celui qui

* Aristophane.

102 DES BIENS ET DES MAUX

» les possède, est si riche, & que tout
» est si propre chez lui, qu'il ne sçait
» où aller pour les nécessités aux-
» quelles la nature l'oblige ; » & le
peuple fait lui-même cette dif-
férence, sans le sçavoir. Car, au
premier cas, cette application le
choqueroit & lui seroit très-défa-
gréable ; au lieu qu'au second,
c'est-à-dire, quand on parle des
richesses, du luxe, de la gloire,
de la fortune, elle le divertit, &
il la reçoit avec joie, comme un
bon mot plein de sel & de sens,
& qui convient admirablement
au sujet. Vas, après cela, & de-
mande si l'on doit prendre pour
des biens véritables & dignes de
son estime, des choses auxquelles
on peut appliquer avec grace le
mot que je viens de rapporter.

Le repentir n'est qu'un blâme.

qu'on se donne à foi-même d'avoir négligé quelque chose d'utile. Qui dit d'utile, dit un bien & une chose qui doit faire le soin d'un homme de bien & d'un honnête homme. Or il n'y a point d'honnête homme qui se repente d'avoir négligé une volupté; donc la volupté ne peut être ni un bien ni une chose utile.

Un œil sain doit voir tout ce qui est visible, & ne pas dire: Je ne veux voir que du verd; car c'est le propre d'un œil malade. L'ouïe & l'odorat bien sains doivent être toujours prêts à entendre & à sentir tout ce qui peut être senti & entendu. Un bon estomac doit se faire également à toutes sortes de viandes. Il en est de même d'un esprit sain; il doit être préparé à tout ce qui lui

104 DES BIENS ET DES MAUX, &c
arrive. Celui qui dit : Que mes
enfans vivent, que tout le monde
loue ce que je fais, est un œil
qui demande à voir du verd ; c'est
une dent qui ne veut que des
choses tendres.

D E S P A S S I O N S .

C'EST une honte que notre
esprit ait la force de com-
poser notre visage comme il lui
plaît, & qu'il ne puisse se com-
poser lui-même.

Ceux qui se méprisent les uns
les autres, qui se flatent les uns
les autres, & qui veulent se sur-
passer les uns les autres, sont
toujours soumis les uns aux au-
tres

Je me suis souvent étonné de
ce que les hommes qui s'aiment

DES PASSIONS. 105
toujours plus eux-mêmes , qu'ils
n'aiment les autres , font cepen-
dant plus d'état de l'opinion des
autres , que de la leur. En effet ,
si un Dieu venoit à paroître tout
d'un coup , ou un sage précep-
teur , & qu'il leur ordonnât de ne
rien penser en eux-mêmes , qu'ils
ne disent en même tems ; il n'y
en a pas un seul qui pût suppor-
ter un jour entier une si rude con-
trainte : tant il est vrai que nous
avons bien plus de honte de ce
que les autres pensent de nous ,
que de ce que nous pensons nous-
mêmes.

Regarde ce que sont les hom-
mes ; ils mangent , ils dorment ,
& font toutes les autres fonctions
naturelles. Regarde qui sont ceux
qui commandent aux autres ;
ils sont remplis d'orgueil , ils se

E y

mettent en colere , & traitent de haut en bas ceux qui sont soumis à leur autorité. Repasse ensuite en ta mémoire de combien de choses ils font eux-mêmes les esclaves , & à quel prix ; & pense à ce qu'ils feront bientôt.

Examine bien les pensées d'un ambitieux , ce qu'elles font , ce qu'elles recherchent & ce qu'elles fuient ; & fais cette réflexion : Que , comme quand la mer jette des monceaux de sable les uns sur les autres , les derniers cachent les premiers , il en est de même de la vie d'un ambitieux : ses premiers succès sont bientôt cachés & ensevelis sous les derniers.

L'ame de l'homme se deshonne en plusieurs manieres , dont voici les principales.

Elle se deshonore, lorsqu'elle devient, autant qu'il est en son pouvoir, comme une espee d'abscess & d'enflure dans le corps du monde; car d'être fâché de ce qui arrive, c'est se retirer & se séparer de la nature universelle, qui comprend & renferme en elle-même toutes les natures de tous les êtres particuliers.

Elle se deshonore, quand elle a de l'aversion pour quelqu'un, & qu'elle va contre lui, pour lui nuire, comme cela arrive dans la colere.

Elle se deshonore, lorsqu'elle se laisse vaincre par la volupté ou par la douleur.

Elle se deshonore, lorsqu'elle use de dissimulation, & que, dans ses paroles ou dans ses actions,

elle emploie la feinte ou le mensonge.

Elle se deshonore , lorsqu'elle ne rapporte à aucune fin ses actions ni ses mouvemens , mais qu'elle agit témérairement , sans desseins & sans suite ; car , jusqu'aux moindres choses , tout doit être rapporté à une fin : or la fin que tout homme raisonnable doit se proposer , c'est de suivre la raison & les loix de cet univers , qui est la plus ancienne des villes & des républiques.

La colere & le chagrin nous font beaucoup plus de mal que les choses mêmes dont nous nous plaignons , & qui les font naître.

Quand tu seras en colere , fouviens-toi donc , qu'il n'y a rien

DES PASSIONS. 109

de viril dans cette passion, & que, comme la bonté & la douceur sont des vertus plus humaines; elles sont aussi plus mâles. N'oublie jamais, que la force & le courage sont du côté de celui qui est bon, & ne se trouvent jamais dans celui qui est colère & chagrin. La colère n'est pas moins la marque d'un esprit foible, que la tristesse; dans l'une & dans l'autre, on est également blessé & mis hors de combat.

DES VANITÉS DU MONDE.

LE seul tems qu'on vit, c'est le présent, qui n'est qu'un point; tout le reste du tems est passé ou incertain. La vie de chacun n'est donc qu'un moment; le lieu où il

TROISIÈME DES VANITÉS

la passe, qu'un petit coin de terre; & la réputation la plus durable, qu'une chimere qui s'évanouit bientôt, & qui passe successivement à des hommes, qui mourant presque dès qu'ils sont nés, bien loin d'avoir le tems de connoître ceux qui sont morts avant eux, n'ont pas celui de se connoître eux-mêmes.

Celui qui loue & celui qui est loué, le panégyriste & le héros n'ont tous deux qu'une vie très-courte. D'ailleurs, le bruit de ces louanges ne retentit que dans un petit coin du monde. Tous les hommes n'en font pas d'accord entr'eux, & pas un n'en est bien d'accord avec soi-même.

Les mots qui étoient anciennement en usage, sont présentement inconnus, & ont besoin d'expli-

ration. Il en est de même des noms des plus grands hommes des siècles passés, comme Camille, Cæson, Volesus, Leonatus, & , quelque tems après, Scipion & Caton , ensuite Auguste même , & , après lui encore , Adrien & Antonin. Ils ont besoin de commentaires qui apprennent ce qu'ils ont été ; car toutes choses sont caduques & périssables. Elles deviennent fabuleuses dans un moment ; & , bientôt après , elles sont ensevelies dans un profond oubli. Quand je dis cela , je parle de ceux qui ont paru avec le plus d'éclat , & dont la gloire a attiré les yeux de tout le monde ; car , pour les autres , dès qu'ils ont expiré , ils sont oubliés entièrement , & on n'en parle en aucune manière :

112 DES VANITÉS

mais quand même la réputation seroit immortelle, que seroit-ce ? Pure vanité.

Supposons que ceux qui te loueront, soient immortels, & que ta réputation soit immortelle; que cela te fait-il; je ne dis pas, quand tu es mort, mais pendant tout le tems même que tu vis ? Car qu'est-ce que la louange seule & considérée sans une certaine utilité qui en revient ? Renonce donc, pendant qu'il est encore tems, à ce vain présent de la nature, pour t'attacher désormais à quelque chose de plus solide & de plus parfait. Une émeraude, pour n'être pas louée, en est-elle moins belle ? Il en est de même de la foi, de la vérité, de l'amour pour les hommes, de la modestie ; car qu'y a-t-il là que la louange embellisse,

ou que le blâme puisse enlaidir ?

Que veulent dire les hommes ? Ils refusent leurs louanges à ceux qui vivent en même tems qu'eux ; & ils desirent avec empressement, d'être loués de ceux qui vivront après , & qu'ils ne verront jamais. C'est comme si nous nous affligions de n'avoir pas été loués par ceux qui sont morts long-tems avant que nous fussions au monde.

Combien y a-t-il de gens dans le monde , qui ne connoissent pas même ton nom ? Combien y en aura-t-il qui l'oublieront en peu de tems ? Et parmi ceux qui te connoissent & qui te louent présentement , combien s'en trouvera-t-il qui te blâmeront bientôt ? Enfin il faut se persuader que ni

114 DES VANITÉS

la mémoire de notre nom, ni la gloire, ni rien de tout ce qu'on voit ici-bas, n'est digne de nos soins ni de notre estime.

Celui qui ne sçait pas qu'il y a un monde, ne sçait où il est ; & celui qui ne sçait pas pourquoi il est créé, ne sçait ni quel est le monde, ni ce qu'il est lui-même. Celui à qui l'une ou l'autre de ces connoissances manque, ne sçaurroit rendre raison de lui-même, ni dire pourquoi il est né. Que te semble donc de celui qui craint le blâme, & qui desire les louanges de ces sortes de gens qui, la plûpart, ne sçavent ni où ils font, ni ce qu'ils font ?

Que fais-tu dans cette tribune aux harangues, avec tes beaux discours & tes oraisons funèbres ? Mon ami, ne te souviens-

DU MONDE. 115

tu plus de ce que c'est ? Je m'en souviens fort bien ; mais je vois que ces choses-là plaisent aux hommes , & qu'elles sont l'un des objets de leurs soins. Faut-il donc que tu sois fou , parce qu'ils le sont ? N'est-ce pas assez de l'avoir été ?

D E S A M I S .

J'AI appris à ne soupçonner jamais , que mes amis puissent manquer d'amitié pour moi , à ne leur cacher , en aucune rencontre , le sujet qu'ils pourroient me donner de me plaindre d'eux , & à faire ensorte qu'ils n'ayent jamais la moindre peine à deviner mes sentimens sur ce qui m'est agréable ou désagréable.

• Nous ne devons jamais mépri-

fer les plaintes de nos amis, que l'on
 que injustes qu'elles puissent être ;
 mais , au contraire , nous devons
 tâcher, par toutes sortes de voies,
 de guérir leurs soupçons , & de
 regagner leur confiance.

Quelle horreur & quelle fauf-
 seté de dire : J'ai résolu d'agir fran-
 chement avec vous ! Que veux-
 tu faire , mon ami ? Il n'étoit nul-
 lement nécessaire de faire ce
 préambule ; la chose parlera assez
 d'elle-même : il faut qu'elle soit
 écrite sur ton front , & qu'on lise
 dans tes yeux ce que tu as dans
 l'ame , comme un amant lit toutes
 choses dans les yeux de sa maî-
 tresse. En un mot , il faut qu'un
 honnête homme , un homme
 franc , soit comme celui qui sent
 mauvais , & que ceux qui en ap-
 prochent , sentent d'abord ce qu'il

est. Une franchise affectée est un poignard caché. Il n'y a rien de plus horrible que cette amitié de loup : évite cela , sur toutes choses.

Il faut recevoir les bienfaits de ses amis, sans ingratitude & sans bassesse.

DE LA MORT.

L'HOMME philosophe attend toujours la mort avec un esprit tranquille, & comme sçachant bien que cette mort n'est autre chose que la dissolution des élémens dont chaque animal est composé ; car s'il n'arrive jamais rien de fâcheux aux élémens même qui souffrent ces changemens continuels, & qui ne font que passer

418 DE LA MORT.

toujours de l'un à l'autre , pour
quoi appréhenderoit-on la disso-
lution & le changement de tout
le corps , puisque ce change-
ment & cette dissolution sont
selon la nature ? Or tout ce qui
est selon la nature , ne peut être
un mal.

Tu as été formé comme une
partie de cet univers , & tu re-
tourneras dans les mêmes parties
qui t'ont formé. Il y a plusieurs
grains d'encens sur un même au-
tel ; l'un tombe plutôt dans le
feu , l'autre plus tard ; mais c'est
toujours la même chose.

Tout passe dans un moment ,
& ce qui célèbre , & ce qui
est célébré. En un mot , il faut
avoir toujours devant les yeux
les choses humaines , pour voir

DE LA MORT. 119

combien elles sont méprisables & passageres. Ce qui naquit hier, n'est aujourd'hui qu'une momie ou qu'un peu de cendre. Voilà pourquoi il faut vivre conformément à la nature, le peu de tems qui nous reste, &, quand l'heure de la retraite sonnera, se retirer paisiblement & avec douceur, comme une olive mûre, qui, en tombant, bénit la terre qui l'a portée, & rend graces à l'arbre qui l'a produite.

Tu es, comme disoit Epicetete, une ame qui promene un mort.

Une chose se hâte d'être, une autre de n'être plus; & une grande partie de celle qui est, est déjà passée. Ces changemens continuels renouvellent inces-

font le monde, comme la rapidité du tems qui ne s'arrête jamais, renouvelle, à tous momens, les siècles. Dans ce courant continuel, qui est-ce qui voudroit s'attacher à des choses si passageres, & sur lesquelles on ne peut s'arrêter ? C'est comme si quelqu'un mettoit son affection à un de ces petits oiseaux qui volent dans l'air, & que nous avons perdus de vue presqu'aussitôt que nous les avons apperçus. C'est-là l'image de notre vie, qui n'est qu'une vapeur du sang & une respiration de l'air. Attirer l'air une seule fois & le rendre, ce que nous faisons à tout moment, voilà justement ce que c'est que mourir ; c'est-à-dire, remettre l'entiere faculté de respirer

pirer entre les mains de celui de
qui nous la reçûmes hier ou
avant-hier.

Homere a dit :

Quand le vent fait tomber les feuilles de
nos bois ,

Le printems auffi-tôt en fait renaître
d'autres.

Les mortels ici-bas suivent les mêmes
loix.

Quand l'un naît , l'autre meurt

Vraies feuilles , ces hommes
qui crient si haut , & qui , comme
s'ils étoient dignes d'être crus ,
louent ou blâment les autres en
public , ou les déchirent & s'en
moquent en particulier. Feuilles
encore , ceux qui , dans les fiécles
suivans , recevront la mémoire
de ton nom , & la feront passer à
leurs descendans. Enfin toutes
choses font autant de feuilles : le

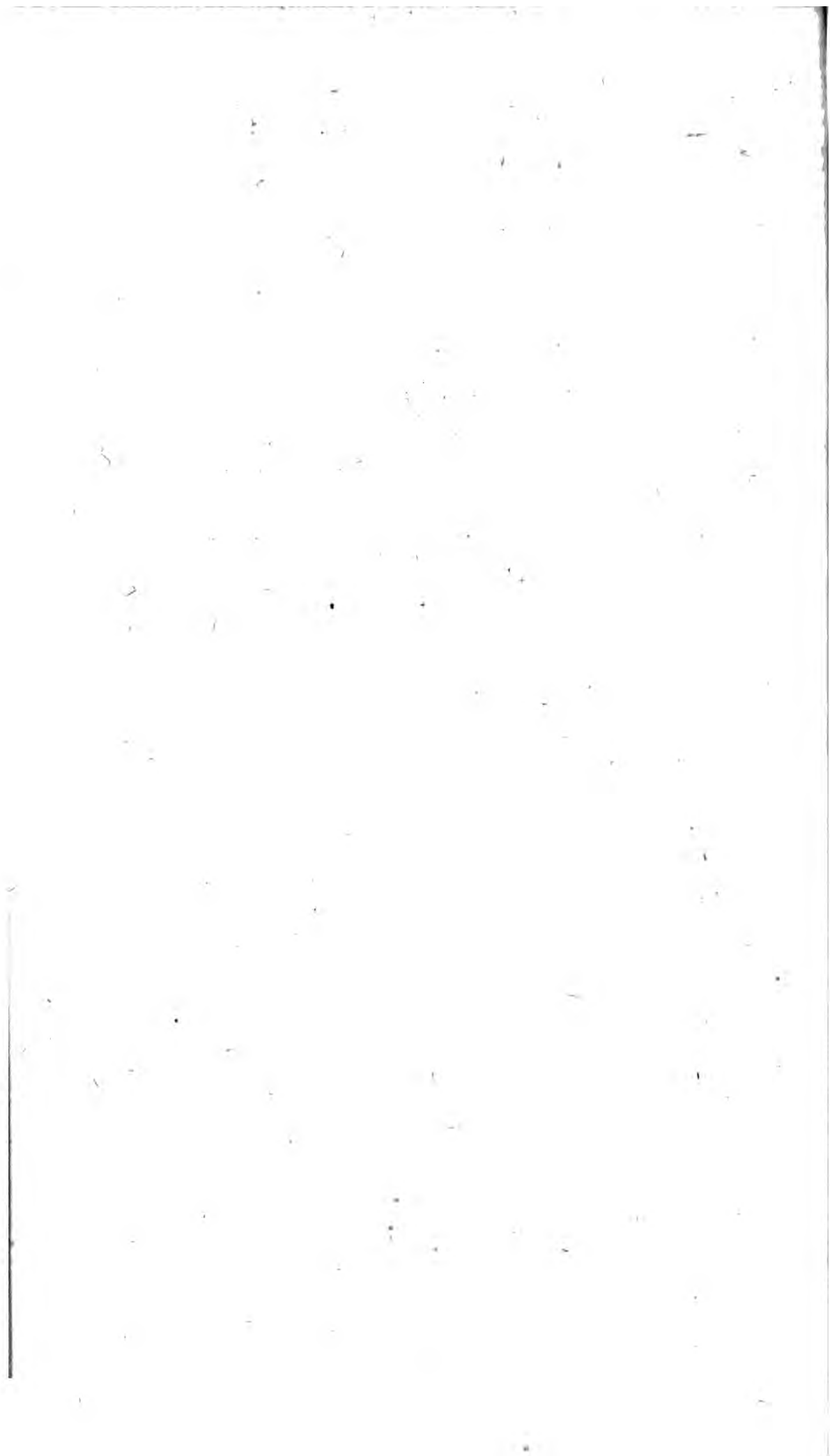
printems les produit ; le vent les abbat ; & elles ont toutes cela de commun , qu'elles font de peu de durée ; mais toi , tu les crains ou tu les desires comme si elles devoient durer toujours. Encore un petit moment , & tes yeux seront fermés.

DES PROPRIÉTÉS DE L'ÂME.

LEs propriétés de l'ame raisonnable font qu'elle se voit elle-même , qu'elle se compose elle-même, & se rend telle qu'elle veut ; qu'elle jouit des fruits qu'elle porte , & qu'elle peut toujours dire : J'ai tout ce qui m'appartient. L'ame parcourt tout cet univers ; elle se promene dans les espaces immenses qui

DES PROPRIÉTÉS DE L'ÂME. 123
l'environnement ; elle se contemple ;
elle mesure , en quelque manière ,
l'éternité ; elle conçoit & pénètre
la régénération périodique des
choses ; & lisant ainsi dans l'ave-
nir , elle voit clairement , que
ceux qui viendront après nous ,
ne verront rien de nouveau ,
comme ceux qui nous ont précédés ,
n'ont vu que ce que nous
voyons. Les autres propriétés de
l'ame sont l'amour du prochain ,
la vérité , la pudeur , & de n'esti-
mer rien tant que soi-même.

*Fin des Pensées choisies
de MARC-AURELE.*





INTRODUCTION

PRELIMINAIRE,

*CONTENANT des particularités
de la vie de l'Empereur
Julien.*

UOIQUE l'on puisse
Q faire à la mémoire de
Julien des reproches
qu'on ne fera jamais à celle
de Marc-Aurele-Antonin, il
n'en est pas moins vrai, que
de tous les successeurs de ce-
lui-ci à l'empire, aucun ne
lui a plus ressemblé que Ju-
lien. Philosophes l'un & l'au-
tre, & dans les mêmes prin-

cipes, leur goût, leurs talens, leurs vertus morales, politiques & militaires, & leurs mœurs ont été aussi les mêmes. La différence de leur tempérament & des circonstances où ils ont vécu, est peut-être la principale cause des ombres qui obscurcissent le tableau de Julien. Quoi qu'il en soit, ses défauts ne doivent point faire oublier les excellentes qualités d'esprit & de cœur, dont il étoit doué. Que l'on tienne donc un juste milieu entre ses accusateurs & ses panégyristes, on ne pourra guères se dispenser de l'associer à la gloire des Trajan.

des Antonin & des Marc-Aurele , & aux respects que leur rend la postérité. Un abrégé simple & caractéristique de la vie de ce prince , de sa façon de penser , de ses mœurs & de sa conduite sur le trône , suffira pour décider le lecteur.

JULIEN (Flavius-Claudius-Julianus) étoit fils de Jules-Constantine, frere de Constantin le Grand , & naquit à Constantinople l'an 331. Il n'avoit que six ans , lorsqu'il pensa périr dans la sanglante tragédie , qui suivit de près la mort de Constantin , & dans laquelle il perdit son pere.

Quelques amis fideles le déroberent, lui & son frere Gallus, à la premiere fureur des meurtriers ; & l'empereur Constance qui n'avoit encore rien à craindre d'eux, se contenta de les éloigner de la cour. Julien fut envoyé à Eusebe, évêque de Nicomédie, qui, selon toute apparence, devoit le porter à embrasser l'état ecclésiastique.

Dès l'enfance, une curiosité insatiable tourna son génie vif & ardent du côté des sciences. Sa pénétration & sa présence d'esprit étoient soutenues par une mémoire prodigieuse. Il lisoit conti-

nuellement , retenoit tout ce qu'il lisoit, & n'oublioit rien de ce qu'il avoit une fois appris ; enforte que ses maîtres se plaignoient de n'avoir plus rien à lui apprendre. Quoique le latin fût toujours la langue de l'empire , il ne l'étudia cependant qu'autant qu'il étoit nécessaire pour le parler avec facilité. Le grec étoit sa langue favorite : il s'y adonna particulièrement ; & dans le commerce assidu qu'il eut avec les écrivains de l'ancienne Grèce, dont la lecture le charmoit , il devint lui-même un modele semblable à ces grands maîtres. Il eut aussi beaucoup

130 *INTRODUCTION*

de goût pour la musique qu'il appelloit un art divin, & pour la poësie ; & l'on a encore de lui quelques vers marqués au coin de la délicatesse & du génie. En un mot, on ne peut lire ses ouvrages, sans se convaincre qu'il n'ignoroit rien de ce qu'il falloit sçavoir alors, pour être un Sçavant universel. Mais en même tems qu'il cultivoit son esprit avec tant de succès, l'eunuque Mardonius, son gouverneur, ne négligeoit rien pour lui former les mœurs. Il s'appliqua surtout à lui inspirer de la gravité & de la modestie, du mépris pour les plaisirs des sens,

de l'averfion pour le théâtre ,
& de l'eftime pour une vie
férieufe & occupée.

Gallus ayant été créé Cefar
par l'empereur Conftance, Ju-
lien obtint la liberté de venir à
Constantinople , pour y per-
fectionner fes études. Il s'at-
tacha à celle de l'éloquen-
ce , & bientôt il égala le
célèbre rhéteur Libanius.
Mais il n'en étoit ni moins
modefte , ni moins affable
à tout le monde , même aux
plus pauvres. Son mérite
fit de l'éclat dans Conftanti-
nople ; & l'on commençoit à
dire qu'il étoit digne de ré-
gner. Conftance allarmé de

ces discours, lui commanda de se retirer en tel lieu de l'Asie mineure qu'il jugeroit à propos, & Julien obéit sans hésiter.

Quoique toujours occupé de ses cheres études, il ne laissa pas d'employer à faire du bien la liberté que l'empereur lui laissoit. Il fit plusieurs voyages en différentes provinces de l'Asie, pour assister ses amis, quelquefois sans qu'on l'en priât, & même aux dépens de sa santé. Mais l'amitié ne l'aveugloit pas ; car étant en Ionie, il travailla contre un de ses parens, son ami intime, qui avoit tort, en faveur d'un sophiste étran-

ger qu'il ne connoissoit presque point. Toutes les occasions d'exercer sa générosité naturelle & sa bienfaisance, il les faisoit avec empressement; & la pratique de ces deux vertus fut l'une des habitudes de sa vie. Voici ce qu'il écrivoit étant empereur : « Qu'on me montre un
» homme qui se soit appauvri
» par ses aumônes; les miennes m'ont toujours enrichi,
» malgré mon peu d'économie. J'en ai souvent fait
» l'épreuve, lorsque j'étois
» particulier. En partageant
» avec les pauvres le peu que
» j'avois, je retirerai des mains

» des usurpateurs la succession
» de mon aïeul. Donnons-
» donc à tout le monde , plus
» libéralement aux gens de
» bien , mais sans refuser le
» nécessaire à personne , pas
» même à notre ennemi ; car
» ce n'est pas aux mœurs ni au
» caractère , mais à l'homme
» que nous donnons.

Au moment que Julien s'y attendoit le moins , on lui ravit la tranquillité dont il jouissoit dans son exil. Les auteurs de l'intrigue qui fit ôter la pourpre & la vie au César Gallus , l'impliquerent , sur les prétextes les plus frivoles , dans les crimes imputés à son

frere. Il fut arrêté & livré à des gardes qui le traînerent inhumainement de côté & d'autre pendant sept mois, & le conduisirent enfin à Milan, où la cour étoit alors. Il y fut long-tems entre la vie & la mort, accusé par les eunuques, & protégé par l'impératrice Eusébie. Cette princesse qui avoit beaucoup d'amour pour les sciences, & un cœur tendre pour les malheureux, employoit, en faveur de Julien, tout le pouvoir que sa beauté & sa sagesse lui donnoient sur l'esprit de l'empereur; & elle réussit à obtenir qu'il se retireroit en

Grèce. Il partit, & se fixa à Athènes, où il eût voulu passer le reste de sa vie dans le commerce des sciences & des sçavans.

Mais il n'y fit pas un long séjour. Constance voyant l'empire attaqué de toutes parts, & les Gaules ravagées par les Barbares, n'osant pas d'ailleurs quitter l'Italie, pensa enfin à rendre justice à Julien. Il sçavoit bien, que ce jeune prince n'avoit pas sujet de l'aimer ; mais il connoissoit aussi sa modération qui le faisoit déjà comparer à Titus ; & il espéroit que la pourpre dont il étoit résolu de le revêtir,

lui feroit oublier le passé. Il le rappella donc à Milan ; & , peu de tems après , il le proclama César , à la vue & aux acclamations vives & réitérées de l'armée. Ce fut le sixieme jour de Novembre , l'an 355. Julien qui , occupé du malheureux sort de son frere , avoit paru rêveur pendant la cérémonie , ne put s'empêcher d'être sensible à des démonstrations si sinceres ; son visage s'ouvrit , & ses regards s'animerent : on vit dans ses yeux une noble fierté mêlée de douceur , qui parut annoncer un grand

prince & un prince aimable.

Julien entroit, ce jour-là même, dans sa vingt-quatrième année. Il passa promptement les Alpes, & fut reçu dans les Gaules, comme un génie tutélaire, dont la présence alloit mettre fin aux malheurs publics. Quoique jusques-là il n'eût connu la guerre que dans les livres, ses lectures lui tinrent lieu d'exercice; & il justifia, en effet, bientôt les pressentimens des Gaulois, & la haute opinion qu'ils avoient conçue de lui. Toutes ses campagnes contre les Allemands,

furent heureuses, & le couvrirent d'une gloire d'autant plus éclatante, qu'il réunissoit la modération & l'humanité dans la victoire à la valeur la plus intrépide, & cependant la plus sage dans les combats. On comparoit sa conduite à celle des héros de l'ancienne Rome.

Après avoir chassé les Allemands des Gaules, & rétabli la réputation des armes Romaines, Julien vint passer l'hiver à Paris, l'an 358. Cette ville ne s'étendoit pas alors au-delà de ce qu'on appelle encore la Cité. Cependant elle avoit, soit dans ses dehors,

soit dans son enceinte, les bâtimens nécessaires pour recevoir un empereur : on y voyoit un palais, des bains publics, un amphithéâtre, un champ de Mars, un fauxbourg considérable du côté du midi. Ce prince qui s'y plaisoit, & qui l'appelloit sa chere Lutèce, y bâtit le palais des Thermes, dont on montre encore les restes, sous le nom de Bains de Julien. En général, il aima beaucoup les Gaulois, dont il fut également aimé. La simplicité, la franchise & les mœurs austères de ces peuples sympathisoient avec son humeur affable, populaire,

ennemie du faste & des plaisirs. A l'exemple de Marc-Aurele , il vivoit en philosophe , au milieu de sa cour & à la tête de ses armées. Comme il avoit pour maxime ce mot de Caton : « Qu'une ame occupée de la bonne chere , s'occupe peu de ses devoirs ; » il enchérit encore sur les leçons de frugalité que cet empereur lui avoit laissées , & bannit absolument de sa table tous les mets délicats & recherchés. Il se contentoit de la nourriture du simple soldat : quelquefois il la prenoit debout , & même en si petite quantité , qu'on disoit qu'il vivoit d'air

comme les cigales. Il rougissoit des besoins inséparables de l'humanité, jusqu'à dire qu'*un philosophe auroit dû ne pas respirer.* Il dormoit peu, & s'éveilloit à l'heure qu'il vouloit : son lit étoit un tapis, & sa couverture une simple peau. Il se levoit toujours à minuit, travailloit aux affaires, & alloit visiter les sentinelles. Sa ronde finie, si les affaires le permettoient, il étudioit jusqu'au jour. Il s'appliquoit, avec une ardeur infatigable, tantôt à la philosophie, dont il rapportoit l'étude principalement aux devoirs de son état, tantôt à l'histoire qu'il

regardoit comme une méthode abrégée pour acquérir l'expérience. On sent, à la lecture de ses ouvrages, qu'il possédoit l'histoire des Romains & celle des autres nations. Nous le compterions lui-même parmi les historiens célèbres, si ses *Mémoires de la guerre des Gaules* avoient passé jusqu'à nous.

Julien employoit une partie de son tems à rendre la justice & à s'exercer avec ses soldats, quoiqu'il eût peu de goût pour cette dernière occupation. Un jour qu'on lui montrait à danser, au son des fifres, une danse appelée *la Pyrrhi-*

que, qui faisoit partie des exercices militaires chez les Grecs & les Romains : *Ah ! Platon, Platon, s'écria-t-il, quel métier pour un philosophe !*

Il se trouvoit moins déplacé sur son tribunal, où il décidoit avec beaucoup de justice, en inclinant cependant toujours du côté de la douceur. Avant que de se mettre en campagne, il renvoyoit les parties devant les gouverneurs des provinces, pour y être jugées à la rigueur ; mais ces officiers avoient ordre de différer, jusqu'à son retour, l'exécution de leurs sentences, qu'il réformoit suivant
les

les principes de l'équité naturelle. Les parens d'une fille enlevée poursuivoient la mort du ravisseur. Julien ayant fait sans doute, attention à quelques circonstances particulieres, qui diminuoient l'énormité du crime, se contenta de bannir le coupable. Les parens crioient que c'étoit une chose indigne, & que le prince étoit trop indulgent: *Oui, je le suis trop,* répondit l'empereur, *à ne considérer que la disposition des loix; mais un prince est une loi vivante qui doit tempérer, par sa clémence, ce que les loix mortes ont de trop rigoureux.*

Avec de pareilles maximes, il étoit bien éloigné de condamner ceux qui n'étoient pas convaincus par des preuves juridiques. Numerius qui avoit gouverné la Gaule Narbonnoise, étoit accusé de l'avoir pillée. Comme il déconcertoit ses accusateurs, en se tenant toujours sur la négative, Delphidius de Bordeaux, avocat célèbre, crut suppléer au défaut des preuves, par une exclamation véhémement : *César, dit-il d'un ton plein de feu, qui sera coupable, s'il suffit de nier ses crimes ? Et s'il suffit d'être accusé, répondit Julien, qui sera innocent ?*

Il ne donnoit rien à la faveur ni au crédit ; & sa fermeté , quand il s'agissoit des intèrêts de l'équité & du bien public , ne céda jamais ni à la crainte ni à la complaisance. Dès le premier quartier d'hiver qu'il passa dans Paris , il ne laissa pas , quoiqu'il fût accablé d'affaires , d'examiner les états de dépense & de recette du trésor public , dans la vue de soulager les propriétaires des fonds. Florentius préfet du prétoire , prétendoit qu'on avoit besoin d'une subvention extraordinaire , pour remplacer les non-valeurs de la capitation. Julien

qui regardoit les nouvelles taxes comme la ruine des provinces, lui résista en face, protestant qu'il perdrait plutôt la vie, que de souffrir cet impôt; & , sans autre discussion, il fit sur le champ un calcul net & précis, par lequel il démontra que le seul produit de la capitation suffisoit & au-delà, pour tous les frais de la guerre. Florentius qui avoit la faveur de l'empereur, osa envoyer au César un ordre tout dressé, pour exiger la subvention. Julien, loin de le signer, n'en voulut pas même entendre la lecture. Le préfet se porta alors, sous

les yeux même de ce prince ,
 aux excès les plus tyranniques.
 » Cependant qu'avois-je fait ,
 dit Julien , » que ce que de-
 » voit faire , en pareil cas , un
 » disciple de Platon & d'Arif-
 » tote ? Falloit-il laisser des
 » pauvres peuples à la merci
 » de ces voleurs , qui , par
 » leurs indignes manœuvres ,
 » les ont réduits aux dernières
 » extrémités ? Nous punissons
 » de mort un tribun , nous lui
 » refusons même la sépulture ,
 » pour avoir donné un poste
 » qu'il ne pouvoit garder , sans
 » perdre la vie ; & nous au-
 » rions la lâcheté de quitter
 » le nôtre , en cessant de dé-

150 INTRODUCTION

» fendre ceux qu'on ne cesse
» d'opprimer ? Dieu nous y a
» placés, & combat lui-même
» avec nous. Si notre fermeté
» nous attire quelque disgrâce,
» ce , c'est une grande res-
» source que le témoignage
» d'une bonne conscience. Si
» l'on m'envoie un successeur,
» je n'en ferai peut-être pas fâ-
» ché. Il vaut mieux faire bien
» un peu de tems , que de faire
» long-tems mal.

L'empereur prévenu par Florentius , & qui , par une basse politique, craignoit d'ailleurs que Julien ne fît tout le bien dont il étoit capable , lui ordonna de ménager le pré-

fet ; mais ce jeune prince , toujours ferme , répondit qu'on devoit être content, si les Gaulois abîmés par les Barbares & les gens d'affaires, payoient les anciens tributs ; & qu'exiger quelque chose au-delà, c'étoit demander l'impossible. Constance ne crut pas devoir insister davantage , & le projet de Florentius n'eut point lieu.

Julien jouissoit , à Paris , de sa gloire & du plaisir d'être chéri des soldats & des peuples , lorsqu'il reçut un ordre de l'empereur, de lui envoyer en Orient les corps les plus aguerris de son armée & l'é-

lite de ses autres troupes : cet ordre le mit dans une perplexité extrême. D'un côté , il s'attiroit la colere de Constance , s'il refusoit d'obéir ; de l'autre , s'il se laissoit enlever ses meilleures troupes , il demeuroit lui-même , & les Gaules , à la merci des Barbares : il consentit enfin à laisser partir les troupes qu'on lui demandoit , & pensa , en même tems , à quitter la pourpre. Mais , au moment de leur départ , les officiers inconsolables de quitter à la fois & leur patrie & un si bon prince , font éclater leurs murmures ; ils s'animent les uns les au

tres. Les soldats également affligés, suivent l'exemple de leurs chefs; tous prennent les armes, à l'entrée de la nuit, courent au palais du César & l'investissent, en criant à l'envi les uns des autres, *Julien Auguste*, & en le conjurant de se montrer. Il ne pouvoit s'y résoudre; & la délicatesse de sa probité lui faisant appréhender de passer pour ingrat envers *Constance* & pour usurpateur, il soutint cette espece de siège toute la nuit. Les soldats plus animés encore par sa résistance à leurs desirs, brisent les portes du palais, le forcent enfin de paroître.

le proclament une seconde fois Auguste ; & , sans avoir égard ni à ses raisons ni à ses remontrances, ils l'élevent sur un bouclier ; & l'enseigne Maurus , arrachant le collier qu'il portoit garni de pierres , le lui mit sur la tête , en forme de diadême. C'est ainsi qu'à la veille peut-être de devenir la victime de la jalouse politique de Constance , Julien parvint à l'empire , sans y avoir autrement concouru , qu'en se faisant aimer des Gaulois & de son armée.

Sûr de la fidélité de ses troupes , & se voyant dans la nécessité de résister à Conf-

tance qui vouloit l'obliger de renoncer à l'empire , & qui , à cette condition , lui faisoit dire qu'il lui laisseroit la vie , Julien forma le dessein de prévenir l'empereur & de s'emparer de l'Illyrie. Ses soldats qui , un an auparavant , avoient une répugnance invincible à quitter les Gaules , applaudirent à ce projet , & protestèrent , en portant leur épée à leur gorge , qu'ils suivroient leur grand empereur jusqu'au bout de la terre , & qu'ils étoient prêts à verser pour lui , jusqu'à la dernière goutte de leur sang.

L'Illyrie , où il fut reçu em

trîomphe , la Macédoine , la Grèce , l'Italie & la Sicile s'étoient déjà foudmises à ses loix , lorsqu'il apprit que Constance , en mourant , l'avoit nommé son fucceffeur. Il prit fur le champ la route de Constantinople , & y arriva , aux acclamations de toute la ville qui l'avoit vu naître. Il fe livra tout entier aux deffeins qu'il avoit formés pour le bonheur & la gloire de l'empire.

Il créa une chambre de justice contre ceux qui , fous le régime précédent , avoient abusé de leur crédit , pour opprimer le peuple. Il caffâ les

curieux ou *agens de l'empereur*, qui n'étoient, à proprement parler, que des délateurs en titre d'office, & qui, en suscitant aux gens de bien mille mauvaises affaires, dont on ne se tiroit qu'à force d'argent, & en vendant aux scélérats l'impunité de leurs crimes, faisoient, en peu de tems, des fortunes prodigieuses. Deux de ces curieux oferent cependant lui offrir de lui révéler la retraite de Florentius, ce préfet du prétoire, dont il avoit tant de sujet de se plaindre, s'il vouloit les rétablir. Julien les traita comme des délateurs, en leur disant qu'il

» étoit indigne d'un empereur
» d'employer ces voies détour-
» nées, pour découvrir des mal-
» heureux que la crainte du sup-
» plice réduisoit à se cacher.

S'étant convaincu qu'il en
coûtoit plus pour les gages &
les appointemens des eunu-
ques & des domestiques du
palais, que pour la subsistance
des armées, il les congédia
tous. « N'ayant point de fem-
» me, (il venoit de perdre
Hélène, son épouse) » ni d'en-
» vie de me remarier, disoit-il,
» je n'ai pas besoin d'eunuques
» non plus que de cuisiniers,
» puisque je ne mange que pour
» la nécessité. » Les uns trou-

voient que Julien étoit trop philosophe , pour un prince , qu'il outroit la simplicité , & qu'il avilissoit la majesté impériale ; d'autres , au contraire , disoient qu'un prince qui sçait gouverner & qui a des qualités brillantes , peut se passer , quand il veut , de tout éclat emprunté ; que ses sujets lui tiennent compte de la magnificence dont il se prive , parce qu'il peut toujours se la procurer à leurs dépens , & que , de toutes les especes de vanité dont un prince est susceptible , l'orgueil philosophique est la moins blâmable , parce

qu'il va au bien public & qu'il imite la vertu.

Constance avoit traité le sénat avec hauteur : il mandoit les sénateurs, non pour les consulter, mais pour leur déclarer séchement ses volontés ; jamais il ne les faisoit asseoir ni n'alloit à leurs assemblées. Julien, au contraire, s'y rendoit assidument, vouloit que chacun opinât avec une pleine liberté ; & comme il avoit du goût & du talent pour haranguer, il parloit, sur les affaires qui se présentoient, tantôt avec le lacinisme & la gravité d'un prin-

PRELIMINAIRE. 161
ce, tantôt avec l'étendue & les mouvemens d'un orateur. Depuis Jules César, c'est le premier & le dernier des empereurs, qui ait fait communément des harangues dans le sénat.

Son application aux affaires étoit infatigable & presque sans exemple. Il renouvelloit les anciennes loix, les corrigeoit & les éclaircissoit, pour ôter tout prétexte à la chicane, ou en faisoit de nouvelles, dont le caractère étoit la clarté & la précision : il diminuoit les impôts ; il refusoit ou modérait ce que ses prédécesseurs avoient exigé

sous le titre spécieux de présents. Jamais prince ne songea moins à s'enrichir. Il avoit souvent à la bouche un mot d'Alexandre le Grand , qui avoit coutume de dire que *ses trésors étoient en dépôt chez ses amis*. Julien croyoit l'argent plus en sûreté entre les mains de ses sujets, qu'entre les siennes ; semblable en ce point à Constance-Chlore, son aïeul , que son désintéressement avoit fait surnommer *le pauvre*, titre plus glorieux pour un empereur, que celui de conquérant. On avoit une pleine liberté de se pourvoir contre le domaine ; & le fisc,

dont le droit est toujours sûr sous un prince avare , perdoit souvent sa cause , sous cet empereur philosophe.

Son tribunal , accessible à tout le monde , étoit l'asyle des innocens & l'écueil des coupables : les uns & les autres éprouvoient en lui l'intégrité des **Cassius** & des **Lycurques**. Il écoutoit , avec bonté , tous ceux qui réclamoient sa justice : il n'y avoit point d'affaire qu'il crût au-dessous de lui ; la bonne foi naturelle étoit toujours l'ame de ses jugemens , dans lesquels il s'attachoit beaucoup plus à l'esprit qu'à la lettre de la loi ;

s'il lui arrivoit quelquefois de se tromper , il permettoit au préfet du prétoire & à ceux qui l'approchoient , de le faire revenir de ses décisions trop précipitées , & il leur sçavoit gré de lui avoir fait remarquer ses fautes. Un jour que les avocats louoient , avec emphase , la supériorité de son génie & de sa raison : *Que j'aimerois vos éloges* , leur dit-il , *si je vous croyois assez hardis pour me blâmer , quand je le mérite !*

Julien haïssoit les méchans , & en étoit haï ; mais il se faisoit une gloire de leur haine. Il les châtioit avec une sévérité

mêlée de clémence , aimant mieux menacer que punir , & corriger les hommes que les perdre. L'espece de scélérats contre lesquels il séviffoit avec plus de rigueur , étoient ceux qui couvrant leurs inimitiés particulieres d'une apparence de zèle pour la personne du prince , accusoient leurs ennemis du crime de lèse-majesté. Les accusations les plus insensées , en ce genre , avoient presque toujours réussi auprès de Constance ; & peu s'en étoit fallu que Julien lui-même n'en eût été la victime : aussi les avoit-il en horreur & les puniffoit-il

févèrement. Quelquefois cependant il se contentoit de mépriser les délateurs & les frivoles délations. Un homme chargeoit son concitoyen de prétendre à l'empire, & ne se rebutoit point du silence de l'empereur, qui, plusieurs jours de suite, n'avoit pas fait semblant de l'entendre. Enfin, pour se délivrer de cet importun, Julien lui demanda quelle étoit la condition du prétendu coupable : C'est, répondit le délateur, un riche bourgeois. *Quelle preuve avez-vous contre lui*, ajoûta ce prince, en riant ? Il se fait faire un habit de soie couleur

de pourpre, repartit l'accusateur. Julien n'en voulut pas écouter davantage ; & s'adressant au grand trésorier : *Je veux, lui dit-il, qu'on donne à ce dangereux babillard une chaussure couleur de pourpre, & qu'il la porte à celui qu'il accuse, pour assortir à son habit.*

Depuis Marc-Aurele, aucun empereur n'avoit paru plus digne de régner, n'avoit régné, en effet, avec plus de gloire, & n'avoit mieux mérité les titres de *juste, d'affable & de pere de la patrie.*

Mais ce prince séduit par les sophistes, eut le malheur

d'abandonner le Christianisme , & de se déclarer ouvertement le protecteur des Payens & de leurs idoles. C'est une tache ineffaçable à ses vertus & à sa mémoire ; & rien ne peut le disculper de sa criminelle apostasie. Il ne persécuta pas les Chrétiens par le glaive ; mais il usa de mille stratagèmes , pour les séduire. Il réforma même les prêtres *Hellénistes* , & leur donna les règles de conduite les plus sages , dans la vue de rendre leur religion aussi respectable que celle des Chrétiens , & d'engager ceux-ci à ne faire aucune difficulté de l'embrasser.

fer. On a de la peine à concevoir comment un prince aussi sage & aussi éclairé quitta une religion dont il admiroit la morale & les œuvres, pour se livrer aux erreurs palpables de l'*Hellénisme* ; mais en le blâmant de cette apostasie, qu'on ne peut, en effet, ni pallier ni lui pardonner, on ne pourroit non plus, sans une très-grande injustice, refuser de convenir qu'il a eu d'ailleurs toutes les vertus d'un philosophe.

L'avénement de Julien à l'empire avoit imprimé la terreur aux Barbares. Les Allemands & les Francs étoient

fournis ; tous les autres voisins des provinces Romaines , les Indiens même briguoient à l'envi l'amitié du nouvel empereur : il n'y avoit que les Perses qui osassent encore commettre des hostilités & braver son courage & sa renommée. Il résolut donc de les attaquer ; & il partit pour cette guerre , après avoir laissé à Constantinople diverses marques de son affection pour cette ville. *Constance*, disoit-il, *aimoit Constantinople comme sa sœur ; & moi , je l'aime comme ma mere & ma nourrice.*

Sapor , second du nom ,

prince belliqueux , gouvernoit alors le vaste empire des Perses. Malgré sa haine héréditaire contre les Romains , & la supériorité qu'il avoit conservée sur eux depuis le commencement de la guerre qu'il leur faisoit , dès qu'il sçut que Julien marchoit, pour le combattre , il lui fit proposer la paix , & le laissa le maître des conditions ; mais ce jeune prince qui se sentoit le courage d'Alexandre le Grand , & qui vouloit achever d'illustrer son règne , en triomphant enfin d'une nation aussi fiere , refusa les propositions de Sapor. Il marcha donc à la tête de

172 INTRODUCTION.

son armée composée de soixante-cinq mille hommes & fournie de provisions immenses, dans lesquelles cependant, il n'y avoit rien pour le plaisir ni pour la délicatesse ; car ayant apperçu un jour , à la suite de l'armée, plusieurs chameaux chargés de liqueurs & de vins exquis , il défendit aux chameliers de passer outre : *Emportez*, leur dit-il, *ces sources empoisonnées de volupté & de débauche. Un soldat ne doit point boire de vin , s'il ne l'a pris à l'ennemi , & je veux moi-même vivre en soldat.*

Au reste, cette expédition fut fatale à Julien. Après plu-

siècles batailles gagnées ; après avoir réduit Sapor presqu'à la niere extrémité ; comme il poursuivoit avec ardeur & sans précaution , n'ayant pas même de cuirasse , l'armée des Perses , un dard lui effleura le bras , & lui perça le foie. La plaie étoit mortelle ; & toutes les ressources de l'art d'Oribase , son médecin & son ami particulier , furent inutiles.

Ceux qui avoient coutume de l'approcher , s'assemblerent autour de lui dans sa tente , la tristesse dans le cœur & sur le visage. Julien étendu sur une natte couverte d'une

peau de lion, (c'étoit son lit ordinaire) montra seul de la fermeté dans ce dernier moment. « Chers compagnons, leur dit-il, » la nature me redemande ce qu'elle m'a prêté. » Je le lui rends avec la joie, » d'un débiteur qui s'acquitte, » & non point avec la douleur » ni les regrets que la plûpart » des hommes croient inséparables de l'état où je suis. La philosophie m'a convaincu » que l'amen'est vraiment heureuse, que lorsqu'elle est affranchie des liens du corps, » & qu'on doit plutôt se réjouir que s'affliger, lorsque » la plus noble partie de nous

» mêmes se dégage de celle
» qui la dégrade & l'avilit.
» Je remercie le Dieu éternel
» de n'avoir pas permis que je
» périffe, ni par une conspi-
» ration, ni par les douleurs
» d'une longue maladie, ni
» par la cruauté d'un tyran.
» J'adore sa bonté sur moi,
» de ce qu'il m'enleve du
» monde, par un glorieux tré-
» pas, au milieu d'une course
» glorieuse; puisqu'à juger
» sainement des choses, c'est
» une lâcheté égale de souhai-
» ter la mort, lorsqu'il seroit
» à propos de vivre, & de re-
» gretter la vie, lorsqu'il est
» tems de mourir. Quant à

176 INTRODUCTION

» l'élection d'un empereur , je
» n'ai garde de prévenir votre
» choix ; le mien pourroit mal
» tomber , & perdrait peut-
» être , si on ne le suivoit pas ,
» celui que j'aurois désigné ;
» mais , en bon citoyen , je
» souhaite d'être remplacé par
» un digne successeur.

Ayant parlé de la sorte , avec beaucoup de tranquillité , il ordonna que son corps fût porté à Tarse en Cilicie , & distribua ce qui lui appartenoit en propre , à ses plus intimes amis. Anatolius étoit de ce nombre ; ne le voyant point , il le demanda ; & lorsqu'on lui eut dit qu'il étoit heu-

yeux, il comprit qu'il avoit été tué, & s'attendrit vivement sur la mort de son ami; car l'amitié fut encore l'une des vertus du cœur de Julien. Enfin, après s'être entretenu sur l'excellence de l'ame, avec Priscus & Maxime, il expira sans effort, la nuit du 26 Juin 363, dans la trente-deuxieme année de son âge, & la huitieme de son règne, à compter du jour qu'il fut déclaré César.

Jovien qui lui succéda à l'empire, fit porter son corps à Tarse, & donna ordre qu'on ornât son tombeau.

Il y a bien de l'apparence que tous les ouvrages de Ju-

lien ne font pas parvenus à la postérité, & que nous n'avons, par exemple, qu'un très-petit nombre de ses lettres. On trouve dans ceux de ses écrits qui nous restent, particulièrement dans ses *Césars* & le *Mysopogon*, tant de philosophie, d'esprit, d'éloquence & d'érudition, que l'on ne peut trop regretter la perte des autres.

Les *Césars* passent, sans contredit, pour son chef-d'œuvre. L'antiquité profane ne fournit aucune pièce qui soit comparable à celle-ci, pour le mérite du sujet, & très-peu qui puissent lui être

préférées pour le mérite de l'exécution ; très-peu qui réunissent à la fois , avec la briéveté , autant de caractères & de mœurs , de finesse & de solidité , d'instruction , de sel & d'enjouement : c'est la satire ou le jugement de tous les empereurs qui avoient régné avant lui , pendant l'espace d'environ quatre cens ans. Marc-Aurele est le héros de la pièce ; & Julien lui adjuge le premier rang parmi les Souverains qui ont mérité d'être illustres.

Le *Mylopogon*, satire ironique contre les habitans d'Antioche, est un ouvrage unique

Hvj.

dans son genre. Julien s'y peint lui-même, mais sans doute, plus extraordinaire dans sa conduite philosophique, qu'il n'étoit en effet. Il y exagere ses défauts : il s'accuse de ses bonnes qualités comme d'autant de travers, & les oppose aux vices des habitans d'Antioche, qu'il représente, au contraire, comme des vertus. L'esprit pétille de toutes parts dans cette satyre ; elle est remplie de traits, de faillies, de principes & de mœurs.

Ses lettres sont le vrai portrait de son esprit & de son cœur ; on y voit au naturel son génie, ses idées sur le gouver-

P R E L I M I N A I R E. 181
nement, ses principes de morale & ses sentimens pour ses amis. Celle à Themistius abonde en maximes excellentes, touchant les devoirs d'un Souverain ; & Julien y donne des preuves bien estimables de sa modestie. En un mot, les écrits de Julien font d'autant plus d'honneur à sa mémoire ; que la vertu les caractérise plus encore que leur Atticisme. C'est aussi ce qui nous donne lieu d'espérer que le Public agréera volontiers le présent que nous lui faisons aujourd'hui de l'ESPRIT de cet empereur philosophe.







L'ESPRIT

DE

JULIEN.

DE LA RELIGION.

LA religion est la première des vertus : le culte que l'on doit à Dieu, doit être préféré à tout.

La piété est le plus grand des biens, & l'impiété le plus grand des maux.

Les anciens disent que le tems est la seule pierre de touche de la justice ; & moi, j'ajoute, de la piété & de la religion.

184 DE LA RELIGION.

Dieu n'a pas besoin de nos adulations : un culte sage & réglé, des vœux capables d'attirer les bénédictions célestes, des prières modestes, c'est tout ce qu'il demande de nous.

La conjecture est le partage de la raison humaine, & la science est celui de Dieu.

DU SACERDOCE.

MENER une vie irréprochable, pratiquer la vertu, s'acquitter dignement des fonctions du ministère, c'est ce que la Divinité exige des prêtres.

On ne doit élever au sacerdoce que les plus gens de bien de chaque ville ; & , dans ce choix , on ne doit avoir égard

DU SACERDOCE. 185

ni à la naissance ni aux richesses : il ne faut chercher que les qualités essentielles, qui sont l'amour de Dieu & celui des hommes. On connoîtra que celui qu'on veut choisir, aime Dieu, s'il imprime ce même amour à ceux qui l'environnent : il aime les hommes, s'il tâche de faire du bien à tous, s'il donne gaiement de son indigence même.

La vie d'un prêtre doit être une instruction continuelle & la preuve de ce qu'il enseigne. C'est peu pour lui de s'abstenir des actions honteuses ; sa langue & ses oreilles doivent être en garde contre ce qui allarme la pudeur : il doit bannir toute raillerie indécente & tout discours libertin, s'interdire le cabaret & les spectacles, & fermer sa porte aux

danseurs & aux pantomimes. La seule étude qui convienne à son état, est la philosophie, non celle des Epicuriens & des Pyrrhoniens, mais celle qui apprend à connoître Dieu & sa Providence : il peut encore lire l'histoire, mais nullement ces fictions dangereuses qui roulent sur des intrigues d'amour.

Un homme consacré à Dieu, ne peut trop veiller sur ses pensées : il est obligé d'apprendre les divins cantiques, de prier plusieurs fois le jour, en public & en particulier, de méditer la sagesse, & de vivre avec une pureté digne du culte divin.

Les prêtres peuvent paroître dans les places publiques, mais rarement ; voir les magistrats, mais pour parler en faveur des

DU SACERDOCE. 187
malheureux. Qu'ils ayent soin,
sur-tout, d'instruire les peuples
sur l'obligation de faire l'aumône.

Les prêtres indignes doivent
être déposés; mais tant qu'ils sont
en place, il faut les respecter,
quels qu'ils soient.

DE L'IMMORTALITÉ
de l'Ame.

Nous ne sommes point du
nombre de ceux qui pensent
que l'ame périt avant ou avec le
corps. Si nous la croyons immor-
telle, ce n'est point sur la parole
des hommes, c'est sur celle de
Dieu qui peut seul connoître ces
vérités : que dis-je ? qui seul les
connoît nécessairement.



DE LA PHILOSOPHIE.

J'OSE dire que Socrate a plus fait qu'Alexandre le Grand. C'est à lui que l'on doit la sagesse de Platon, l'habileté de Xénon dans la conduite d'une armée, le courage d'Antisthènes, la philosophie Erétrienne, un Cébès, un Phédon, & une infinité d'autres, sans parler de ces colonies illustres qu'enfanta la même école, du lycée, du portique, des académies. Dites-moi maintenant, quel bien ont fait dans le monde les victoires d'Alexandre ? Ont-elles réformé le gouvernement d'une ville, réglé les mœurs d'un particulier ? Elles ont enrichi bien des gens ; mais elles n'ont rendu personne ni plus

tempérant ni plus sage. L'unique effet qu'elles ayent produit sur le vainqueur même, a été de redoubler sa hauteur & son arrogance; mais tous ceux qui se corrigent, par le secours de la philosophie, sont redevables à Socrate de ce salutaire changement.

Le philosophe est chargé, dans l'univers, d'un rôle important; non-seulement il est capable de donner des conseils avantageux à l'Etat: il fait plus; il donne de bons exemples: ses actions viennent à l'appui de ses discours. Comme il est lui-même ce qu'il veut que soient les autres, sa conduite est plus persuasive & plus efficace, que les ordres de ceux qui ne sçavent que commander.

En formant trois ou quatre phi;

philosophes , vous pouvez servir le genre humain plus utilement que ne feroit un grand nombre d'empereurs.

Comme j'ai tâché de devenir philosophe, je crains que, dans un siècle où l'on n'est déjà que trop prévenu contre la philosophie, on ne la rende responsable de mes fautes. Je prie Dieu, qu'il m'envoie la bonne fortune & la prudence avec elle. J'ai besoin plus que jamais, premièrement de l'assistance divine, ensuite du secours des philosophes. Vous devez tous me seconder ; le succès m'inspirera de la reconnoissance ; je ne m'approprierais point ce qui sera l'ouvrage des autres ; & en rapportant, comme il est juste, à l'Être suprême le bien dont nous aurons été l'instrument, je

vous prierai de vous joindre à moi, pour en rendre grâce à sa bonté.

Pour être sage, il faut regarder comme indispensable la subordination à Dieu & aux loix; ne point dominer sur les égaux ni leur faire sentir sa supériorité; veiller à la défense du pauvre contre l'oppression du riche; affronter, pour la justice, les inimitiés, les emportemens, les injures; se posséder soi-même; étouffer son ressentiment, maîtriser son propre cœur.

L'inquiétude & les épreuves violentes resserrent le cœur; elles ôtent, en quelque façon, la hardiesse d'élever les mains, pour prier; mais lorsqu'une joie entière & parfaite entretient dans l'ame une douce sérénité, on se

192 DE LA PHILOSOPHIE.
fent le zèle & la confiance d'adresser de ferventes prieres au Dieu suprême.

DE L'ÉDUCATION.

LA véritable science ne consiste point dans l'étalage pompeux de paroles bien arrangées, mais dans la saine disposition d'une ame remplie de principes raisonnables sur le bien & sur le mal, sur ce qui est honnête & sur ce qui ne l'est pas. Ainsi quiconque enseigne à ses disciples ce qu'il croit faux, paroît aussi peu mériter le nom de sçavant, que celui d'homme de bien.

Que sur des bagatelles la langue ne soit pas d'accord avec la pensée, c'est toujours manquer de droiture & de probité jusqu'à

un

un certain point; mais parler d'une façon & penser de l'autre sur les choses importantes, & tromper ainsi la jeunesse, n'est-ce pas faire un trafic pareil à celui de ces marchands qui, sans honneur & sans conscience, vantent une mauvaise marchandise, pour trouver des acheteurs?

Il faut donc que les professeurs & les maîtres soient honnêtes gens; qu'ils soient distingués par leurs talens & plus encore par leurs mœurs. Ce n'est pas assez qu'ils forment leurs élèves pour l'éloquence & les sciences, ils sont encore obligés de les former pour les mœurs, & de leur apprendre à se conduire dans le monde.

Comme je permets d'être malades à ceux qui voudront l'être,

je crois aussi qu'il faut instruire les ignorans, & non les punir. Nous ne devons pas les haïr, mais les plaindre. Les mauvais traitemens, les punitions corporelles, les coups ne persuadent pas les hommes ; il faut les éclairer. Vivez donc en bonne intelligence les uns avec les autres. Que ceux qui sont dans l'erreur, n'attaquent point ceux qui suivent la vérité, & que ceux-ci ne molestent point ceux qui s'égarerent par ignorance plutôt que par choix.



DES DEVOIRS D'UN ROI.

LE devoir essentiel d'un empereur est d'imiter Dieu : l'imiter, c'est avoir le moins de besoins, & faire le plus de bien qu'il est possible.

Il faut qu'un prince, tout homme qu'il est par sa nature, s'éleve par ses sentimens & par sa conduite, au-dessus de l'humanité; qu'il ait banni de son ame ce qu'elle avoit de commun avec les animaux, c'est-à-dire, ses passions : en un mot, il doit être un génie; il doit être un Dieu.

Un prince vertueux, un grand roi doit se piquer non-seulement de la simple réussite, mais aussi de la justice de ses entreprises.

L'homme le plus vertueux est un

196 DES DEVOIRS

composé de raison & de passions ; au lieu que la loi est une raison exempte de passion : ainsi c'est la loi seule qui doit régner dans la personne d'un prince. Il faut donc que le prince s'attache immuablement aux loix, non à ces loix faites subitement & pour des cas particuliers, à ces loix, ouvrage de législateurs qui n'ont pas toujours vécu selon les principes de la raison, mais aux loix dictées par des hommes sages, qui s'étoient purifié l'esprit & le cœur, & qui ne bornant point leurs vues aux circonstances présentes, ont approfondi la nature du gouvernement, contemplé l'essence de la justice, & puisé dans ces sources, des règles qui obligent tous les membres d'un Etat.

Les bons médecins adoucissent

Leurs remedes , & tâchent d'en épargner l'amertume à ceux qui les prennent : ils font complaisans pour leurs malades dans les bagatelles ; & par-là , ils se ménagent leur obéissance dans l'essentiel. C'est aussi ce que doit faire un empereur. S'il est sévere , il faut que ce soit sans excès ; sa rigueur doit être assaisonnée de condescendance. Pour conduire des animaux , & à plus forte raison , pour gouverner des hommes , il ne faut pas se roidir en rout , mais donner quelque chose à leur inclination.

Solon , le sage Solon , ayant éteint toutes les dettes , & délivré , par ce coup d'état , le peuple d'Athènes de l'oppression des riches , ne laissa pas de s'attirer des reproches , parce que ses amis

dont il avoit suivi le conseil , profiterent de l'occasion pour s'enrichir. Tant il est difficile , lorsqu'on est en place , d'éviter ces fâcheux inconvéniens , même avec les vues les plus droites & le défintéressement le plus parfait.

Un prince qui écoute les méchans & les flatteurs , devient leur esclave : aussi n'a-t-il point l'amour des honnêtes gens ; & ceux qui passent pour ses amis , le ruinent & le deshonnorent. Qu'il se garde donc bien de préférer jamais un flatteur à un ami.

Voulez-vous régner heureusement & avec gloire ? Soyez religieux envers Dieu , sobre , vigilant , fidele à vos amis , plein d'humanité pour vos inférieurs ; aimez vos sujets comme Dieu lui-

même vous aime ; donnez leur l'exemple de toutes les vertus , & ne foyez jamais esclave de vos passions ni de celles d'autrui. Par cette sage conduite , vous deviendrez l'objet des faveurs de la Divinité ; les bons vous respecteront ; vous ferez leurs délices , & la terreur des méchans.

Jusqu'ici vous ne connoissez guères la cour , que par cette duplicité que vous y avez trouvée , & par cette fausse politesse qui comble de louanges ceux que l'on déteste dans le cœur. La cour n'est plus cela. Cette duplicité est bannie de notre commerce. Nous vivons avec une liberté honnête ; nous nous reprenons , quand il le faut ; nous nous disons nos vérités ; & l'amitié ne souffre point de cette franchise. Grace à cette

union intime, nous avons le bonheur de travailler, sans être à la gêne, & de prendre du délassement, sans cesser de travailler.

DES GRANDS HOMMES.

IL n'en est pas des actions des grands hommes, comme des édifices publics. Un magistrat en jette les fondemens ; d'autres les achevent : le dernier venu y met son nom, quoiqu'il n'ait fait que crépir les murs. Les grands hommes, les Scipion, les Camille, ne se font point approprié les ouvrages d'autrui : ils n'ont point usurpé une gloire étrangère ; ils ont eux-mêmes formé le plan de leurs actions ; ils l'ont exécuté eux-mêmes ; ils ont mérité leurs illustres noms.

DE LA FORTUNE.

UN bonheur appuyé sur la fortune, est rarement un bonheur solide; & néanmoins ceux qui gouvernent, ne sçau- roient, comme on dit, même res- pirer sans elle. Est-ce qu'à force de jargon philosophique, les gé- néraux d'armée peuvent être souf- traits à son empire & mis hors de sa sphere d'activité, comme s'ils devenoient habitans de ce monde incorporé & purement intelligen- ble, où l'on place les idées?

Que l'homme, dont parle Dio- gene, cet homme qui n'a ni pa- trie, ni ville, ni maison, ne donne aucune prise à la fortune, & ne soit pas même susceptible de ses bienfaits, à la bonne heure;

mais prétendre que son pouvoir ne s'étend pas sur celui à qui les peuples sont confiés, & qui est chargé d'une infinité de soins, c'est, en vérité, soutenir une thèse trop étrange. Or, si l'on convient qu'un Souverain est assujetti à la fortune, de quelle préparation, de quelle prudence n'a-t-il pas besoin pour se maintenir dans l'équilibre, de quelque côté qu'elle le pousse, & pour gouverner le vent avec l'habileté d'un sage pilote ?

La plus grande difficulté n'est pas de soutenir ses affautes, lorsqu'elle a déclaré la guerre, mais de se montrer digne de ses caresses, lorsqu'elle juge à propos de les prodiguer. C'est par ses faveurs, qu'elle triompha du conquérant de l'Asie, & le rendit plus vain & plus emporté que Darius

& Xerxès, dont il avoit renversé le trône. C'est-là l'écueil où se sont brisés, sans ressource, les Perses, les Macédoniens, l'état populaire d'Athènes, le gouvernement aristocratique de Lacédémone, tant de capitaines Romains, & depuis, une foule d'empereurs. Je ne finirois point, si j'entreprendois de compter tous ceux à qui les richesses, les victoires, les plaisirs ont été funestes.

D'un autre côté, combien d'âmes libres, généreuses, d'une vertu respectable, ont succombé sous le poids de l'adversité ! Abîmées dans leurs malheurs, elles sont devenues esclaves rempan-tes, objet de mépris & de risée pour ce même public, qui les avoit long-tems admirées. A quoi bon

104 DE LA FORTUNE.

les nommer ici ? Plût au ciel que ces déplorables exemples fussent moins communs dans le monde ! Mais on en voit, & on en verra toujours, tant qu'il y aura des hommes.

DE L'AMITIÉ.

POUR aimer, il faut connoître ; & pour connoître, il faut éprouver. Je ne donne mon amitié qu'avec une extrême précaution.

Quelquefois un flatteur affecte la hardiesse & la franchise d'un ami. C'est un forgeron qui s'est mis du fard, & qui a pris une robe blanche, pour épouser, s'il peut, la fille d'un honnête homme : n'allez point lui donner la vôtre.

Quand vous aurez choisi des amis, regardez-les comme des amis; vivez avec eux cordialement & avec une noble simplicité; pensez les choses obligantes que vous direz d'eux. Rien ne fait plus de tort que le défaut de confiance pour ses amis.

Faut-il donc attendre qu'on nous invite? & ne sçait-on plus prévenir un ami? Prenons garde de rendre l'amitié épineuse, en exigeant de nos amis les mêmes formalités que de nos simples connoissances.

Comment aime-t-on des gens qui vivoient, il y a quinze ou vingt siècles? C'est qu'ils étoient vertueux.

Ce n'est point par la longueur des lettres, mais par la vivacité

206 DE L'AMITIÉ.
des sentimens, qu'il faut mesurer
l'amitié.

Il est doux à un ami de recevoir
de son ami.

DE L'AMOUR-PROPRE.

IL n'est point de juge que notre
amour-propre ne récuse, quand
nous croyons avoir raison & de-
voir nous louer nous-mêmes.
Chacun n'estime que sa façon de
penser, & méprise celle d'autrui.
Cependant celui qui supporte,
avec indulgence, des mœurs con-
traires aux siennes, me paroît plus
estimable & plus digne de louan-
ges, que celui qui s'en offense;
ses mœurs sont plus douces.

Les mauvais musiciens, les
mauvais poètes sont insupporta-

bles à ceux qui les écoutent; mais la nature les a mis en possession d'être enchantés d'eux-mêmes.

Être heureux & être loué, sont deux choses différentes.

DE LA MÉDISANCE.

CELUI qui tient de mauvais discours, rend ses complices ceux qui l'écoutent. Applaudir aux injures, goûter le plaisir de la médifance, quoiqu'on n'en fasse pas soi-même les frais, c'est devenir coupable.

Fin des Pensées choisies de JULIEN.

~~_____~~

RODRI

de Louis le

surprend

querois & la



INTRODUCTION

PRELIMINAIRE.

Ly a , fans doute , plus
d'humeur que d'équité , peut-être même plus de fingularité que de persuasion , dans cette multitude de critiques & d'épigrammes que l'on fait contre notre siècle. On ne le compare jamais qu'à son désavantage , aux siècles de Périclès , d'Auguste & de Louis le Grand ; & , ce qui surprend , c'est de voir quelquefois à la tête de ses détracteurs , ceux même qui contribuent le plus à l'illustrer.

En effet, n'est-il pas étonnant qu'en même tems que l'esprit philosophique s'efforce de détruire l'empire de l'opinion & de bannir les préjugés, tant d'écrivains s'étudient, au contraire, à décrier les lumieres qui les éclairent, & à faire naître, contre le siècle, où ils sont d'ailleurs si heureux d'être nés, des préjugés deshonorans ?

Sans entrer dans aucune discussion, pour prouver combien cette critique est injuste & contraire au sentiment patriotique, il suffit d'observer de bonne foi les progrès qu'ont faits, en France, la phi-

lofophie & les arts depuis cinquante ans. Louis XV partage toute la gloire de fon bifaïeul ; fon règne eft également celui de l'héroïfme & des talens , & le modele de tant de régnes illuftres dans toutes les parties de l'Europe. Quel fiécle a vu fur le trône plus de héros & de fages à la fois ? Nous ne parlerons ici , que de ce Monarque philofophe , qui , après avoir été l'un des témoins respectables du sublime afcendant de la vertu fur la fortune , eft auffi l'un de ceux qui dépoſent le plus victorieuſement contre les adverſaires de fon fiécle. En pu-

bliant aujourd'hui l'ESPRIT de STANISLAS *le Bienfaisant*, nous pensons donner son portrait, d'autant plus au naturel, que c'est son ame elle-même qui s'est peinte dans ses ouvrages. Qu'ajouterions-nous à des traits si beaux, & qui sont eux-mêmes l'éloge le plus délicat & le plus éloquent de ce grand roi ?

STANISLAS LECZINSKY, si digne par sa naissance, ses vertus & ses talens, d'occuper le trône de sa patrie, y fut, en effet, placé en 1704 ; & tout le monde sçait que les disgrâces de Charles XII, roi de Suède, qu'il accompagnoit en héros,

dans toutes les expéditions , occasionnerent la révolution qui le priva de son sceptre. Après la mort d'Auguste de Saxe , sa nouvelle élection ne servit , en justifiant ses droits , qu'à mettre sa valeur & sa grandeur d'ame à des épreuves presque inouïes , & à lui assurer un titre , dont Frédéric-Auguste , son compétiteur , eut la réalité. La Providence qui l'avoit déjà dédommagé de la perte de sa couronne , en inspirant à Louis XV de partager la sienne avec son auguste fille , lui fit encore oublier bientôt ce second revers , en le fai-

fant succéder aux duchés de Lorraine & de Bar, dont il fait, depuis plus de vingt-sept ans, les délices & le bonheur.

A l'exemple de Marc-Aurèle-Antonin, dont il avoit depuis long-tems les principes, s'il se félicita de sa paisible souveraineté, ce fut dans les sentimens d'un philosophe vertueux, & parce qu'il alloit jouir enfin des moyens & de la satisfaction suprême de faire des heureux. Les projets de félicité publique que tant de circonstances critiques & tumultueuses l'avoient empêché d'exécuter en Pologne, furent

les premiers objets de sa sublime politique. Il voulut être le pere de ses nouveaux sujets , aussi-tôt que leur Souverain , en signalant les premieres années de son règne , par les actes de bienfaisance & d'humanité les plus éclatans & les plus utiles. Les Lorrains , de leur côté , s'empresferent à mériter sa tendresse & ses bienfaits , & à lui donner l'unique plaisir qu'il desirât encore, celui de régner sur leurs cœurs.

Après avoir élevé des temples à l'Eternel , ouvert des asyles à l'indigence , pourvu à l'éducation des enfans des

pauvres , fondé des missions , embelli la capitale , ranimé le commerce par ses largesses , établi des magasins , pour entretenir l'abondance dans ses états , Stanislas sembloit n'avoir plus rien à faire pour éterniser sa philosophie bienfaisante ; mais cette même philosophie qui lui avoit inspiré tant d'actions héroïques , demandoit encore , qu'il donnât une preuve publique de sa bienveillance & de son respect pour les sciences & les lettres ; & c'est ce qu'il a fait , en leur érigeant un nouveau sanctuaire dans l'ancien château de Nancy , où il a établi

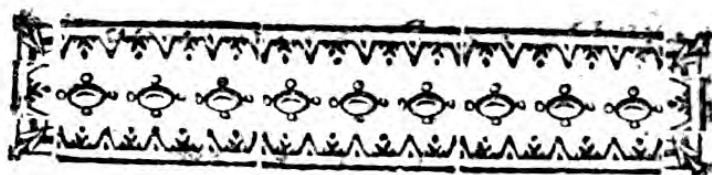
bli la société littéraire de Lorraine. Le discours qu'il a daigné adresser à cette Académie, est en même tems & le monument précieux de la sagesse de ses vues dans cet établissement, & le témoignage le plus honorable pour les sciences & les sçavans, dont ce grand Prince avoit déjà défendu la cause & les intérêts, avec autant d'avantage que de dignité, contre les préventions systématiques du philosophe Genevois. Pour témoigner plus particulièrement encore son estime pour les sociétés littéraires, le Roi Stanislas a agréé que l'Acadé-

mie des ARCADES le reçût au nombre de ses membres ; & ce jour a été , sans doute , le plus beau de l'ARCADIE , & sera à jamais l'époque brillante du triomphe des Muses sur leurs ingrats détracteurs. C'est ainsi qu'un Monarque philosophe sçait honorer les sciences & les lettres , & les faire concourir avec sagesse au bonheur de ses sujets.

Mais le Roi Stanislas ne s'est point borné à leur accorder sa protection & son estime ; il les a cultivées par goût , & même par un sentiment de reconnaissance. Dans

le tems de ses disgraces, elles le consoloient; elles étoient ses ressources les plus douces; elles soutenoient sa vertu; & c'étoit dans leur commerce qu'il puisoit cette élévation de pensées & cette égalité d'ame qui le distinguent si supérieurement; ces lumieres, ce vrai bel esprit, cette solidité & cette élégance qui caractérisent les différens ouvrages échappés de son cabinet philosophique. Morale, politique, sentiment, belles lettres, tous ces genres ont exercé sa plume brillante; & ce qu'il y a de plus digne d'admiration, c'est que, toujours

conforme à lui-même, toujours dirigé par les mêmes principes de religion, de vertu & d'humanité, ses actions & ses ouvrages se sont toujours ressemblés, & n'ont jamais été que les expressions réciproques & fidelles les uns des autres. Ce sage Nestor des Rois leur a ainsi prouvé, par son exemple, que non-seulement les sciences & la vraie philosophie rendent immortels les Monarques qui les cultivent, mais encore qu'il n'est pas moins digne d'eux d'instruire l'univers par leurs écrits, que de rendre leurs peuples heureux par leurs bienfaits.



L' E S P R I T

DE

STANISLAS

DE LA BIENFAISANCE.

QUEL plaisir plus sensible que de faire des heureux ! Est-il rien qui flate autant que de procurer à des malheureux des graces ou des secours qu'ils ne peuvent recevoir que de leurs semblables, à qui Dieu en a confié le soin ? Coopérateurs de ses bontés, on entre dans ses fonctions, & l'on s'éleve au-dessus de l'humanité.

Un homme ne se suffit pas à lui-même, pour être heureux ; & il

ne peut l'être réellement , qu'autant que son bonheur peut se répandre sur les autres. Ainsi tous les héros, ainsi tous les grands hommes , quels qu'ils soient , ne peuvent goûter un bonheur plus véritable , que celui qu'ils doivent procurer au reste des humains. La nature elle-même nous apprend qu'on ne peut être heureux que par le bonheur d'autrui.

Quel cœur assez barbare pourroit ne point avoir de plaisir à soulager les peines des malheureux ? Il n'en est point des biens qu'on leur fait , comme des grains qu'on jette dans la terre , & qui doivent être long-tems à s'y pourrir , au hazard même de ne jamais se reproduire. En semant les biens , on les recueille ; & , si j'osois m'exprimer ainsi , le seul

desir de les répandre , est presque déjà le tems de la moisson. Les bienfaits sont le seul trésor qui s'accroît , à mesure qu'on le partage.

Le seul inconvénient, en faisant des heureux , est de faire des ingrats ; mais l'ingratitude a-t-elle le pouvoir de diminuer le prix des bienfaits ? & ne sert-elle pas plutôt à les faire éclater avec plus de gloire ? Un cœur noble & bien fait doit-il attacher la récompense de ses actions à des sentimens dont il n'est pas le maître , plutôt qu'à la satisfaction intérieure qu'il en ressent ? S'il doit oublier les plaisirs qu'il a faits , peut-il s'apercevoir de la reconnoissance qu'il mérite ? Ne sçait-il pas que le moyen de l'obtenir , c'est de n'en point exiger , & que la pré-

tendre comme un devoir, c'est là révolter & l'autoriser, en quelque sorte, à s'éteindre ?

On peut dire qu'on n'a fait que vendre ou prêter ses bienfaits, dès qu'on ne s'en trouve pas payé par le seul plaisir de les faire. Peu de gens ont le courage de faire des ingrats.

Les bienfaits intéressés sont si communs, qu'il ne faut pas s'étonner si l'ingratitude n'est pas rare.

On avilit le desir de bien faire, par le desir de paroître avoir bien fait.

Une belle ame doit être plus sensible aux bienfaits qu'aux outrages.

Gardons-nous de remplir froidement les devoirs de l'humanité & de l'amitié pour le prochain ; ce seroit ne s'en point acquitter.

Ce que l'on fait à regret, il est rare qu'on ne le fasse mal.

DES ROIS.

QU'UN roi sage qui connoît ses devoirs, qui les aime & les pratique, qui, par sa bonté & son humanité, s'attire tous les jours des hommages que sa dignité même n'est pas en droit d'exiger; qu'un roi, l'ami des hommes, & l'homme de ses sujets, ne goûte ni ne puisse goûter un bonheur pur & solide, c'est ce qui doit surprendre & qui est pourtant vrai en effet. Il ne voit autour de lui que des gens faux & intéressés, à qui ses vertus déplaisent, lors même qu'ils affectent le plus de les louer; que des cœurs bas

dans leurs besoins , fiers & hautains dans la faveur , ingrats , quand ils n'ont plus rien à prétendre ; que des hommes enfin , qui toujours divisés de passions & d'intérêts , & toujours se heurtant les uns les autres , ne se réunissent que pour altérer ses sentimens , affoiblir son pouvoir , & , sous les dehors d'une soumission apprêtée , gagner sa confiance & la trahir. Malgré ses talens , ses bonnes intentions , sa probité même , les méchans lui supposent des vices , les honnêtes gens des défauts , les coupables de la dureté , les innocens trop d'indulgence.

Il n'est pour les Souverains de contentement véritable & solide , que celui que leur donne une réciprocité de tendresse , toujours

constamment établie entr'eux & leurs sujets. Heureux donc le Souverain qui , pour s'attirer l'amour de ses peuples , ne néglige rien de tout ce qui peut le lui mériter !

Conquérir des cœurs , c'est régner sur eux ; & ce règne n'est-il pas préférable à celui qui ne se soutient que par la force & la puissance ; puisque la puissance & la force ne se maintiennent plus sûrement elles-mêmes , que par l'amour des peuples qui sont obligés d'obéir ?

Un héros n'est fait que pour subjuguier & détruire ; un roi ne doit s'étudier qu'à rendre ses sujets bons & heureux. Il faut nécessairement des ennemis à l'un , pour se faire un nom ; l'autre n'a besoin , pour sa gloire , que d'être

aimé de ses peuples : un roi peut aisément devenir un grand homme ; un héros ne l'est pas toujours.

L'autorité des loix est le fondement de l'autorité d'un Souverain ; leur accomplissement fait sa sûreté : il y trouve sa gloire ; gloire bien supérieure à celle que recherchent communément par les armes les princes qui, sous les moindres prétextes de bienfaisance & d'utilité, & par le seul motif d'étendre leurs limites ou de signaler leur valeur, ne respirent que la guerre. Véritablement cette espece de gloire peut augmenter leur puissance ou leur réputation ; mais elle coûte trop cher à l'humanité dont elle répand le sang. Les Souverains ne sont-ils donc les chefs, les protecteurs, les

pères des autres hommes, que pour les sacrifier à leurs passions ? Et ne doivent-ils pas gémir de les y contraindre dans les occasions même où l'exige indispensablement la conservation de l'Etat ?

La liberté d'un Souverain n'est pas différente de celle de ses peuples : il ne lui est pas permis de vouloir tout ce qu'il peut ; il est obligé, comme eux, à ne vouloir que ce qu'il doit. Dans cette disposition, il n'a rien à craindre de ses sujets, & ses sujets l'aiment plus qu'ils ne le craignent. Exempt de toute inquiétude, il vit au milieu d'eux avec confiance : tout le bonheur qu'on ressent dans l'Etat, on le lui attribue ; toutes les punitions qu'il ordonne, on les met sur le compte des loix. Persuadé que ce qui régle son pouvoir, l'af-

fermit, il ne pense jamais à l'étendre.

Il ne suffit pas à un Souverain de remédier aux abus de son siècle; il doit préparer des remèdes aux maux à venir. Ce n'est point pour le seul tems de sa vie, que la destinée de ses Etats lui est confiée: il doit, par ses loix & par ses exemples, y régner même après sa mort.

Un Souverain ne sçauroit rien faire de plus utile, que d'inspirer à sa nation une grande idée d'elle-même. Il faut qu'un peuple s'attache à sa patrie, même par orgueil.

L'homme de génie ne sçauroit gouverner un Etat sans fermeté; & c'est précisément cette fermeté, qui fait le malheur d'un Etat gouverné par un homme sans génie.

Un prince peut bien , par bonté , se deffaisir de sa puissance ; mais il doit se hâter de la reprendre , au moindre soupçon qu'on peut en abuser.

Il n'est rien de plus dangereux dans un prince , que de mollir , après un grand éclat de fermeté.

La dissimulation d'un roi ne doit aller que jusqu'au silence.

Qu'un prince est heureux ; quand il peut se reposer de l'administration de ses finances sur un homme aussi sage qu'éclairé , aussi désintéressé que fidele ! Un intendant honnête homme est un trésor plus précieux , que ne le sont tous les trésors qu'on lui confie.

Un roi de Pologne fut appelé *le roi des paysans* , parce qu'il se plaisoit à les protéger & à les défendre. Etoit-ce un titre

d'ignominie ou de gloire ? J'en laisse la décision à la philosophie de nos jours.

DU BONHEUR.

JE n'ai jamais conçu qu'on pût être heureux, sans être bien avec soi ; mais comment être bien avec soi, quand on n'est pas dans l'état pour lequel le ciel a fait naître ? Un oiseau se plaît-il dans l'onde ? Une plante ne sèche-t-elle pas dans un terrain étranger ? Avouer qu'on se déplaît dans sa condition, c'est dire positivement, qu'on n'y est point propre. Il n'en est point qui, par elle-même, contribue au malheur ou au bonheur de la vie : c'est notre caractère qui les fait telles que nous les éprouvons ; c'est nous

qui nous les rendons aisées ou difficiles, tranquilles ou orageuses, agréables ou incommodes. Ce n'est ni la sale demeure de Diogene, qui caufoit son bonheur, ni la vaste région des Indes, qui, par elle-même, pouvoit rendre Alexandre plus heureux; mais le Cynique se plaît dans son tonneau, parce qu'il ne desire rien au-delà de son étroite enceinte; & l'univers entier ne suffit pas au conquérant de l'Asie, parce qu'il ne sçait pas donner des bornes à son ambition.

Nos divers sujets de bonheur font comme nos modes : ils se remplacent & se détruisent; ils se renouvellent : le caprice en décide plus que la raison. De-là vient aussi, que le bonheur, toujours inconstant & mobile, ref-

134 DU BONHEUR.

semble à un ruisseau qui, selon les tems, augmente ou décroît, & quoique souvent limpide dans sa source, se trouble & devient fangeux dans son cours.

Le bonheur dont nous sommes le plus jaloux, n'est-ce pas l'estime & l'amitié des autres hommes ? Et ce bonheur si précieux, surtout aux âmes bien nées qui, pouvant consentir à être privées de la gloire, ne sçauroient se passer de l'honneur, ce bonheur est-il l'effet du tempérament, l'ouvrage de la raison, l'apanage des dignités, un des avantages de la richesse ? Non : c'est en vain qu'on le chercheroit en nous : il est dans les mains de nos semblables ; c'est d'eux qu'il nous le faut attendre : nous ne pouvons faire autre chose que le mériter ; mais quel autre

moyen de le mériter, que par des prévenances sans bassesse, par des politesses sans fausseté, par des égards sans contrainte, par autant de marques d'estime que nous désirons en recevoir ? C'est donc aimer véritablement, que d'aimer les hommes, les seuls appréciateurs de nos talens & de nos vertus, les seuls dont les suffrages récompensent & soutiennent le mérite, les seuls auteurs du bonheur qui nous flatte davantage, & que nous ambitionnons le plus.

Les plaisirs de l'ame, que si peu de gens recherchent, quoiqu'ils ne puissent en ignorer le prix, sont infiniment plus piquans & plus sensibles, que les plaisirs des sens. Ils ne dépendent que de nous-mêmes, parce qu'ils ne tien-

236 DU BONHEUR.

nent à rien de ce qui nous est étranger ; ils sont purs , parce qu'ils sont sans mélange ; toujours les mêmes , parce que la crainte ne peut les corrompre , & que le dégoût ne les fuit point ; toujours durables , parce qu'un âge ne défabuse point de ceux qu'on a goûtés dans un autre âge. Ces plaisirs sont ceux que l'on trouve dans l'amitié , dans la compassion , dans l'humanité , dans la reconnaissance , dans la fuite même des autres plaisirs , dans la probité , dans la pratique des vertus morales. En est-il aucune dont l'idée puisse se réveiller dans un cœur , sans le séduire ? Elles ont chacune une beauté naturelle qui les rend chères à tout le monde , & qui , indépendamment de tout précepte & de toute éducation , les rend

agréables, & captive l'affection des ames les plus massives & les plus grossieres. Toute la société y trouve son intérêt; & chaque homme y trouve le sien propre.

Quelque grand que soit un bonheur, il en est un plus grand encore; c'est celui d'être estimé digne du bonheur dont on jouit.

Pourquoi fuir les malheureux? Cet état fait mieux sentir le prix du bonheur qu'on possède.

Il n'est pas jusqu'aux moyens qu'on emploie pour parvenir au bonheur, qui ne le gâtent davantage. Je n'en connois qu'un seul qui est un bonheur lui-même: c'est le bon usage de la raison.

Connoître & sentir son bonheur, c'est en doubler la jouissance.

Il y a généralement dans nos

cœurs un sentiment commun, qui a contribué à former les premières sociétés, & qui, parvenu au point où il est aujourd'hui, paroît cependant moins propre à les entretenir qu'à les dissoudre. Ce sentiment est le desir pressant & continu du bonheur; & ce desir est de tous les âges, de tous les caracteres, de tous les climats, de toutes les conditions de la vie. Il porte plus ou moins sur les objets qui peuvent le remplir; mais il porte également sur tous. Autant de transports qui nous agitent.

Le vrai bonheur de la vie ne consiste point à être toujours heureux. Quelle que soit la modération de nos desirs, ne nous croyons pas à l'abri de toutes fortes de revers. Sur-tout ne fai-

sons point confister notre bonheur dans une suite de joies excessives : tout plaisir vif est dangereux. Puisons notre bonheur dans nos vertus, afin que lorsqu'il faudra le quitter avec la vie, rien ne nous empêche d'aspirer à celui qui doit être éternel.

Le bonheur le plus parfait porte toujours avec soi comme un levain funeste, qui l'altère, l'aigrit, le corrompt, & qu'on ne peut définir ni connoître, lors même qu'on en sent le plus les effets. C'est ce que Lucrece appelloit *un vice intérieur & secret*, qui naît & subsiste dans les biens les plus réels, qui les dénature, qui y répand le fiel & l'amertume, & les rend un objet d'indifférence pour ceux-mêmes qui les possèdent; mais ce vice intérieur, ce ver secret qui flétrit le bonheur,

n'est-il pas plutôt dans nous , où il s'engendre & se nourrit de la corruption de nos ames ? Ne vient-il pas du peu de rapport des penchans avec l'état qu'on a embrassé, & dans lequel on ne trouve point la satisfaction que l'on desire ?

Si chaque mortel sçavoit rester à sa place , il n'en est point qui ne fût heureux ; mais personne n'est content de celle qui lui est échue en partage , & pour laquelle il avoit reçu tous les talens qui devoient y être assortis. On s'en suppose que l'on n'a pas ; & , par cela même , on se croit destiné à un rang plus élevé que celui qu'on occupe : de là le malheur général de l'humanité.

Heureux ou malheureux, l'espérance nous soutient & nous anime ; & telle est l'inconstance des choses

choses humaines, qu'elle justifie elle-même nos projets les plus hardis, puisque, par de continuelles vicissitudes du bien ou du mal, nous n'avons pas plus de raison de craindre ce que nous détestons, que d'espérer ce que nous desirons qui nous arrive.

Un des moyens les plus infailibles pour vivre heureux, c'est de se renfermer en soi-même, pour mieux apprendre à se connoître, à maîtriser ses penchans, à épurer ses vertus : c'est de se faire une compagnie de son cœur, d'aimer à l'entendre, parce qu'il dit toujours vrai ; de se plaire avec lui, & sans abandonner le monde, & même avec l'air de s'y livrer, lui échapper autant de fois qu'il veut ne nous occuper que des frivolités qu'il aime.

242 DU BONHEUR.

De tous les plaisirs des sens, il n'en est point qui ne soit trop cher au prix même d'un seul desir : on ne s'ennuie jamais plus qu'au moment qu'on sort de les goûter; & , ce qui est étonnant & plus triste encore, c'est que de cet ennui naît le besoin d'autres plaisirs qui ennuient de même : c'est leur effet le plus ordinaire.

Le plaisir de la possession ne répond presque jamais à la violence du desir. Tandis que l'on aspire à un bonheur, l'incertitude du succès excite l'espérance; mais dès qu'on possède, on oublie les obstacles que l'on a surmontés. Le point de vue n'est plus le même : ce qu'on n'avoit vu qu'en perspective, perd, par une succession de nuances insensibles, les graces que lui donnoit un trop grand

éloignement. Un desir satisfait suspend l'activité d'une ame qui veut toujours être émue ; & le dernier qui l'occupe , la rend très-indifférente à tous ceux qui l'ont précédé.

Je pense qu'il n'y a point de plaisirs existans par eux-mêmes , & que ce sont nos goûts qui leur donnent l'être ; enforte que ce que nous leur trouvons d'attraits & de variétés , ne vient que de nos goûts plus ou moins vifs , plus ou moins différens ou uniformes. Chercher en eux de la réalité , seroit autant que d'en chercher dans ce que nous appellons *doux* ou *amer* ; qualités chimériques dans ce qui les occasionne , & le simple résultat des organes disposés à produire telle ou telle faveur. Les objets après lesquels nous

courons le plus follement , n'ont que les charmes que nous leur prêtons : ces charmes font notre ouvrage ; nous embellissons , ou nous enlaidissons les choses , à notre gré ; & nous sommes assez peu sçus pour adorer ou pour détester les apparences vaines , dont il nous plaît de les revêtir.

Tout ce que la nature exige , est aisé : il ne s'agit que de régler ses desirs sur ses besoins & ses facultés. Quiconque veut la forcer , l'irrite , & doit souffrir nécessairement de la gêne où il la met : on ne la tourmente point impunément : ce n'est que dans la proportion de nos vues & de nos projets avec les siens , que nous pouvons vivre tranquilles. Le grand art est de ne rien prétendre au-delà de ce qu'elle sou-

DU BONHEUR. 245
haite , & de nous reposer sur elle
de tout ce qu'il nous faut. Alors
on ne veut que ce que l'on peut ,
& l'on fait conséquemment tout
ce qui plaît.

DE L'IRRÉLIGION.

L E Q U E L est plus déraisonna-
ble , ou des erreurs des Ido-
lâtres , ou du Déisme que l'on
professe de nos jours ? Ceux-là
adoroient un vil insecte , unique-
ment parce qu'ils le croyoient
Dieu. Nos philosophes n'affec-
tent de croire un Dieu , qu'autant
qu'ils se donnent la liberté de ne
pas le craindre. Les premiers ne se
croyoient pas les créatures de
leurs idoles , & ils les encen-
soient. Les seconds reconnois-

sent leur créateur dans leur Dieu, & ils lui refusent leur reconnoissance. Les meilleures têtes de l'antiquité craignoient d'irriter les Dieux qui n'avoient aucun pouvoir ; nos incrédules attribuent tout pouvoir à Dieu, & ils bravent son courroux & sa justice. Les uns croyoient une Providence, & n'entreprenoient rien sans le conseil de leurs Dieux ; les autres donnent tout au hazard, & ne veulent tirer que de leurs propres fonds les ressources aux malheurs qui leur arrivent. Ceux-là, en un mot, vouloient tout devoir à leur religion, quoiqu'elle ne leur promît aucune récompense assez précieuse pour les y soumettre ; ceux-ci proscrivent la leur, toute consolante qu'elle est dans sa morale ;

& n'ayant point de règles pour le présent, ne se proposent aucun objet pour l'avenir.

Quoi ! ces beaux esprits enivrés de leur mérite, éblouis de leurs lumières, qui s'imaginent avoir atteint au plus haut degré de pénétration accordé à l'homme, & qui, du haut de leur sphère, regardent en pitié l'ignorance, la crédulité, la superstition du reste des mortels ! Quoi ! des esprits si vains, si remplis d'eux-mêmes, embrassent, soutiennent une opinion la plus contraire à l'orgueil qui fût jamais ; une opinion qui ne leur annonce qu'une entière destruction d'eux-mêmes ! Comment, avec tant de hauteur & de hardiesse, peuvent-ils s'humilier au point de se croire destinés à un total anéantissement

248 DE L'IRRÉLIGION.

de leur être ? Cette portion d'eux-mêmes qu'ils ont cultivée avec tant de soin , qu'ils ont embellie de tant de connoissances , qu'ils ont pris tant de peine à orner pour la distinguer des autres , ils la verront donc, sans regret, prête à tomber & à se dissoudre dans la poussiere du tombeau ? Qui ne seroit surpris du contraste affreux qu'on remarque dans leurs idées ? Pourquoi tant d'orgueil dans des hommes qui n'esperent plus d'être ? Et comment peuvent-ils désespérer avec tant d'orgueil ? C'est donc à un sort pareil à celui des bêtes , que va aboutir le fastueux appareil de leur philosophie ? Voilà donc le terme de leurs sçavantes & pénibles recherches ! Découverte bien importante sans doute , mais qu'ils de-

vroient bien tâcher d'accorder, s'ils le peuvent, avec ce fond d'amour-propre qui nous aggrandit à nos yeux, avec ce caractère de grandeur & de noblesse que le plus vil des hommes retrouve en soi, avec ce desir de s'éterniser, & ce cri continuel, qui réclame contre la cessation de notre existence; sentimens inspirés par la nature même, non point à la matiere qui n'en est point capable, mais à une ame qui, du moment qu'elle se peut connoître, fiere de son origine, sent qu'elle n'a rien à craindre des ravages du tems.

Si s'ôter la vie est le comble de la fureur, que fera-ce de se servir de sa raison, pour s'avilir jusqu'au rang des animaux, pour se priver, de sang-froid, des espé-

rances que promet un avenir plus heureux, & sans lesquelles cette vie aussi malheureuse que peu durable, seroit un fléau, & non un bienfait ?

Les hypocrites ne servent Dieu que pour tromper les hommes. Plus coupables que les Athées qui nient la Divinité, sans pouvoir la méconnoître, ceux-ci la croient, la prêchent, l'adorent & s'en moquent en effet; mais aussi, par une suite ordinaire de leurs profanations, plus malheureux que les Athées, dont tout conspire à dissiper les ténèbres, ils tombent dans un faux repos, dans un endurcissement d'où rien ne les rappelle, & qui leur fait éprouver, (ce que je desire ne jamais connoître), que le châtiement du ciel le plus terrible est

DE L'IRRÉLIGION. 251
celui qui venge & ne corrige
point.

DE LA CONSCIENCE.

SI l'on eût fait des loix pour récompenser les bonnes actions, comme on en a établi, pour punir les crimes, fans doute le nombre des vertueux seroit plus augmenté par l'attrait d'un avantage promis, que le nombre des méchans ne peut être diminué par la rigueur des châtimens qu'on leur destine; & voilà précisément, si l'on y fait réflexion, ce qui se trouve au tribunal de la conscience. Les pervers y sont punis par de cruels reproches des crimes même les plus cachés : les bons y reçoivent le salaire de leurs vertus les plus secretes.

252 DE LA CONSCIENCE.

non-seulement par l'exemption de tout remords, mais par des témoignages flatteurs que l'envie ne peut corrompre ; par un charme intérieur, plus aisé à sentir qu'à décrire, par un retour imprévu d'une belle ame sur elle-même, qui, lors-même qu'elle veut s'ignorer, se devine & se plaît à jouir d'elle-même, sans autre dessein que de s'exciter davantage à la pratique de ses devoirs. Ce contentement si délicieux n'est point une illusion de l'amour-propre, que la vertu ne connoît point. Tout ce qu'elle pense, est aussi vrai, aussi juste, aussi honnête qu'elle-même.

Auroit-on pu reconnoître un Aristide, un Solon, un Socrate, un Fabius, un Scipion, en les voyant prosternés aux pieds d'une

DE LA CONSCIENCE. 253

idole de bois ou de pierre , dont ils craignoient la haine ou le courroux ? Mais aussi, comment, esclaves d'un culte qui ne leur offroit, pour toute image du bonheur suprême , que des abominations & des forfaits, & qu'une plus grande facilité à les commettre , pouvoient-ils avoir des sentimens si beaux, si épurés, si honnêtes, des mœurs aussi sévères que celles qui les ont rendus des exemples à proposer ? Comment pouvoient-ils se faire un devoir de la continence , en célébrant les débauches d'un Jupiter adultere & d'une Vénus impudique ; être intrépides dans les combats , en offrant des sacrifices à la Peur ; respecter le bien d'autrui , en honorant un Dieu des voleurs ; souffrir, sans murmurer, la mort d'un pere,

254 DE LA CONSCIENCE.

en invoquant le Dieu qui avoit mutilé le sien ? Il est donc vrai que la voix de la nature étoit plus forte en eux , que celle de leur religion même.

Il est dans le monde un tribunal plus redoutable qu'aucun de ceux qu'une sage police a établis. Différent de ceux-là , il est invincible : il n'a ni haches ni faisceaux ; il est par-tout , & le même dans toutes les nations : chaque homme a droit d'y opiner ; l'esclave y juge son maître , le sujet son Souverain : les honnêtes gens le composent & le craignent ; il n'y a que les scélérats les plus déterminés , qui ne tiennent point compte de ses arrêts.



DE LA VERTU.

LA vertu sans douceur ni politesse, est un appas sans hameçon.

On peut faire grace à un homme d'esprit de quelques qualités de l'esprit; mais on ne fait grace à l'honnête homme, d'aucune qualité du cœur. Il doit les avoir toutes, ou travailler du moins à les acquérir. Le mérite du cœur est indivisible.

Heureux le mortel qui, craignant de s'égarer avec ses desirs, les réprime, les retient, les règle du moins & les modere! Plus heureux encore celui qui, dégagé de tout ce qui les fait naître, ne cherche sa satisfaction qu'en lui-même; qui, ne voyant aucun rap-

port entre la petitesse & le néant des êtres sensibles avec la noblesse, l'immensité, la haute destinée de son ame, ne les juge propres qu'à le dégrader & l'avilir; qui, persuadé que la terre & tout l'univers ne peuvent rien lui offrir de plus grand que lui-même, regarde indifféremment les biens & les maux; confond dans ses idées les sceptres & les houlettes; brave les honneurs, sans les craindre; les richesses, sans les mépriser; l'estime des hommes, sans la dédaigner; les hommes eux-mêmes, sans prétendre les blâmer, ni refuser de leur être utile!

Combien d'honnêtes gens ressemblent à Ulyssé chez Eumée! Ce sont des héros couverts de haillons.

Il est une suprême dignité, qui ;
par elle-même, ne donne point
de rang ; c'est celle qui résulte de
la qualité d'honnête homme.

Tous les plus beaux talens réunis
ne valent pas une vertu.

Tel est le malheur de l'humanité,
que, pour devenir constamment
vertueux, il semble nécessaire
de ne l'avoir pas toujours
été. Ce n'est pas que je prétende
qu'on doive prendre la route
du vice, pour arriver à la
vertu. Ne cherchons pas des
ennemis, pour avoir l'honneur
de les combattre. Mais, dans le
fond, il est vrai, & l'expérience
l'atteste, que l'on n'est jamais plus
sage, que lorsqu'on a eu le malheur
de ne l'avoir pas toujours
été.

Faut-il cesser d'être vertueux,

258 DE LA VERTU.

pour n'être point exposé aux traits de l'envie ? Quel malheur ne feroit-ce pas , si le soleil cessoit d'éclairer , pour ne pas éblouir des yeux foibles !

DE LA MODESTIE.

ON ne s'apperçoit pas de sa fanté , quand on en jouit. Il devroit en être de même de l'esprit , quand on en a.

Il ne convient pas à tout le monde d'être modeste : il n'appartient qu'aux grands hommes de l'être.

La fausse modestie se décele elle-même , en laissant trop flotter la gaze qui doit couvrir les vertus.

La modestie est également utile à l'homme qui a du mérite , & à

celui qui n'en a pas. Dans l'un, elle le prouve ; dans l'autre, elle cache le défaut.

La vraie modestie doit nous faire ignorer nos talens, &, en même tems, s'ignorer elle-même.

La modestie devrait être la vertu de ceux à qui les autres manquent.

La vanité est moins insupportable que la modestie affectée.

L'affectation découvre plutôt ce qu'on est, qu'elle ne fait voir ce qu'on voudroit paroître.

Par la même raison que les ombres sont nécessaires dans un tableau, la modestie doit toujours accompagner le mérite ; elle lui donne plus de force & de relief.



DE L'AMITIÉ.

LES noeuds de l'amitié sont à présent si déliés, qu'ils se rompent d'eux-mêmes; ils ne font que rapprocher les cœurs, sans les unir.

Plus l'amitié approche de l'amour, plus elle est parfaite.

Dans nos disgraces, nous sommes bien moins touchés de la part que nos amis y prennent, que nous ne sommes irrités de la joie qu'en conçoivent nos ennemis.

On ne peut que bien augurer d'un homme qui ose se donner des amis vertueux.

L'amitié vraiment estimable est celle qui, exempte de toute prévention, de toute envie, de tout intérêt, de toute passion, con-

fond deux cœurs ensemble, & les lie d'une chaîne, dont le poids même fait leur bonheur.

Il faut un peu d'artifice, pour se faire aimer. L'amitié seule n'inspire pas toujours de l'amitié.

Il est rare qu'un malheureux ait des amis; plus rare encore, qu'il ait des parens.

Dans les sociétés où les femmes donnent le ton & veulent régner avec empire, il est bien plus aisé de concevoir de l'amour que de l'amitié. L'amour est un enfant de la paresse & du loisir; & il n'y a point de femmes qui, en l'inspirant, ne l'appellent; mais l'amitié, fille du discernement, ne leur suppose point autant d'attraits qu'elles s'en trouvent elles-mêmes: aussi ne veulent-elles de ses hommages, que

lorsque l'autel tombant en ruine, leur annonce qu'elles n'ont plus d'autre encens à espérer.

Une des plus grandes dispositions à être ami de tous les hommes, c'est de se vaincre au point de n'en jamais haïr aucun. De toutes les passions, la plus funeste, c'est la haine ; elle dévore le cœur qui la conçoit, & lui fait incomparablement plus de mal qu'à celui qu'elle attaque. Eh ! pourquoi se prendre d'aversion pour un homme ? Si l'on ne peut l'aimer ni l'estimer, qu'on le regarde avec indifférence. Mettons toujours le vice au rang des malheurs, & que la pitié tienne, dans notre cœur, la place de l'indignation qu'il mérite.



DES PASSIONS.

Il est, dans chacun de nous, une passion toujours aisée à démêler. C'est celle qui régit & maîtrise toutes les autres, qui les fait agir ou les remplace, qui les réchauffe ou les éteint. Cette passion privilégiée & favorite est la forme distinctive des caractères; elle est, à leur égard, ce que les traits sont au visage: c'est la physionomie des cœurs.

Les rois, d'un seul regard, peuvent ébranler la terre; mais les passions du cœur sont encore plus souveraines qu'eux; elles les maîtrisent & les subjuguent aussi aisément que le plus vil des mortels.

Les passions qui s'autorisent de la raison, l'ont déjà séduite; elles

264 DES PASSIONS:

prennent le masque du devoir & en affectent la tranquille assurance. Ce sont, à proprement parler, des passions Stoïques; mais elles n'en sont que plus dangereuses & plus difficiles à subjuguier. C'est par elles que l'avare se dit qu'il est bon d'être riche; l'ambitieux, qu'il est honorable de parvenir; le voluptueux, qu'il est utile, même nécessaire, d'adoucir, par les plaisirs, les amertumes de la vie.

L'ame ne peut vivre, si elle n'est continuellement agitée: il lui faut d'autres ames qui l'ébranlent, l'amusent & la dissipent. Elle se plaît alors à sortir d'elle-même: seule, vis-à-vis de ses propres idées, elle s'attriste, se relâche, s'obscurcit; elle ne sçait pas si elle ne rêve pas plus qu'elle
ne

ne pense. Il est vrai qu'alors les plus vives passions paroissent s'endormir avec elle ; mais les passions n'en sont que plus dangereuses , lorsqu'on les croit assoupies. Un vaisseau n'avance point dans le calme : ce ne sont point les vents qui le submergent ; c'est le défaut d'attention du pilote qui s'y abandonne & n'en sçait pas profiter.

Pénétrons dans ces asyles sacrés , où les gens du monde s'imaginent qu'à l'abri des traverses , des embarras & des sollicitudes de la vie , on doit jouir d'une tranquille paix. Il est vrai qu'on devroit n'y être occupé que d'un seul objet , la promesse & l'espérance d'un bonheur éternel. Mais qu'y voit-on d'ordinaire ? Des hommes condamnés , comme

266 DES PASSIONS.

tous les autres , à payer le tribut à l'humanité , par des défauts & des foibleffes ; dont l'imagination n'est pas moins vive , pour ne se promener qu'à l'ombre , & loin des objets ; qui , chargés des chaînes qu'ils se font données par présomption , les traînent plus qu'ils ne les portent ; qui ont mis des préjugés au rang des vertus , des usages à la place des mœurs , des grimaces à la place des bienféances , je n'ose dire à la place même de la piété ; dont le cœur flétri par la contrainte , s'ouvre difficilement à l'amitié & très-aisément à la jalousie , à la censure & à la haine ; des gens enfin , qui ne se connoissent que par l'habit , ne se touchent que par la surface.

La plupart de nos desirs sont

DES PASSIONS. 267

ou trop aveugles, ou trop vifs, ou trop ambitieux, ou trop imprudens, ou trop frivoles.

Aveugles, ils recherchent ce qu'ils ne nous donnent pas le tems de connoître, souvent même ce qu'il nous importe le plus d'éviter.

Trop vifs, ils veulent que nous forcions les obstacles, au lieu de les lever : leur impatience épuise nos efforts ; & nous restons, au milieu de la carrière, plus honteux de notre foiblesse, qu'indignés de la témérité de nos desseins.

Trop ambitieux, ils voudroient tout embrasser & tout envahir. Ils nous portent où nos talens, notre état, notre naissance ne sçauroient atteindre ; & nous finissons par mépriser, avec une info-

lente fierté , ce qui n'a pu servir à augmenter notre arrogance.

Trop imprudens , il est rare qu'ils prennent les vrais moyens de nous satisfaire. D'ordinaire, les moyens les plus détournés, les moins simples , trop souvent les moins justes , leur paroissent les plus sûrs. Ils contrefont leurs démarches ; ils effacent leurs pas ; ils craignent d'être apperçus ; & cette crainte n'est ordinairement que trop légitime.

Trop frivoles enfin , ils se proposent moins ce qui intéresse que ce qui plaît ; ce que la raison prescrit , que ce que les passions ou les préjugés demandent. Faut-il donc s'étonner qu'ils nous procurent moins de plaisirs que de soucis & de peines ; & que , presque toujours , contre les intentions

de la nature, ils soient plutôt pour nous un levain de maladie, qu'un germe de vie & de fanté ?

Tout est extrême où l'ordre n'est pas. C'est ainsi que les vertus dégèrent en vices, la valeur outrée en témérité, une magnificence excessive en prodigalité, une justice trop vétilleuse en cruauté, la clémence en foiblesse, la candeur en simplicité, la prudence en fourberie, l'amour de la gloire en orgueil, la piété même en superstition : l'homme le plus parfait cesse de l'être, dès qu'il ne l'est point avec sagesse & raison.

Nos premières foiblesses nous donnent des remords ; les secondes les supportent ; les dernières les méprisent. Ainsi un nageur timide, qui redoute la frai-

cheur de l'eau, l'éprouve un peu sur les bords, frissonne, recule, avance, & , à force d'émotions & d'effais, s'y plonge tout entier, & regrette souvent trop tard d'avoir appris à ne la point craindre.

Les infirmités de nos corps subsistent malgré nous; nous n'avons rien dans nous-mêmes, qui puisse les guérir; & les remèdes extérieurs, bien loin de les détruire, ne servent souvent qu'à les empirer. Il n'en est pas ainsi des maladies de l'esprit; elles dépendent de l'imagination: vouloir s'en défaire, c'est le plus sûr moyen de ne plus les ressentir.

DE LA SOCIÉTÉ.

DESTINÉS à vivre en société, je veux dire, à mettre en commun nos forces & nos talens ; réduits à emprunter les secours qui nous manquent ; obligés, pour notre propre intérêt, à rendre ceux que nous avons reçus ; créatures, en un mot, nécessairement dépendantes les unes des autres, il nous faut des sentimens qui nous lient ; & ces sentimens que la nature ordonne, la bonne éducation les fait éclore, les épure & les nourrit.

Nous vivons ici-bas, si je puis parler ainsi, de deux sortes de vies : l'une nous est commune avec les animaux ; elle n'est qu'une simple végétation ; elle recom-

Miv

mence chaque jour ; elle nous fait durer quelques années ; nous la conservons sans mérite ; & nous devrions avoir aussi peu de regret à la perdre , que nous n'en avons eu à la recevoir. Il est une autre vie plus essentielle à l'homme ; c'est celle qui le fait paroître avec éclat sur la scène du monde , ou qui l'y rend du moins agréable , par une humeur douce & bienfaisante , par une probité scrupuleuse , par une application constante à tous les devoirs de la société. Cet homme vit dans l'estime des autres ; & cette vie , par les avantages qu'il en retire , lui est plus précieuse que celle qui le fait simplement exister , & par laquelle il ne seroit tout au plus , qu'un être destiné à consommer les fruits de la terre ; un automate

qui respire , & qui , toujours inutile , seroit comme enterré , avant que de mourir.

S'il est un ordre d'idées éternelles , qui doit diriger nos affections , il en est un autre formé par le consentement des hommes , auquel nous devons assujettir nos sentimens. L'un est indépendant de nos opinions & de nos goûts , & ne relève absolument que de la volonté de Dieu. L'autre est aussi immuable & nécessaire , parce qu'il est fondé sur les idées primitives de la raison , & qu'il est approuvé par tous ceux qui se trouvent réunis dans un même corps de cité ou de république. C'est cet ordre qui nous maintient dans une exacte subordination , sans détruire notre égalité naturelle : tout nous engage à l'ob-

ferver ; un sentiment naturel & intime d'humanité , l'amour que nous devons à nos freres , notre propre intérêt , le bien général de la société où nous sommes obligés de vivre. Cet ordre met une barriere à la liberté , sans la détruire , & la perfectionne , au contraire , en l'empêchant de se perdre , à force de s'égarer.

Nous voulons tous sortir des bornes que la Providence nous a marquées , sans faire attention à la différence qu'elle a mise dans ses dons. Nous voulons n'en point reconnoître dans les divers rangs où elle nous a placés ; & cette qualité de naissance , dont nous sommes si jaloux , nous l'oublions nous-mêmes tous les jours , pour nous rendre supérieurs à tout ce qui nous environne. Mais pourquoi

cherchons-nous à nous distinguer par des biens étrangers à l'homme, tandis que nous sommes si satisfaits de ceux qui nous sont propres, & qui tiennent essentiellement à notre individu ? Chacun est content de son esprit & de son cœur. Le plus petit homme même se plaît dans sa taille, jusqu'à en tirer quelquefois de la vanité. Il n'ambitionne rien au-delà de la forme & de la proportion qui lui sont communes avec tout le reste des hommes. Eh ! pourquoi ne nous suffisent-ils pas également, ce rang où la Providence nous a placés, cette fortune qu'elle nous a départie, tous les biens extérieurs qui nous sont échus en partage ?

Par-tout où les hommes s'assemblent, la discorde les suit &

s'affied au milieu d'eux. On la rencontre plus ou moins voilée, jusques dans ces compagnies du grand monde, que forment le désœuvrement & l'ennui, & où l'on se pique de plus d'honnêteté, de complaisance & de politesse.

DES MŒURS PRÉSENTES.

LA plupart des foibleffes sont aujourd'hui travesties en force d'esprit. L'avarice n'est plus qu'une sage œconomie, l'ambition, qu'une bienfiance d'état; la fourberie est érigée en prudence, la colere en vivacité, la fierté en grandeur d'ame; les mauvais exemples sont devenus des loix; & l'on s'imagine qu'adopter ce que le bon sens repro-

DES MŒURS PRÉSENTES. 277
ve , c'est se mettre au-dessus des
préjugés du vulgaire ignorant.

Le patriotisme n'est plus que le
sentiment de son bien-être & la
crainte de le voir troubler.

Un marbre dur & poli réfléchit
les objets qu'on lui présente. Il
en est de même de la plûpart des
hommes. Les peines d'autrui se
reproduisent sur la surface de leur
ame ; elles ne passent pas au-
de-là.

Combien de gens se font des
affaires de tout , parce qu'ils ne
sçavent s'occuper de rien ?



DES GRANDS.

QUE font les Grands aux yeux de la raison même la moins févere ? Ils ne diffèrent des autres hommes , que par la base qui les élève ; & cette base ne tenant point à leur être , elle ne les rend ni plus sages ni plus heureux.

Rien n'est grand , ici - bas , que par comparaison : c'est toujours le malheur d'une portion des hommes , qui rehausse & fait éclater le bonheur de l'autre. Nous ne paroissions riches , puissans , respectables , que par l'indigence , la foiblesse , l'avilissement du payfan. Nous lui devons , pour ainsi dire , toute notre grandeur ; & nous ne serions presque rien , s'il n'étoit au-def-

fous de ce que nous sommes.

Je voudrois qu'il y eût moins de distance entre le peuple & les grands. Le peuple ne croiroit pas les grands plus grands qu'ils ne font, & il les craindroit moins; & les grands ne s'imagineroient pas le peuple plus petit & plus misérable qu'il ne l'est, & ils le craindroient davantage.

DES ECCLÉSIASTIQUES.

LEs gens d'église ne s'apperçoivent presque pas des tristes impressions que fait sur nous la cupidité qui les dévore; mais de quel œil regardons-nous leurs palais plus vastes & plus magnifiques que nos églises, leurs ameublemens plus riches & plus somp-

tueux que les ornemens de nos sacristies ? Et que pouvons-nous penser du grand nombre de leurs officiers & de leurs domestiques, tandis que tant de pauvres, dont le soin leur est commis, languissent sur le fumier, victimes de leur vanité & de leur avarice ?

Supposons que chacun de nos évêques eût un revenu suffisant pour remplir son ministère dans l'église, & pour soutenir sa dignité dans l'État ; qu'un abbé qui n'est obligé de figurer ni dans l'État ni dans l'église, eût assez pour subvenir aux besoins de la maison qu'il gouverne ; qu'un chanoine qui n'a d'autre emploi que de chanter les louanges de Dieu, eût honnêtement de quoi vivre ; que les communautés religieuses, destinées à la mortification & à la pénitence,

trouvant, chez elles, le nécessaire, n'eussent point à mendier un superflu dont elles doivent se passer; & qu'enfin les curés, sans user de monopole, pussent subsister tranquillement dans les campagnes, au milieu des fideles qu'ils doivent édifier, alors ne pourroit-on pas faire une masse du superflu des biens qu'ils auroient infailliblement convertis à leurs usages, (je n'ose dire au luxe & à la mollesse) & le garder comme un dépôt utile à la religion, toujours même nécessaire aux besoins de l'église? On n'a que trop d'occasions où Dieu peut être glorifié, où l'église & la religion doivent être secourues. Je ne demande ici que l'excédent, que le superflu d'un bien étranger à ceux qui le possèdent. Que ce bien

282 DES ECCLÉSIASTIQUES.

serve à leur entretien , je le veux ; qu'ils en soient même rassasiés comme la multitude que le Sauveur nourrit dans le désert ; mais que ce qui reste au-delà , que les miettes qui tombent d'une table frugale , soient ramassées soigneusement. Avec le tems , elles composeront un trésor qui pourra être utilement employé à la gloire de Dieu & à l'avantage de la république. Celle-ci , par ses armées , défend les autels ; & les ministres des autels peuvent-ils lui refuser de fournir à l'entretien de ses armées , & de soulager par-là le pauvre peuple , qui porte presque lui seul tout le poids des impôts ?

Je sçais le respect qui est dû aux ministres de Jesus-Christ ; mais , appuyé de la loi de Dieu & de la discipline de de l'église , je ne puis

DES ECCLÉSIASTIQUES. 283

encourir aucune censure , bien moins encore être traité d'hérétique, en leur apprenant à user sagement de leurs biens. Oseroient-ils avancer que nous pouvons nous approprier ce qui ne nous appartient pas ? Non, sans doute ; & il est vrai , cependant , que , dans les revenus dont ils jouissent , rien n'est à eux au-delà du nécessaire dont ils ont besoin pour subsister. Toutes les fondations n'ont qu'un seul esprit ; & il n'en est point qui n'ayent eu en vue ces deux choses ; de faire honorer Dieu , & de soulager les pauvres. Ce sont-là les obligations imposées aux bénéficiers ; & ils doivent s'étudier à les remplir , s'ils veulent ne pas rebuter Jesus-Christ lui-même , qui prend la figure du pauvre famélique ;

284 DES ÉCCLÉSIASTIQUES.

pour qu'on le raffasie ; qui a soif ,
pour qu'on le désaltere ; qui gémit
dans les fers des infideles , pour
qu'on le délivre ; & qui , plus il est
outragé & blasphémé par les hérétiques , plus il veut être loué &
glorifié par les ministres de ses
autels.

Est-il rien , ce semble , de plus
heureux qu'un homme d'église ;
qui , seul & isolé , n'ayant ni famille à entretenir , ni successeurs à pourvoir , jouit d'un revenu considérable , & n'a souvent autre chose à faire qu'à consommer le tems , sans l'employer ? Placé dans une sphere supérieure , il ne ressent aucune des calamités qui assiègent le commun des hommes , Mais cet être privilégié , dont l'opulence & la conduite n'étonnent personne à présent , parce

qu'on n'en est plus, à cet égard, au premier moment de la surprise ; cet être est-il heureux, & peut-il effectivement s'imaginer de l'être ? Malgré la couche épaisse de gravité dont il se couvre, ses inquiétudes se peignant à mes yeux ; je vois que son état fait son supplice. Il y est entré, sans le connoître & sans l'aimer : la cupidité seule l'y a appelé ; mais opposée aux devoirs qu'il doit suivre, peut-elle l'engager à les pratiquer ? Aussi n'en ressent-il que les peines, sans pouvoir en goûter les douceurs. Ses desirs l'accusent, sa conscience le condamne, son cœur même le dédaigne ; *Tacitâ sudant præcordia culpâ.* Malgré lui, il se méprise lui-même ; & il ne se trouve satisfait, que lorsqu'il peut éviter les reproches

286 DES ECCLÉSIASTIQUES.

des autres membres de son corps ; dont le plus grand nombre , fidele à ses engagements , lui apprend à faire un meilleur usage des biens , du tems , des honneurs , des commodités dont il abuse.

DE LA RÉPUTATION.

IL n'est point de si grande réputation , qui n'ait besoin d'un peu d'indulgence.

Ce qu'un grand homme a le plus à redouter , c'est sa réputation même. S'il la dément une seule fois , il risque de la perdre pour toujours.

Il y a peu de gens qui valent mieux que leur réputation ; & combien n'en est-il pas qui valent beaucoup moins qu'elle ?

Recherchons la gloire de nous

survivre; mais ne l'estimons qu'autant qu'elle peut nous soutenir dans la pratique de la vertu. C'est un plaisir d'imagination, mais qui, semblable à tous les plaisirs qu'elle enfante, perd beaucoup, en passant jusqu'à la réalité, parce qu'il arrive trop tard, & dans un tems où l'on ne peut en goûter tout l'avantage. Un héros, en effet, qui n'auroit en vue que l'immortalité de son nom, seroit semblable à un homme qui se creveroit les yeux, pour voir un jour plus clair.



DES LOUANGES.

LEs louanges sont un tribut qu'on doit à la vertu ; mais quoique, de tous les tributs, ce soit le plus aisé à payer, on ne s'en acquitte d'ordinaire qu'à demi, & presque toujours on le refuse. Les collecteurs de cet impôt feroient des gens fort désoeuvrés dans le monde.

On devroit être plus choqué des louanges outrées, que des injures.

Nous rendons tôt ou tard l'humilité à ceux à qui nous l'avions ôtée par nos louanges.



DE L'ÉLOQUENCE.

L'ÉLOQUENCE n'est estimable, qu'autant qu'elle sert la vérité : elle caresse les cœurs que celle-ci déchire.

Je ne puis supporter un orateur qui pense par art, & veut me faire penser de même. Il coupe méthodiquement les aîles à mon esprit ; & je ne puis que me traîner, après lui, dans le chemin étroit qu'il me trace.

Un orateur qui s'étudie à être fleuri, est comme un athlète qui se pique de beauté, à qui l'on ne demande que de la force.



DE LA PHILOSOPHIE.

JE tremble pour notre siècle ; quand je considère que les tems anciens , où il y a eu plus de philosophes , sont précisément ceux où il y a eu moins de philosophie.

Un homme qui , par des manières Stoïques , des opinions singulieres , un ton brusque & dogmatique , des airs dédaigneux & tranchans , prétend se donner pour philosophe , l'est-il en effet ? Non : les vrais philosophes ne prêchent la vérité , ni avec ce despotisme qui l'annonce comme une loi , ni avec ce fiel qui la fait haïr comme un remede. Celui-ci me paroît un bretteur qui , au sortir de son cabinet , comme d'une sale

d'armes, insulte, d'un air déterminé, les premiers qu'il rencontre, & , à force de s'escrimer avec les plus foibles, s'imagine se faire une réputation de valeur.

L'histoire nous représente Salomon comme un des plus heureux génies qui ayent été. Ce grand génie néanmoins n'étoit pas philosophe : ses vastes lumieres sur les choses naturelles ne l'avoient pas rendu plus habile à régler ses mœurs : il connoissoit tout, & il ne se connoissoit pas lui-même. Occupé de toute autre étude que de celle de son cœur, il l'abandonnoit à tous ses penchans. Heureux, si, parmi les plantes dont il connoissoit si bien les propriétés, il en eût trouvé qui eussent eu la vertu de le guérir de ses honteuses foibleffes !

DE LA POLITIQUE.

LA finesse avilit la politique ; comme l'hypocrisie dégrade la dévotion. L'une & l'autre ne peuvent suppléer à ce qu'elles voudroient contrefaire.

La vraie politique doit être fondée sur l'équité la plus scrupuleuse, sur l'intégrité la plus exacte, sur une assurance réciproque de protection & de service, sur un enchaînement inaltérable de secours mutuels entre les princes & les sujets. Non-seulement le devoir, mais l'intérêt particulier des uns & des autres l'exige, & le bonheur commun en dépend. . . . Si cette harmonie, qui, dans l'ordre moral, a des loix aussi immuables que celles du monde phy-

sique, venoit à être détruite, le gouvernement monarchique dégénéreroit en commandement arbitraire, & l'obéissance se tourneroit en servitude.

Malgré les loix les plus sages, l'instabilité est le propre des États : c'est pour eux, comme pour toutes les choses d'ici-bas, durer beaucoup, que de changer peu. Rien ne peut les garantir des outrages du tems ; ou, s'il en est des moyens, la Providence se les réserve, & nous les cache.

Tout Etat est composé de la partie qui gouverne, & de celle qui est gouvernée. L'objet de la politique est de maintenir un parfait accord entre ces deux parties, pour que la première n'abusant point de son autorité, n'opprime pas la seconde, & pour que

294 DE LA POLITIQUE.

l'obéissance de cette dernière ; conforme aux loix , produise le bien général de la société.

Je compare le bien public à un enfant chéri , qu'on ne doit jamais perdre de vue , si l'on ne veut l'exposer à toutes sortes d'accidens.

De tous les maux qui peuvent arriver à une nation , il n'en est point auxquels l'attention à les prévoir , ne puisse servir de remede. Presque tous désespérés dès leurs commencemens , ils ne cèdent qu'aux précautions qui les préviennent ; mais il faut de la pénétration & une espee d'adresse pour les pressentir ; car il en est de ces maux , selon un fameux Politique , comme des maladies de langueur & de consommation , d'abord aisées à guérir &

difficiles à connoître , & , dans leurs progrès , fort aisées à connoître , & très-difficiles à guérir. Il n'est pas douteux qu'une prudente sagacité qui voit de loin les malheurs de l'Etat , ne puisse aisément les empêcher d'éclorre ; mais du moment que n'ayant point été apperçus , ils viennent à éclater , & qu'on n'en peut démêler la cause & la nature , il n'est presque plus possible d'en arrêter le cours.

Il en est des monarchies comme de ces machines dont la simplicité fait la perfection. Plus de ressorts & de mouvemens paroîtroient leur donner plus de jeu , & ne serviroient qu'à en diminuer la justesse & la force.



DE LA JUSTICE ET DES LOIX.

ON doit être étonné que les loix, dans tous les Etats, étant aussi précises, aussi claires, aussi connues qu'elles le font, il soit besoin, dans les procès, d'un si grand nombre de juges, d'avocats, & autres gens encore, pour examiner, discuter, éclaircir les moindres affaires. Si les tribunaux, en prononçant sur les différends des parties, & en donnant gain de cause à l'une, suivant l'équité, punissoient en même tems l'autre, comme d'un crime d'Etat, pour avoir osé soutenir une mauvaise cause, contre l'esprit de la loi, & dans l'espérance de tromper les juges, & d'en obtenir une sentence conforme à

ses desirs, pense-t-on qu'il y eût bien des procès dans le monde ? Par-là tomberoient ces sophismes dispendieux, ces ambiguïtés subtilisées, ces procédures inutiles, ces combats deshonorans de chicanes, ces prétendus oracles, intéressés à faire leurs réponses, au gré de ceux qui les consultent, & qui, dans la forêt ténébreuse des commentaires & des gloses, dont ils connoissent seuls les sentiers, menent indifféremment à droite, ou à gauche, ceux qui ont la foiblesse de s'y engager. Par-là enfin, l'on rendroit plus respectables les loix qui s'expliquent assez clairement sur tous les cas qui peuvent occasionner des disputes.

Outre cette justice primitive, dont nous avons les semences

dans nos ames, il est des loix formées sur les principes, & qui doivent régler tous nos sentimens. C'est ici, comme une nouvelle justice, moins étendue, à la vérité, mais qui, par les récompenses qu'elle promet, ou par les châtimens qu'elle impose, peut nous engager plus sûrement à ne rien omettre de ce que la première nous prescrit; triste & honteux moyen qu'il a fallu mettre en usage, comme si, pour nous porter à la vertu, il ne suffisoit pas d'envisager le bonheur qu'elle procure, ou de chercher du moins à se soustraire aux remords qui assiègent un cœur qui ne la pratique pas.

Cicéron reconnoissoit une justice universelle, dont celle des nations n'étoit, selon lui, qu'une

ombre & un léger crayon...
C'est cette justice qui est le plus ferme appui du trône des rois ; c'est elle qui fait la prospérité des Etats, ou qui les soutient, au milieu des revers comme dans les situations les plus riantes. Elle est le lien qui unit les sujets à la patrie, l'ame qui les inspire dans leurs conseils, qui les soutient dans leurs résolutions, qui les rend invincibles par-tout où il s'agit de la défendre ; c'est elle qui règle l'ambition, qui appaise les animosités, qui détruit la jalousie, qui fait mépriser la faveur, qui retient toutes les passions ou qui les modere ; sans elle, en un mot, nous ne pourrions nous acquitter ni de nos devoirs envers Dieu, ni de nos obligations envers le prochain, ni peut-être

aussi de ce que nous nous devons
à nous-mêmes.

Dans l'aréopage d'Athènes, les
archontes ne jugeoient que la
nuit, non-seulement pour qu'ils
eussent l'esprit plus recueilli ;
mais aussi afin que l'obscurité leur
déroband la vue de tout objet de
haine ou de pitié, rien ne pût
les émouvoir ou les séduire. Je
n'ignore point que nos loix ont
décerné des punitions, & contre
ceux qui entreprendroient de sur-
prendre la religion de leurs juges,
& contre les juges même qui
feroient capables de se laisser
corrompre par leurs sollicitateurs ;
mais à quoi servent ces loix,
dès qu'il est si difficile de dé-
couvrir ceux qui les violent ?
Des marchés si honteux se font
d'ordinaire sans témoins ; & les

Couppables ont trop d'intérêt à se cacher , pour qu'on puisse espérer de leur faire porter la peine de leurs crimes. Il s'agit d'opposer de plus fortes barrières à la corruption de nos magistrats. Il faudroit que celui qui voudroit gagner leur faveur , ne pût point en être assuré, quelques présens qu'il leur fît , quelques moyens qu'il pût employer , pour acheter leurs suffrages ; dans ce cas , on trouveroit peu de plaideurs , dont un succès douteux n'arrêtât les démarches. Or , pour les mettre dans cette perplexité , peut-être favorable à l'avarice , mais encore plus utile à la fragilité d'une vertu aisée à suborner , on devroit établir que les juges ne donneroient plus leurs opinions de vive voix , mais par des billets.

secrètes , où ils contreferoient même leur écriture. On jetteroit ces billets dans un scrutin fermé : le président les rassembleroit ; & il formeroit le décret , à la pluralité des sentimens , suivant l'usage ordinaire. Par ce moyen , les juges assurés du secret , ne consulteroient que leur conscience & les loix : du moins n'étant plus retenus par aucune considération humaine , ils pourroient rompre plus aisément des engagements illicites , qu'on ne pourroit presque pas les convaincre d'avoir rompus. Eh ! en est-il de si lâches ou de si déterminément méchans , qui , rendus à eux-mêmes , n'aimassent mieux trahir leur corrupteur que la justice ? Cette méthode d'opiner , une fois introduite , l'innocence des juges seroit

plus à l'abri des délicates sollicitations d'un client qui, se méfiant de son droit, met les présens à la place des raisons qui lui manquent. Et quel est le plaideur assez imprudent, pour exposer ses dons au hazard d'un suffrage qui ne peut avoir que son Dieu & son juge pour témoins ?

Je ne voudrois pas absolument blâmer la coutume introduite dans les tribunaux, d'acheter les conseils des jurisconsultes & de payer leur travail. Ce que je voudrois, ce seroit d'empêcher les citoyens d'entamer des procès douteux, dans lesquels un avocat leur promet quelquefois un succès qu'il n'espère pas lui-même. A ces conseillers mercénaires, & que je regarde comme une peste, dont les ravages sont d'autant plus

grands, qu'aucun prince ne songe à les arrêter, il faudroit que l'Etat substituât, à ses frais, un certain nombre de gens habiles & déintéressés, qui, consultés par les parties, avant un premier éclat, leur exposeroient naïvement & gratuitement l'injustice ou l'équité de leurs prétentions, & par les craintes ou les espérances qu'ils leur donneroient, les engageroient à renoncer à leur dessein, ou les encourageroient à le suivre. Cette espece de tribunal seroit d'autant plus utile, qu'il seroit échouer la plûpart des passions qui divisent les hommes, & les détruiroit d'autant plus aisément, que ces passions, encore naissantes, n'auroient pas eu le tems de prendre ce degré de chaleur, qui les enflamme ordinairement.

rement au premier choc qu'elles reçoivent.

DES FINANCES.

LA puissance d'un Etat ne consiste proprement, que dans une sage administration de ses finances ; & autant qu'une prudente œconomie est nécessaire à un particulier qui veut ne pas décheoir de la condition où le ciel l'a fait naître, autant elle est indispensable à un royaume qui veut se maintenir dans sa force & dans sa splendeur : c'est-là le ressort qui fait mouvoir toutes les parties d'un Etat.

Rien n'est si important, dans quelque gouvernement que ce soit, qu'un fonds toujours prêt dans les nécessités urgentes. Et

306 DES FINANCES.

n'arrive-t-il pas tous les jours, que des sommes employées à propos, y font plus d'effet que les succès de la guerre les plus heureux, ou que les sages négociations des ministres les plus habiles ?

Soit que ce soit l'effet de la prudence, de la crainte ou d'une vaine ostentation, les princes, dans les tems même les plus tranquilles, entretiennent plus de troupes que n'en permettent leurs besoins & qu'il ne convient à leurs finances. Mais s'il est nécessaire d'avoir un si grand nombre de troupes pendant la paix, & s'il paroît injuste de faire toujours payer aux sujets l'entretien de celles même qu'on a réformées, pourquoi les Souverains ne prennent-ils pas ces fonds dans leurs trésors, où, en usant d'un peu

plus d'œconomie , ils pourroient facilement les trouver ? Que leur coûteroit-il d'y destiner , tous les ans , une somme plus ou moins grande , & de la mettre dans le commerce , par le moyen duquel , comme un germe qui tire son accroissement de la terre à qui on le confie , elle augmenteroit insensiblement , & deviendroit aussi utile à ceux qui l'auroient fournie , qu'à ceux qui auroient eu soin de la faire profiter ? Alors , quelque guerre qui survînt , on seroit en état de la soutenir ; & les peuples ne seroient point sujets à des impôts qui , par la maniere sur-tout dont on les perçoit , deviennent encore plus onéreux qu'ils ne le sont par eux-mêmes.



*DES EMPLOIS
& des Conditions.*

L'UN des malheurs qui naissent dans un Etat, de la confusion des emplois & des talens, & du peu de proportion entre les hommes & les conditions, c'est que la plûpart de ceux, dont les connoissances ont élevé l'ame, & qui seroient capables des emplois les plus éminens, se voyant obligés, pour les obtenir, de faire la cour à des hommes médiocres & trop bornés pour apprécier leur mérite, prennent le parti de la retraite, dont le prix augmente chaque jour à leurs yeux, & s'estiment heureux de n'avoir qu'à répondre à eux-mêmes de leurs études & de leurs réflexions. Ces sortes de gens

sont inutiles à l'Etat ; mais c'est l'Etat qui les laisse inutiles.

Tandis que la nature s'occupe sans cesse à séparer les élémens qu'elle renferme , & que , pour en maintenir la durée , dont dépend la sienne , elle les place chacun dans l'ordre qu'indiquent leurs différens degrés de pesanteur , nous l'altérons par des mélanges & des combinaisons qu'elle abhorre ; nous confondons les emplois & les talens ; nous mettons un Therfite où devroit être un Achille, un Silene où devroit être un Platon , un Diagoras où il faudroit un Socrate. Faut-il s'étonner si tant d'Empires ont déchu , s'il en est encore qui dépérissent ?

C'est sur-tout à présent que l'intérêt seul décide du choix d'un Etat : ce n'est jamais, comme il

310. DES EMPLOIS

le faudroit, le bien commun de la société qu'on s'y propose. Nous ne sommes plus comme ces Romains que la dure pauvreté avoit élevés dans l'étroite maison de leurs aïeux, & qui, avec leur chevelure négligée, ne se déterminoient à prendre un emploi, qu'autant qu'ils pouvoient y être utiles à leur patrie. Le laboureur se chargeoit alors des pénibles fonctions de la dictature; &, avec le même plaisir qu'il avoit couru aux combats, il venoit reprendre sa charrue, dès que le bien de la république n'exigeoit plus qu'il l'abandonnât. S'il étoit des gens de mérite, qu'elle n'employât point, ils n'en étoient pas moins zélés pour sa gloire; & ils ne cherchoient point à flétrir du souffle impur de la jalousie les

ET DES CONDITIONS. 311

lauriers de ceux qu'elle avoit jugés dignes de la commander. On ne voyoit point non plus alors des personnes élevées par la seule faveur, & , si je l'osois dire ainsi, la lie de la nation en occuper les premiers postes.

Il seroit raisonnable que chacun étudiant ses penchans, ne s'adonnât précisément qu'à la profession qui lui est propre. Il travailleroit avec autant d'utilité pour la patrie, que de succès pour sa propre réputation ; & capable de bien remplir ses fonctions, il s'avanceroit dans son état ; il en occuperoit bientôt les premiers postes. Ainsi les uns se formeroient dans l'étude de la jurisprudence, & deviendroient de célèbres magistrats ; tandis que les autres s'appliquent tout entiers au

métier des armes , deviendroient de grands capitaines.

Nous n'avons que trop souvent éprouvé que ceux qui ne tiennent leurs emplois que de la faveur de la cour , lui sacrifient lâchement les intérêts de la nation : ils cessent d'être citoyens , pour devenir les instrumens de la tyrannie.

Le bon sens , la religion , la politique , tout nous engage à ménager le peuple. Sans cela , quelque ordre que l'on puisse mettre dans un Etat , il sera semblable à cette statue de Nabuchodonosor , qui , quoique faite des plus précieux & des plus solides métaux , fut renversée en un moment , parce que sa base n'étoit que d'argille. Le fondement d'un Etat , c'est le peuple : si ce fondement n'est que de terre & de boue,

boue, l'Etat ne peut durer long-tems. Travajllons donc à renforcer cet appui; sa force fera notre soutien, son indépendance notre sûreté; & il nous étayera d'autant plus, qu'il croiroit périr avec nous, s'il n'avoit à cœur nos intérêts & la gloire de la patrie.

Nous devons autant estimer le mérite de l'artisan, quelque bas, quelque humiliant qu'il paroisse, que l'artisan fait cas des avantages que nous pouvons lui procurer. Sans ce retour réciproque, tout tombe dans un Etat; & l'on n'y voit ni sagacité, ni invention, ni commerce, ni aucun des secours nécessaires, ou pour l'ornement, ou pour les besoins de la vie.



*DU GOUVERNEMENT
Polonois.*

IL en est des Polonois comme des Grecs, chez qui tout dépendoit de la multitude, & chez qui, toute puissante qu'elle étoit, la multitude elle-même dépendoit de la parole. Dans notre forme de gouvernement, le crédit, le pouvoir, la réputation, sont attachés à l'éloquence qui sçait manier les passions, prévenir ou calmer les orages, plier les esprits, inspirer l'amour de l'ordre, & déterminer à un même sentiment, des hommes qui ne se croient libres, que par la variété de leurs idées & le combat éternel de leurs opinions.

• Nous ressemblons à ceux qui

habitent des maisons qui leur sont échues en héritage, & qui, au risque d'en être écrasés, n'y veulent rien changer, pour ne pas toucher à l'ouvrage de leurs pères; comme si c'étoit manquer à la vénération qui leur est dûe, que de rétablir ou de perfectionner ce qu'ils ont fait.

Nos rois ne montent sur le trône, que par une convention formelle avec l'Etat; & ils ne régneront légitimement, qu'autant qu'ils y sont fideles. C'est notre faute, si, au lieu de nous faire rendre justice par l'autorité que les loix nous donnent, nous n'employons que les moyens séditioneux qu'elles condamnent. Prenons si bien nos mesures, que le roi le plus mal-intentionné ne puisse jamais nous nuire: nous pouvons

316 DU GOUVERNEMENT

aisément l'en empêcher par le pouvoir que nous avons de réprimer sa puissance, & de ne lui en laisser qu'autant qu'il convient à notre sûreté.

Qu'un roi de Pologne, qui n'auroit point la triste ambition d'éteindre nos privilèges, de transgresser nos loix, de se procurer un pouvoir arbitraire, seroit heureux ! Qu'il seroit chéri, ce prince, qui, avant que de régner sur nous, se seroit étudié à régner sur lui-même ; qui, au lieu de vaincre tout ce qui résiste à sa volonté, combattroit dans son cœur ce desir de vaincre ! Un tel prince seroit bientôt maître de nos cœurs ; il assureroit notre confiance ; & il pourroit dire aussi véritablement que ce roi, à qui un courtisan flatteur persuadoit en vain le

despotisme : « Je fais tout ce que
» je veux , parce que je ne veux
» rien qui ne soit juste. » Qu'on
nous donne un prince avec ces
sentimens , je lui réponds d'un
pouvoir absolu dans la républi-
que ; tout pliera sous ses ordres.
Les armées lui feront soumises ,
parce qu'il ne les employera qu'à
la défense de l'Etat : il trouvera
de l'union dans les conseils , parce
qu'il ne les troublera point par ses
intrigues ; la justice régnera dans
les tribunaux , parce qu'il veillera
à l'y faire observer ; le sénat sage
& tranquille ne sera plus partagé
dans ses sentimens ; les ministres
attentifs à leurs devoirs , les rem-
pliront avec zèle ; tous les sujets
en un mot , seront fidèles , parce
qu'ils ne verront , dans leur prin-
ce , qu'un pere de la patrie , & un

318 DU GOUVERNEMENT

pere moins occupé de ses intérêts que de leurs avantages, moins jaloux de leur soumission que de leur bonheur, plus attentif à leur bien, qu'il ne sera lui-même touché de son repos ou de sa gloire.

Un étranger reprochoit un jour à un Polonois le pouvoir limité de nos rois; & lui disant, *Vos, non habetis Regem*; celui-ci répondit sur le champ: *Imò nos habemus Regem, sed vos Rex habet*. C'est-là précisément la différence de notre Etat d'avec les autres. Nous mettons un frein à l'autorité de nos rois, quand ils passent les bornes qui leur sont prescrites. Nos loix sont expressees à cet égard: il ne s'agit que de les faire respecter par ceux-mêmes à qui elles sont le plus contraires, & d'engager nos rois à les observer; en sorte

qu'ils fassent le bonheur d'une nation qui s'est donnée librement à eux , & qu'il ne leur soit pas libre de se donner l'effor, en opprimant les peuples.

Est-il rien d'égal aux droits d'un gentilhomme Polonois ? Si on ne le regarde que comme un simple particulier , il est souverain dans ses terres ; il a le droit de glaive & de justice sur tous ses sujets ; il leur impose , à son gré , des tributs , & il régne sur lui plus despotiquement que le roi ne régne sur tous ses semblables. Comme membre de la république , il a le droit de choisir ses rois ; il partage avec eux le gouvernement du royaume ; il peut s'opposer à leurs décisions , balancer lui seul les résolutions de l'Etat ; il n'est soumis aux impôts qu'autant qu'il

320 DU GOUVERNEMENT

les approuve ; il nomme les juges supérieurs du parlement ; & pouvant, par sa naissance, être nommé aux plus grands emplois, il peut aussi parvenir au trône.

Il n'est presque point d'Etat où le plus pauvre gentilhomme ne se crût deshonoré, s'il servoit tout autre que son Souverain ; & , chez nous, un noble n'a pas honte de servir son égal. Mais lorsque les intérêts du maître à qui il s'est dévoué, ne s'accordent pas avec ceux du public, peut-on espérer que cet homme qui a vendu sa liberté, & qui jouit cependant des prérogatives de l'ordre équestre, préférera sa patrie, de qui il n'attend aucun bien, aux avantages du maître qui le nourrit & qui le paye ? Sa patrie est la maison où il vit : il ne connoît d'autres loix

que les volontés de ce maître, quel qu'il soit, qui lui tient compte de son esclavage, & à qui il ne peut plaire que par la plus basse & la plus indigne soumission. De tels personnages, toujours asservis aux passions des Grands, doivent, sans doute, être exclus de nos assemblées.

Je ne puis, sans horreur, rappeler ici cette loi qui n'impose qu'une amende de quinze francs à tout gentilhomme qui aura tué un paysan. C'est à ce prix qu'on se rachete, dans notre nation, des rigueurs de la justice, qui, par-tout ailleurs, conforme à la loi de Dieu, & ne faisant acception de personne, condamne à mort tout homme coupable de meurtre. La Pologne est le seul pays où la populace soit comme déchue de

322 DU GOUVERNEMENT

tous les droits de l'humanité. Nous voyons cependant les nations voisines, attentives à ménager cette portion de leur Etat. Le peuple y jouit de la liberté : l'Angleterre, la Suède, la Hollande, la Suisse, plusieurs autres républiques lui donnent part dans le gouvernement : nous seuls, nous les regardons comme des créatures d'une autre espèce, & nous leur refusons presque le même air qu'ils respirent avec nous.

Nos citoyens sont accoutumés à suivre, sans réflexion, tout ce que le tems a consacré par un long usage. . . Ils aiment mieux que nos défordres continuent, que de rien innover; & ils tiennent pour suspects, & les avantages qu'ils méconnoissent & ceux même qu'ils sont forcés d'approuver. . . Telle

est, parmi nous, la force de l'habitude : aussi le plus grand malheur que les Crétois souhaitoient à leurs ennemis, c'étoit que les Dieux les fissent tomber dans quelque mauvaise habitude ; ils les y auroient cru enchainés pour toujours. Je ne connois que le seul Mithridate à qui l'usage habituel du poison n'étoit point funeste ; mais ne nous fions pas à un pareil exemple. Nous vivons d'un poison qui nous ruine peu-à-peu ; cessons d'en user ; rompons nos dangereuses habitudes ; faisons usage de nos talens, & rendons-les utiles à la république.

Ménageons la république qui nous soutient, & en qui seule réside le pouvoir de régner souverainement. Si elle cessoit d'être ce qu'elle est, nous ne serions

plus ce que nous sommes : aidons-la seulement de nos avis, de nos conseils, de nos suffrages, & laissons-lui le droit de décision qui lui appartient. C'est à elle à prononcer ses décrets ; c'est à nous à les suivre : alors nous pourrons distinguer ce qui est permis d'avec ce qui ne l'est pas ; rien ne nous paroîtra bon, que ce qui le sera en effet : il n'en sera plus comme à présent, où tout paroît légitime par la seule raison qu'il est reçu ; les mauvais citoyens ne chercheront point à se sauver dans la foule :: alors les fondemens de la république seront vraiment solides ; & comme tous nos maux ne viennent que du combat qui est sans cesse entre la majesté & la liberté, on ne verra plus ces deux puissances

s'efforcer de l'emporter l'une sur l'autre : nos rois reconnoîtront que le plus ferme appui de leur trône, que leur gloire, leur prospérité, leur avantage & leur repos ne consistent que dans le maintien de la liberté & dans l'amour de leurs peuples ; & l'ordre équestre, délivré de toute crainte d'être opprimé par la souveraineté, fera autant de cas du respect & de la fidélité qu'il doit à ses rois, que des immunités qui lui sont propres.

Les orages les plus violens, les vents les plus impétueux ne dérangent point le cours ordinaire des astres. De même, les révolutions les plus dangereuses ne sçauroient nuire à la nation, si nous lui donnons un mouvement régulier & uniforme. Alors l'a-

vantage du public deviendrait celui de chaque particulier; alors, unis d'intérêts, nous entrerions tous dans les mêmes vues; alors la droite raison, l'expérience, l'amour de la patrie régleroient nos délibérations; & nous ne suivrions plus la fougue & l'emportement de nos passions, sur lesquelles nous avons fondé jusqu'à présent tout le système de notre politique.

Il en doit être de notre république, comme de l'ame qui agit dans notre corps. Il nous a plu de supposer dans l'ame trois qualités, qui sont l'entendement, la mémoire, & la volonté; mais quand ces trois facultés n'ont point de liaison entr'elles & ne s'étoient pas mutuellement, quelle n'est point la foiblesse de l'ame;

& de quel secours est-elle au corps qu'elle doit animer ?

La volonté peut agir dans l'homme, de trois manières : elle peut ne se proposer que de mauvais desseins ; & alors la liberté qui l'y détermine, est pernicieuse : elle peut vouloir ce qui n'est pas possible ; & , dans ce cas , la liberté est inutile , puisqu'elle ne peut pas l'exécuter : elle peut se porter au bien ; & , en cela seul , la liberté est avantageuse , puisqu'elle aide à satisfaire de justes desirs. C'est aussi l'unique usage que nous devons faire de notre liberté ; & telle doit être son union avec nos volontés , que celle-ci ne s'en servant que pour le bonheur de l'Etat qu'il leur importe de maintenir , & que la liberté ne se prête à nos volontés ;

328 DU GOUVERNEMENT

que pour augmenter ce bonheur qui doit rehausser sa propre gloire.

Qu'est-ce que la liberté dans notre république ? Une indépendance outrée, qui, prétendant pouvoir faire tout ce qu'elle veut, trouve en opposition le même droit dans chaque sujet de la société dont il est membre. Or ce pouvoir égal en tous, & que chacun peut envier à l'autre & enchaîner en effet, ce pouvoir ne subsiste réellement dans aucun, & mérite moins le nom de liberté, que celui d'oppression & de tyrannie. La vraie liberté, c'est de pouvoir faire tout ce que les loix permettent, & de ne pouvoir être contraint de faire ce qu'elles ne permettent point. C'est cette liberté qui fait la sûreté des citoyens, & qui les empêche de

Se craindre les uns les autres ;
& c'est précisément celle qu'on
goûte dans les monarchies ; c'est
elle qui en affermit la constitution,
& qui fait aussi la tranquillité du
prince qui les gouverne.

Comme l'essence de la liberté
consiste en ce que je suis maître
de moi-même & de mes opinions,
il s'en suit nécessairement, que la
rupture d'un congrès m'ôtant la li-
berté, elle ne subsiste plus que
dans mon idée, & qu'avec elle, &
malgré elle, je suis plus malheu-
reux que si j'étois né sous une do-
mination despotique ; car, du
moins, le Souverain qui régne-
roit sur moi, seroit intéressé à ma
conservation & à ma sûreté ; au
lieu que, dans une république, je
ne puis espérer d'elle aucuns se-
cours, puisque, par la privation

330 DU GOUVERNEMENT

de l'autorité qui lui est propre & qui lui ôte le défaut d'intégrité, il ne lui reste aucun moyen de se rendre heureux & tranquille.

Il faut être convaincu que la liberté se détruit par l'excès même des précautions que nous prenons pour la conserver ; que ses charmes & sa douceur ne sont point faits pour qui en abuse ; qu'elle n'est utile & agréable, qu'autant qu'elle est conforme aux loix ; que le bon ordre seul peut la rendre inébranlable , & que chacun de nous ne peut se distinguer dans sa profession & y acquérir des biens ou de la gloire, qu'autant que s'y tenant attaché & remplissant ses devoirs avec zèle , il n'aura en vue que le bien de la patrie , au préjudice même de ses intérêts particuliers.

Il est encore plus mal-aisé de modérer l'excès de la liberté, que l'orgueil impéieux du trône. Trop attentifs aux dangers que nous craignons de la part de nos rois, nous n'appréhendons ni ne connoissons ceux où nous nous exposons nous-mêmes; semblables à celui qui, évitant la rencontre d'un ennemi qu'il croit supérieur en force ou en adresse, fuit aveuglément, sans sçavoir où il va, & se jette dans un abîme, croyant trouver son salut dans sa perte même.

La majesté lutte sans cesse contre la liberté, pour la détruire; & la liberté veut secouer le joug de la majesté qui la contraint; triste incompatibilité que l'on ne peut presque pas éviter dans un gouvernement monarchique & démo-

332 DU GOUVERNEMENT

cratique tout ensemble, & dont les suites ordinaires sont les divisions, les confédérations & ces guerres intestines où la force l'emporte sur la justice, & où souvent la justice même est à craindre, par la violence qu'elle emploie, pour se soutenir.

Toutes les sociétés des peuples ne s'étant formées que par la vertu & la valeur, & ne s'étant soutenues que par la justice, par l'union & par le bon ordre, elles se détruisent nécessairement par le luxe, par le désordre, par la dépravation des mœurs. Cette vérité doit nous faire sentir, avec douleur, que notre république a presque déjà atteint le triste période de sa décadence.

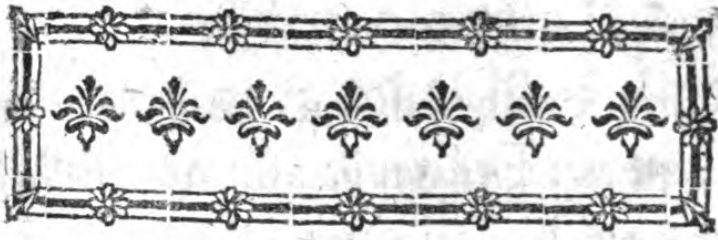
Dans la république Romaine, on n'exerçoit la magistrature qu'a

près avoir servi dix ans dans les légions ; & comme on ne pouvoit être enrollé qu'à dix-sept ans , personne n'étoit admis à aucune charge , qu'il n'eût atteint la vingt-septieme année de son âge. Eh ! comment un jeune homme peut-il opiner dans des matieres qu'il ne connoît point ? Comment se comportera-t-il dans une commission dont il ignore toutes les conséquences , & dans laquelle il n'apperçoit que le frivole honneur qu'il en reçoit ? N'est-il pas étonnant que les loix civiles ne permettent qu'à un certain âge , de disposer de ses biens , & qu'avant cet âge , on puisse décider des intérêts d'une république ? Un mineur qui ne peut se conduire lui-même , pourra donc gouverner toute une na-

334 DU GOUVERNEMENT, &c.
tion ; & celui qui est encore en
tutelle , fera jugé capable d'être
le tuteur d'un peuple ?
Il faudra donc , pour régir un
Etat , moins de lumieres , moins
d'expériences , de capacité , que
pour administrer un revenu mé-
diocre ? Qui ne voit les tristes
suites d'un pareil gouvernement ?

La capitation est le plus con-
sidérable de nos impôts ; mais
j'avoue naturellement , que je l'a-
bolirois , si j'en étois le maître. Il
m'a toujours paru que des Chré-
tiens devoient en être exempts ;
& certes , convient-il qu'un mi-
sérable qui meurt de faim , ra-
chete sa tête , par la perte de sa vie
qu'on lui abrège insensiblement ?

Fin des Pensées choisies
de STANISLAS.



INTRODUCTION

PRELIMINAIRE.

FREDERIC II, roi de Prusse & électeur de Brandebourg, né, comme l'empereur Julien, avec le génie & tous les talens qui forment les héros, les philosophes & les sçavans, a passé, comme lui, ses premières années dans le commerce assidu des Muses & de la Philosophie ; comme lui, il s'est proposé pour modèle Marc-Aurele-Antonin, qu'il a étudié avec le même zèle,

mais qu'il imite avec plus de succès ; Frédéric, en un mot, réunit supérieurement en lui seul l'esprit & la délicatesse, l'activité & l'intrépidité de Julien, avec la modération & la sagesse, les principes & la pratique des vertus héroïques de Marc-Aurele.

L'Europe a admiré ses exploits, sans en être étonnée; elle les avoit prévus : elle sçavoit, depuis long-tems, qu'il seroit l'ame & la main de toutes ses entreprises ; qu'il les concerteroit en sage qui prévoit & analyse tous les événemens, & qu'il triompherait en héros qui, sans rien espérer ni rien craindre

craindre des caprices de la fortune, sçait unir, en toute occasion, l'exemple le plus prompt aux leçons les plus réfléchies, & faire servir au succès de ses armes les revers mêmes qu'elles effuient. Quel prince a jamais donné plus de réalité à la réputation qui l'annonçoit, & plus de solidité à une estime si universelle ? Mais quelque célébrité que lui ait acquis son génie militaire, c'est à des titres plus sublimes encore, que celui d'exceller dans l'art de la guerre, & d'en dicter en vers harmonieux la profonde théorie, que Frederic a mérité les surnoms de

Grand & de Salomon du Nord.

C'est sur des maximes & des actions bien plus dignes de l'humanité & de la philosophie, qu'il a établi les fondemens de son règne & de sa gloire.

Avant que d'être roi, son cœur lui avoit appris à régner : le desir d'être homme sur le trône, de former des hommes & de les rendre heureux, étoit dès-lors son unique passion ; & c'est à la satisfaire, qu'il a toujours dévoué ses talens, ses lumières, sa politique, ses loifirs même & son amour pour les Muses. Il étoit encore jeune, lorsque, pour

se former lui-même à la sagesse, à la vertu & au grand art du gouvernement, il composa l'ANTI-MACHIAVEL ; ouvrage immortel, où, en ne pensant donner des leçons qu'à lui seul, il en a dicté d'ineestimables à tous les rois, & les plus capables d'influer généralement sur le bonheur des hommes. Les principes de Machiavel n'inspirent aux princes que l'abus du pouvoir souverain & le funeste plaisir de se livrer indifféremment à toutes leurs passions ; ceux de Frederic ne tendent, au contraire, qu'à les rendre ce qu'ils doivent être en effet, les *ima-*

ges vivantes de la Divinité, & à les faire régner essentiellement sur leurs sujets, par la justice & la magnanimité, la bonté & la prudence.

La philosophie monta avec lui sur le trône ; & bientôt il donna l'exemple des vertus dont il avoit publié les maximes. Après avoir assuré la tranquillité de ses États, en rendant ses peuples respectables par leur valeur, leur discipline & leur intrépidité dans les combats, il ne s'occupaplus que de l'exécution de ses projets pour leur félicité civile. Pénétré de ce principe, *que le dépôt le plus précieux que*

le ciel ait confié aux princes ,
c'est la vie de leurs sujets , & que
la justice elle-même doit être
unie à la clémence , l'un des
premiers objets de ses soins a
été la réforme des loix de son
royaume & particulièrement
des loix pénales. Le code nou-
veau qui porte son nom , abo-
lit celles qu'il n'a pu concilier
avec l'humanité ; entr'autres ,
les questions que l'on faisoit su-
bir aux accusés ; & rien n'égale
sa vigilance à empêcher que
les juges ne s'arrêtent plus à
la lettre de ses loix qu'à leur
esprit. A l'exemple de Julien ,
il ne permet point qu'aucun
arrêt soit exécuté , qu'il ne l'ait

lu auparavant ; & , le plus souvent , il ne le confirme , qu'après l'avoir mitigé. C'est ainsi que ce prince philosophe se fait un plaisir délicat de pratiquer le conseil qu'il a donné de *n'infliger des peines qu'au-dessous de l'offense*. S'il est des occasions où les loix sont sévères , jamais du moins elles ne sont cruelles : sa sagesse les a dictées contre les coupables ; & sa clémence les a modérées pour les hommes.

En même tems qu'il signaloit sa philosophie par ces actes essentiels d'humanité , il encourageoit les arts , il favorisoit le commerce , il excitoit

l'industrie , il établissoit des manufactures ; & , par ces moyens si doux de faire prospérer un Etat & de le rendre florissant, avec quel succès n'a-t-il pas augmenté les forces de ses sujets, en leur procurant l'abondance ? Nous n'entrerons , à cet égard , dans aucun détail particulier, & d'autant moins que personne n'ignore les grandes choses que le roi de Prusse a faites & fait tous les jours pour le bonheur de ses peuples , dont il a la gloire qu'il ambitionnoit , d'être le législateur , le bienfaiteur & le pere.

Au milieu de ces occupa-

tions si importantes, Frederic, ami fidele des lettres & des sciences, n'a point cessé de les cultiver ni de les honorer dans la personne des sçavans; &, dans ses principes même, il se seroit cru moins heureux & moins digne de la couronne, s'il n'eût pas partagé avec elles les momens qu'il déroboit aux affaires politiques. Jamais momens dérobés furent-ils employés plus utilement? Jamais loifirs aussi courts ont-ils donné naissance à tant d'ouvrages?

C'est dans ces instans précieux, que le roi de Prusse a composé les Annales de son auguste maison, & que, tantôt

en prose élégante , tantôt dans le style brillant des Muses, il a traité , avec autant de lumières, de précision & de philosophie, que d'érudition & de délicatesse, les points les plus essentiels d'une sage politique , les loix, les principes des mœurs, les erreurs de l'esprit humain , les passions , le sentiment , les vices & les ridicules de son siècle. La philosophie ne s'est jamais exprimée avec plus d'esprit & d'urbanité , que dans les ouvrages de ce grand prince ; & notre langue semble avoir acquis un nouveau degré de gloire sur toutes les autres , par le choix qu'il a

fait d'elle , pour servir d'organe à ses sentimens, à ses pensées & à ses maximes. Celles que nous rassemblons aujourd'hui sous le titre d'ESPRIT DU ROI DE PRUSSE, prouveront, avec plus d'énergie, que tout ce que nous pourrions encore ajouter à son portrait, sa parfaite ressemblance avec ses modeles.





L'ESPRIT

DE

FREDERIC.

DES ROIS.

LA véritable politique des rois consiste à surpasser leurs sujets en vertu, afin qu'ils ne se voient pas obligés de condamner en d'autres ce qu'ils autorisent en leur personne. Des actions brillantes ne suffisent point pour établir leur réputation; il faut des actions qui tendent au bonheur du genre humain.

Les Souverains sont obligés de guérir le public de la fausse idée

dans la quelle on se trouve sur la politique, qui ne doit être que le système de la sagesse, mais que l'on soupçonne communément d'être le breviaire de la fourberie. C'est à eux de bannir les subtilités & la mauvaise foi des traités, & de rendre la vigueur à l'honnêteté & à la candeur. . . .

» S'il n'y avoit plus d'honneur &
 » de vertu dans le monde, disoit
 Charles le Sage, » ce seroit chez
 » les princes qu'on en devroit
 » retrouver les traces.

Un roi que la justice conduit, a l'univers pour son temple; & les gens de bien en font les prêtres & les sacrificateurs.

Un prince, si j'ose le dire, est comme le ciel qui répand chaque jour ses rosées & ses pluies, & qui en a toujours un fonds inépuisable.

Table, destiné à la fertilité de la terre.

Les bons princes regardent le pouvoin qu'ils ont sur la vie de leurs sujets, comme le poids le plus pesant de leur couronne. Ils sçavent qu'ils sont hommes comme ceux qu'ils doivent juger; ils sçavent que d'autres injustices peuvent se réparer, mais qu'un arrêt de mort précipité, est un mal irréparable. Ils ne se portent à la sévérité, que pour éviter une rigueur plus fâcheuse. Il seroit cependant à souhaiter, pour le bonheur du monde, que les princes fussent bons, sans être cependant trop indulgens, afin que la bonté fût en eux toujours une vertu, & jamais une foiblesse.

Je voudrois qu'un prince ne songeât qu'à rendre son peuple heu-

reux. Un peuple heureux craint plus de perdre son prince, qui est en même tems son bienfaiteur, que ce Souverain même ne peut appréhender pour la diminution de sa puissance.

Les Souverains qui regardent leurs sujets comme leurs esclaves, les hazardent sans pitié, & les voient périr sans regret; mais les princes qui considèrent les hommes comme leurs égaux, & qui envisagent le peuple comme le corps dont ils sont l'ame, sont œconomés du sang de leurs sujets.

Heureux sont les princes dont les oreilles aiment à entendre la vérité, lors même qu'elle est prodiguée par des bouches indiscrettes ! Mais c'est un effort de vertu, dont peu d'hommes sont capables.

C'est la justice qui doit faire le principal objet d'un prince ; c'est le bien des peuples qu'il gouverne , qu'il doit préférer à tout autre intérêt. Le Souverain , bien loin d'être le maître absolu des peuples qui sont sous sa domination , n'en est que le premier magistrat.

Le roi qui a assez de fanté , des organes en même tems assez vigoureux & assez déliés , pour soutenir le pénible travail du cabinet , manque à son devoir , s'il se donne un premier ministre ; mais je crois qu'un prince qui n'a pas ces dons de la nature , se manque à lui-même & à son peuple , s'il n'emploie pas tout ce qu'il a de raison à choisir un homme sage , qui porte le fardeau , dont le poids seroit trop fort pour son maître. Tout homme n'a pas les talens ;

mais tout homme, s'il veut, aura assez de discernement pour les reconnoître dans autrui & pour en faire usage. La science la plus universelle des hommes, est de distinguer assez vite la portée du génie des autres. On ne voit que foibles artistes qui jugent très-bien les plus grands maîtres. Les moindres soldats connoissent tout ce que valent leurs officiers : les plus grands ministres sont appréciés par leurs commis. Un roi seroit donc bien aveugle, s'il ne distinguoit pas le génie de ceux qu'il emploie. Il n'est pas si facile de connoître tout d'un coup l'étendue de leur probité. Un ignorant ne peut cacher son ignorance ; mais un cœur faux peut en imposer long-tems à un roi qu'il a tant d'intérêt de tromper,

& qu'il assiége par ses artifices.

Il me semble qu'un prince ne sçau-
roit assez récompenser la fidélité
de ceux qui le servent avec zèle. Il
y a un certain sentiment de justice
en nous, qui nous pousse à la re-
connoissance & qu'il faut suivre ;
mais, d'ailleurs, les intérêts des
Grands demandent absolument,
qu'ils récompensent avec autant
de générosité, qu'ils punissent avec
clémence ; car les ministres qui
s'apperçoivent que la vertu fera
l'instrument de leur fortune, n'au-
ront point assurément recours au
crime, & ils préféreront naturel-
lement les bienfaits de leur maî-
tre aux corruptions étrangères.
La voie de la justice & la sagesse
du monde s'accordent parfaite-
ment sur ce sujet ; & il est aussi
imprudent que dur, de mettre,

faute de récompense & de générosité, l'attachement des ministres à une dangereuse épreuve.

Les princes qui raisonnent profondément, connoissent les hommes. Ils sçavent qu'ils sont tous marqués au coin de l'humanité, qu'il n'y a rien de parfait dans ce monde; que les grandes qualités sont, pour ainsi dire, mises en équilibre par de grands défauts, & que l'homme de génie doit tirer parti de tout. C'est pourquoi, à moins de prévarication, ils conservent leurs ministres avec leurs bonnes & mauvaises qualités; & ils préfèrent ceux qu'ils ont approfondis, aux nouveaux qu'ils pourroient avoir; à-peu-près comme d'habiles musiciens, qui aiment mieux jouer avec des instrumens dont ils connoissent le fort & le

foible, qu'avec de nouveaux, dont la bonté leur est inconnue.

Un prince a besoin de l'amitié du peuple, faute de quoi, il n'a point de ressource dans l'adversité. Et que l'on ne m'objecte point le commun proverbe qui dit : De faire fond sur le peuple, c'est bâtir sur la boue; car cela n'est vrai qu'à l'égard du citoyen particulier, qui s'attend que le peuple le protégera contre l'oppression de ses ennemis, ou le tirera des mains des magistrats, en quoi il pouroit souvent se trouver déçu; mais lorsque c'est un prince qui sçait commander & qui ne manque pas de cœur dans l'adversité, ni de ce qu'il faut pour entretenir l'esprit du peuple, il ne se trouvera jamais mal d'avoir fait fond sur son affection.

Un grand prince doit prendre sur lui la conduite de ses troupes : son armée est sa résidence ; son intérêt , son devoir , sa gloire ; tout l'y engage. Comme il est chef de la justice distributive , il est également défenseur de ses peuples ; c'est un des objets les plus importans de son ministère : il ne doit , par cette raison , le confier qu'à lui-même. Sa présence met fin , d'ailleurs , à la méfintelligence des généraux , si funeste aux armées , & si préjudiciable aux intérêts du maître ; elle met plus d'ordre pour ce qui regarde les magasins , les munitions & les provisions de guerre , sans lesquelles un César , à la tête de cent mille combattans , ne fera jamais rien. Comme c'est le prince qui fait livrer les batailles , il sem-

ble que ce seroit aussi à lui d'en diriger l'exécution & de communiquer, par sa présence, l'esprit de valeur & d'assurance à ses troupes : il n'est à leur tête, que pour donner l'exemple. Si le prince n'a ni l'esprit, ni l'expérience, ni le courage nécessaire pour commander ses troupes, ne se trouve-t-il pas toujours des généraux entendus dans une armée ? Le prince n'a qu'à suivre leurs conseils ; la guerre s'en fera toujours mieux, que lorsque le général est sous la tutelle du ministère qui, n'étant point à l'armée, est hors de portée de juger des choses, & qui met souvent le plus habile général hors d'état de donner des marques de sa capacité.

Un prince ne remplit que la

moitié de sa vocation, s'il ne s'applique qu'au métier de la guerre. Il est évidemment faux qu'il ne doit être que soldat. Les princes sont juges & généraux. Le prince de Machiavel est comme les dieux d'Homere, que l'on dépeignoit robustes & puissans; mais jamais équitables. Louis Sforce avoit raison de n'être que guerrier, parce qu'il n'étoit qu'un usurpateur.

Combien n'est point déplorable la situation des peuples, lorsqu'ils ont tout à craindre de l'abus du pouvoir souverain, lorsque leurs biens sont en proie à l'avarice du prince, leur liberté à ses caprices, leur repos à son ambition, leur sûreté à sa perfidie, & leur vie à ses cruautés ! C'est là le tableau tragique d'un Etat où ré-

gnéroit un prince, comme Machiavel prétend le former.

Les inondations qui ravagent des contrées, le feu du tonnerre qui réduit des villes en cendres, le poison de la peste qui désolé des provinces, ne sont pas aussi funestes au monde, que la dangereuse morale & les passions effrénées des Rois. Les fléaux célestes ne durent qu'un tems; ils ne ravagent que quelques contrées; & ces pertes, quoique douloureuses, se réparent; mais les crimes des Rois font souffrir bien long-tems des peuples entiers.

En vertu de quoi un homme peut-il former le dessein d'élever sa puissance sur la misere & sur la destruction des autres hommes? Et comment peut-il croire qu'il se

rendra illustre , en ne faisant que des malheureux ? Les nouvelles conquêtes d'un Souverain ne rendent pas les Etats , qu'il possédoit déjà , plus opulens : ses peuples n'en profitent point ; & ils s'abuse, s'il s' imagine qu'il deviendra plus heureux. Ce n'est point la grandeur du pays qu'il gouverne , qui lui donne de la gloire ; ce ne seront pas quelques lieues de plus de terrein , qui le rendront illustre , sans quoi , ceux qui possèdent le plus d'arpens , devroient être les plus estimés.

Un prince ambitieux est plus malheureux qu'un particulier ; car sa folie étant proportionnée à sa grandeur , n'en est que plus vague , plus indocile , plus insatiable. Si les honneurs , si la grandeur servent d'aliment à la passion
des

des particuliers, des provinces & des royaumes nourrissent l'ambition des monarques; & comme il est plus facile d'obtenir des emplois, que de conquérir des royaumes, les particuliers peuvent encore plutôt se satisfaire que les princes.

Maintenir le gouvernement civil avec vigueur, & laisser à chacun la liberté de conscience; être toujours roi & ne jamais faire le prêtre, c'est le sûr moyen de préserver son *Etat* des tempêtes que l'esprit dogmatique des théologiens cherche souvent à exciter. Les querelles de parti ne sont que des étincelles passagères, quand le Souverain ne s'en mêle pas; & elles deviennent des embrasemens, lorsqu'il leur donne du poids.

Il n'est aucun soin plus digne

Q

d'un législateur, que celui de l'éducation de la jeunesse. Dans un âge encore tendre, ces jeunes plantes sont susceptibles de toutes fortes d'impressions. Si on leur inspire l'amour de la vertu & de la patrie, ils deviennent de bons citoyens; & les bons citoyens sont les derniers remparts des Empires. Si les princes méritent nos louanges, en gouvernant leurs peuples avec justice, ils enlèvent notre amour, en étendant leurs soins jusqu'à la postérité.

Je ne veux interdire aux princes aucun plaisir honnête; mais le soin de bien gouverner, de rendre son Etat florissant, de protéger, de voir le succès des arts, est, sans doute, le plus grand plaisir; & malheureux le prince à qui il en faut d'autres!

Chez les princes vicieux, la flaterie est un poison mortel, qui multiplie les semences de leur corruption : chez les princes de mérite, la flaterie est comme une rouille qui s'attache à leur gloire & qui en diminue l'éclat ; mais il est plus juste, ce me semble, de plaindre les rois que l'on nourrit d'encens comme les Dieux, que de les condamner. Ce sont les flatteurs, & plus qu'eux encore, les calomniateurs, qui méritent la condamnation & la haine du public, de même que tous ceux qui sont assez ennemis des princes, pour leur déguiser la vérité. Au reste, que l'on distingue la flaterie de la louange. Trajan étoit encouragé à la vertu par le panegyrique de Pline. Tibere étoit

confirmé dans le vice par les flatteries des Sénateurs.

Les princes insensibles à leur réputation, n'ont été que des indolens ou des voluptueux, abandonnés à la mollesse : c'étoient des masses d'une matiere vile, qu'aucune vertu n'animoit. Des tyrans, il est vrai, ont aimé la louange ; mais c'étoit en eux une vanité odieuse, un vice de plus : ils vouloient l'estime, en méritant l'opprobre.

Le public est curieux : c'est un animal qui voit tout, qui entend tout & qui divulgue tout. Si la curiosité de ce public examine la conduite des particuliers, c'est pour divertir son oisiveté ; mais lorsqu'il juge du caractère des princes, c'est pour son propre

intérêt : aussi les princes sont-ils exposés plus que tous les autres hommes , aux jugemens du monde. Ils sont comme les astres que les astronomes observent. La cour fait chaque jour ses remarques ; un coup d'œil , un regard , un geste les trahit ; & les peuples se rapprochent d'eux par des conjectures. En un mot , aussi peu que le soleil peut couvrir ses taches , aussi peu les grands princes peuvent-ils cacher leurs vices. Quand même le masque de la dissimulation couvreroit , pour un tems , la difformité naturelle d'un prince , il ne peut garder ce masque continuellement : il le leve quelquefois , ne fût-ce que pour respirer ; & une occasion seule suffit pour contenter les curieux.

Il y a des nécessités fâcheuses ,

où un prince ne sçauroit s'empêcher de rompre ses traités & ses alliances ; mais il doit s'en séparer en honnête homme , en avertissant ses alliés à tems , & surtout n'en venir jamais à ces extrémités , sans que le salut de ses peuples & une grande nécessité l'y obligent.

Les fausses marques d'estime & d'amitié semblent permises en politique , mais elles ne le sont guères en morale ; & , à le bien examiner , la réputation de fourbe est aussi flétrissante pour le prince même , que défavantageuse à ses intérêts.

En politique , on devroit faire un recueil de toutes les fautes que les princes ont faites par précipitation , pour l'usage de ceux qui veulent faire des traités ou des

alliances. Le tems qu'il leur faudroit pour le lire , leur donneroit celui de faire des réflexions qui ne sçauroient que leur être salutaires.

Il ne faut pas abuser de la ruse & de la finesse. Il en est comme des épiceries , dont l'usage trop fréquent dans les ragoûts, émouffe le goût, & leur fait perdre à la fin ce piquant, qu'un palais qui s'y accoutume, ne sent plus. La probité, au contraire, est pour tous les tems ; elle est semblable à ces alimens simples & naturels, qui conviennent à tous les tempéramens , & qui rendent le corps robuste, sans l'échauffer. Un prince, dont la candeur fera connue se conciliera infailliblement la confiance de l'Europe : il fera

heureux fans fourberie , & puiffant par fa feule vertu.

Les princes prudens ont ordinairement donné la préférence à ceux chez qui les qualités du cœur prévalaient , pour les employer dans l'intérieur de leur pays : ils leur ont préféré , au contraire , ceux qui avoient plus de foupleffe , pour s'en fervir dans des négociations.

Les ministres des princes aux cours étrangères, font des espions privilégiés, qui veillent fur la conduite des Souverains chez lesquels ils font envoyés. Ils doivent pénétrer leurs desseins , approfondir leurs démarches , & prévoir leurs actions , afin d'en informer leurs maîtres à tems.

Les rois honorent l'humanité ,

lorsqu'ils distinguent & récompensent ceux qui lui font le plus d'honneur, & qu'ils encouragent ces esprits supérieurs, qui s'emploient à perfectionner nos connoissances, & qui se dévouent au culte de la vérité.

Je soutiens qu'un prince, pour faire de grandes choses, doit passer pour libéral & qu'il doit l'être. Je ne connois point de héros qui ne l'ait été. Afficher l'avarice, c'est dire aux hommes : N'attendez rien de moi ; je payerai toujours mal vos services ; c'est éteindre l'ardeur que tout sujet a naturellement de servir son prince. Le cardinal de Retz a raison, quand il dit que, « dans les grandes » affaires, il ne faut jamais regarder à l'argent. » Que le Souverain se mette donc en état d'en avoir

beaucoup à propos , en favorisant le commerce & l'industrie de ses sujets , afin qu'il puisse en dépenser beaucoup à propos ; il sera aimé & estimé.

Un prince avare est pour ses peuples , comme un médecin qui laisse étouffer un malade dans son sang : le prodigue est comme celui qui le tue , à force de le saigner.

Le faste de la souveraineté est dangereux , quand le pouvoir de la souveraineté manque. On ruine souvent sa maison , pour en soutenir trop la grandeur. Avoir une espece d'armée , quand on ne doit avoir qu'une foible garde , entretenir une garde , quand on doit s'en tenir à des domestiques , ce n'est point là de l'ambition , ce n'est que de la vanité ; & cette vanité conduit bientôt à l'indigence

Cicéron disoit à César : « Vous
 » n'avez rien de plus grand dans
 » votre fortune , que le pouvoir
 » de sauver tant de citoyens , ni
 » de plus digne de votre bonté ,
 que la volonté de le faire. » Il
 faudroit donc que les peines qu'un
 prince inflige , fussent toujours
 au-dessous de l'offense , & que les
 récompenses qu'il donne , fussent
 toujours au-dessus du service.

Vous, juges des humains, vous nés Dieux de la terre,
 Oppresseurs orgueilleux de ce triste univers ;
 Si vos bras menaçans sont armés du tonnerre ,
 Si vous tenez captifs ces peuples dans vos fers ,
 Modérez la rigueur de vos droits arbitraires.
 Ces humains sont vos fils , & vous êtes leurs peres.
 Ces glaives enfoncés dans leur malheureux flans
 Sont teints de votre propre sang.

Tel qu'un pasteur prudent , à son devoir fidele,
 Défend & garantit son troupeau bien-aimé
 Contre la dent du loup & la griffe cruelle
 Du lion par la faim au carnage animé ;
 Quand le tyran des bois s'échappe & prend la fuite ,
 Son troupeau se repose & pâit sous sa conduite :

Qvj

Et s'il traite ses brebis, s'il les tond dans ses bras,
Sa main ne les égorge pas.

Tel est pour ses sujets un tendre & bon monarque.
Humain dans ses conseils, humain dans ses projets,
Il allonge pour eux la trame de la Parque ;
Il compte tous ses jours par autant de bienfaits.
Ce n'est point de leur sang qu'il achète le gloire :
Il laisse à ses vertus à faire son histoire ;
Et tels furent jadis, Titus, Marc-Antonin,
Les délices du genre humain.

DES LOIX.

LES peuples auroient lieu d'être satisfaits, si les législateurs se mettoient, à leur égard, dans les mêmes dispositions d'esprit, où étoient ces peres de famille, qui donnerent les premières loix. Ils aimoient leurs enfans : les maximes qu'ils leur prescrivoient, n'avoient pour objets que le bonheur de leur famille.

Peu de loix sages rendent un

peuple heureux ; beaucoup de loix embarrassent la jurisprudence. Par la raison qu'un bon médecin ne surcharge pas ses malades de remèdes , le législateur habile ne surcharge pas le public de loix superflues : trop de médecines se nuisent & empêchent réciproquement leurs effets ; trop de loix deviennent un dédale , où les jurisconsultes & la justice s'égarerent.

Les juges ont deux pièges à craindre ; celui de la corruption & celui de l'erreur : leur conscience doit les garantir des premiers ; & les législateurs , du second. Des loix claires , qui ne donnent pas lieu à des interprétations , y sont un premier remède ; & la simplicité des plaidoyers , le second. Quel abus de l'éloquence.

que de se servir de son enchantement , pour énerver les loix les plus sages !

La chicane ne se nourrit , pour l'ordinaire , que de successions & de contrats ; & , par cette raison , les loix qui roulent sur ces articles , ont besoin de la plus grande clarté. Si l'on s'occupe à vétiller sur les termes , en composant des ouvrages d'esprit frivoles ; à combien plus forte raison les termes de la loi méritent-ils d'être pesés scrupuleusement ?

L'édit contre les duels est très-juste , très-équitable , très-bien fait ; mais il n'amène point au but que les princes se sont proposés , en le publiant. Des préjugés plus anciens que cet édit , l'emportent sur lui de haute lutte ; & il semble que le public , rempli de fausses

opinions , soit convenu tacitement de n'y point obéir.

Si tous les princes de l'Europe n'affembledent pas un congrès , & ne conviennent pas entr'eux d'attacher un deshonneur à ceux qui , malgré leurs ordonnances , tentent de s'égorger dans ces combats singuliers ; si , dis-je , ils ne conviennent pas de refuser tout asyle à cette espece de meurtriers , & de punir sévèrement ceux qui insultent leurs pareils , soit en paroles , soit par écrit ou par des voies de fait , il n'y aura point de fin aux duels.

Je ne vois rien d'impossible à ce que des particuliers soumettent leurs querelles à la décision des juges , de même qu'ils y soumettent les différends qui décident de leurs fortunes. Et par

quelle raison les princes n'assembleroient-ils pas un congrès, pour le bien de l'humanité, après en avoir fait tenir tant d'infructueux sur des sujets de moindre importance. J'en reviens-là ; & j'ose assurer que c'est le seul moyen d'abolir en Europe ce point d'honneur mal placé, qui a coûté la vie à tant d'honnêtes gens, dont la patrie pouvoit s'attendre aux plus grands services.

N'y a-t-il pas quelque chose de bien dur dans la façon dont nous punissons les avortemens ? A Dieu ne plaise que j'excuse l'action affreuse de ces Médées qui, cruelles à elles-mêmes & à la voix du sang, étouffent la race future, si j'ose ainsi m'exprimer, sans lui laisser le tems de voir le jour ! Mais que le lecteur se dépouille de tous les

préjugés de la coutume, & qu'il daigne prêter quelque attention aux reflexions que je vais lui présenter.

Les loix n'attachent-elles pas un degré d'infamie aux couches clandestines ? Une fille née avec un tempérament trop tendre, trompée par les promesses d'un débauché, ne se trouve-t-elle pas, par les suites de sa crédulité, dans le cas d'opter entre la perte de son honneur ou celle du fruit malheureux qu'elle a conçu ? N'est-ce pas la faute des loix de la mettre dans une situation aussi violente ? Et la sévérité des juges ne prive-t-elle pas l'état de deux sujets à la fois, de l'avorton qui a péri, & de la mere qui pourroit réparer abondamment cette perte, par une propagation légi-

time ? On dit à cela , qu'il y a des maisons d'enfans trouvés. Je sçais qu'elles sauvent la vie à une infinité de bâtards ; mais ne vaudroit-il pas mieux trancher le mal par ses racines , & conserver tant de pauvres créatures qui périssent misérablement , en abolissant les flétrissures attachées aux suites d'un amour imprudent & volage ?

Qu'on me le pardonne , si je me récrie contre la question. J'ose prendre le parti de l'humanité contre un usage honteux à des Chrétiens & à des peuples policés , & j'ose ajoûter , contre un usage aussi cruel qu'inutile. Quintilien , le plus sage & le plus éloquent des rhéteurs , dit , en traitant de la question , que c'est une affaire de tempérament. Un scélérat vigoureux nie le fait ; un

innocent, d'une complexion foible, l'avoue. Un homme est accusé; il y a des indices: le juge est dans l'incertitude; il veut s'éclaircir: ce malheureux est mis à la question. S'il est innocent, quelle barbarie de lui faire souffrir le martyre! Si la force des tourmens l'oblige à déposer contre lui-même, quelle inhumanité épouvantable, que d'exposer aux plus violentes douleurs & de condamner à la mort un citoyen vertueux, contre lequel il n'y a que des soupçons! Il vaudroit mieux pardonner à vingt coupables que de sacrifier un innocent. Si les loix se doivent établir pour le bien des peuples, faut-il qu'on en tolere de pareilles, qui mettent les juges dans le cas de commettre méthodiquement des ac-

tions criantes , qui révoltent l'humanité ?

Il y a l'infini entre le destin d'un riche & d'un misérable : l'un regorge de biens & nage dans le superflu ; l'autre , abandonné de la fortune , manque même du nécessaire. Qu'un malheureux dérobe , pour vivre , quelques pistoles , une montre d'or ou de pareilles bagatelles à un homme que sa magnificence empêche de s'apercevoir de cette perte , faut-il que ce misérable soit dévoué à la mort ? L'humanité n'exige-t-elle pas qu'on adoucisse cette extrême rigueur ? Il paroît bien que les riches ont fait cette loi. Les pauvres ne feroient-ils pas en droit de dire : « Que n'a-t-on de la com-
» misération de notre état déplo-
» rable ? Si vous étiez charita-

» bles , si vous étiez humains, vous
» nous secoureriez dans nos mi-
» seres , & nous ne vous vole-
» rions pas. Parlez : Est-il juste
» que toutes les félicités de ce
» monde soient pour vous, & que
» toutes les infortunes nous acca-
» blent ?

Les loix qui regardent les dé-
biteurs, sont, sans contredit, celles
qui exigent le plus de circonspec-
tion & de prudence de la part de
ceux qui les publient. Si ces loix
favorisent les créanciers, la con-
dition des débiteurs devient trop
dure : un malheureux hazard peut
ruiner à jamais leur fortune. Si,
au contraire, cette loi leur est
avantageuse, elle altere la con-
fiance publique, en infirmant des
contrats qui sont fondés sur la
bonne foi. Ce juste milieu qui, en

maintenant la validité des contrats, n'opprime pas les débiteurs insolubles, me paroît la pierre philosophale de la jurisprudence.

DE LA RELIGION.

IL n'y a aucune religion qui, sur le sujet de la morale, s'écarte beaucoup des autres ; ainsi elles peuvent être toutes égales au gouvernement. Qu'un chacun soit bon citoyen ; c'est tout ce qu'on lui demande. Le faux zèle est un tyran qui dépeuple les provinces ; la tolérance est une tendre mère qui les soigne & les fait fleurir.

L'erreur & la superstition semblent être le partage de l'humanité. Tous les peuples ont eu la

même pente pour l'idolatrie; & comme ils ont tous à-peu-près les mêmes passions, les effets n'ont pas manqué d'y répondre. La crainte donna le jour à la crédulité, & l'amour-propre intéressa bientôt le ciel au destin des hommes. De-là naquirent tous ces cultes différens, qui n'étoient, à proprement parler, que des soumissions modifiées en cent façons extravagantes, pour appaiser la colère céleste, dont on redoutoit les effets. La raison humaine, altérée & abrutié par la terreur que toutes sortes de calamités lui inspiroient, ne sçavoit à qui s'en prendre, pour se rassurer contre ses craintes; & comme les malades ont recours à tous les remèdes, pour essayer s'ils n'en trouvent point un qui les guérisse,

le genre humain supposa , dans son aveuglement , une essence divine & une vertu fecourable dans tous les objets de la nature , depuis les plus sublimes jusqu'aux plus abjects. Tout fut adoré : l'encens fuma pour des champignons ; le crocodile eut des autels : les statues des grands hommes qui , les premiers , avoient gouverné des nations , eurent des temples & des sacrificateurs ; & dans les tems où des afflictions générales désoloient un pays , la superstition redoubloit.

Le luxe s'introduisit dans la religion , lorsque les richesses augmentèrent. Anciennement les peuples tenoient qu'il n'étoit pas convenable de placer leurs Dieux dans des temples bâtis des mains des hommes , & ils les adoroient
dans

dans leurs bois sacrés ; mais à mesure que les mœurs s'adoucirent , leurs Dieux vinrent habiter les villes.

Les prêtres des anciens tems étoient plus artificieux & plus fourbes que le peuple. Outre leur sacerdoce , ils exerçoient une triple charlatanerie : ils fabriquoient des oracles , & se mêloient de l'astrologie & de la médecine ; il ne falloit pas tant de ruses , pour abuser ce peuple imbécille & grossier : aussi fut-il bien difficile de détruire une religion avérée par tant de superstitions dans les esprits.

Ceux qui réfléchissent peu , s'étonnent que les peuples ayent souffert , avec tant de patience , l'oppression des Souverains ecclésiastiques ; qu'ils ayent enduré d'un

front prosterné, consacré à l'autel, ce qu'ils ne souffriroient pas d'un front couronné de lauriers. Pour moi, je pense que la religion a beaucoup contribué à retenir les peuples sous le joug. Un mauvais pape étoit haï; mais son caractère étoit révééré: le respect attaché à sa place, alloit jusqu'à sa personne. Il est venu cent fois dans l'esprit des nouveaux Romains, de changer de maître; mais il portoit entre ses mains une arme sacrée, qui les arrêtoit. On s'est révolté quelquefois contre les papes; mais il n'y a jamais eu dans Rome soumise à la tiare, la centième partie des révolutions de Rome payenne: tant les mœurs des hommes peuvent changer!

Si on veut réduire les causes des progrès de la religion réfor-

mée à des principes simples, on verra qu'en Allemagne, ce fut l'ouvrage de l'intérêt; en Angleterre, celui de l'amour; &, en France, celui de la nouveauté. Il ne faut pas croire que Luther & Calvin fussent des génies supérieurs. Il en est des chefs de secte, comme des ambassadeurs. Souvent les esprits médiocres y réussissent le mieux, pourvu que les conditions qu'ils offrent, soient avantageuses. Les siècles d'ignorance étoient le règne des Fanatiques & des réformateurs.



DE LA POLITIQUE.

LA paix & le bonheur de l'Etat sont comme un centre, où tous les chemins de la politique doivent se réunir; & ce doit être là le but de toutes ses négociations.

Il y a des tems où le monde moins agité, ne paroît vouloir être régi que par la douceur, où il ne faut que de la prudence & de la circonspection : c'est une espece de calme heureux dans la politique, qui succede ordinairement à l'orage. C'est alors que les négociations sont plus efficaces que les batailles, & qu'il faut gagner par la plume ce que l'on ne sçauroit acquérir par l'épée.

La raison qui fait échouer tous

ces vastes projets des ambitieux, est, à ce qu'il paroît, qu'en politique comme en mécanique, les machines simples ont un avantage extrême sur celles qui sont trop composées. Plus les ressorts qui concourent à un même mouvement, sont compliqués, moins ils sont d'usage.

Quiconque veut assujettir les égaux, est toujours sanguinaire ou fourbe.

La raison & les passions sont comme des chaînes invisibles, par lesquelles la main de la Providence conduit le genre humain, pour concourir aux événemens que la sagesse éternelle avoit résolus. . . . La Providence se rit de sa sagesse & des grandeurs humaines. Des causes frivoles & quelquefois ridicules changent

fouvent la fortune des monarchies entieres; mais il n'en est pas moins nécessaire, que ceux qui doivent gouverner le monde, cultivent leur pénétration & leur prudence.

Dans les royaumes, la forme du gouvernement n'a de base que le despotisme du Souverain : les loix, le militaire, le négoce, l'industrie & toutes les autres parties de l'Etat sont assujetties au caprice d'un seul homme qui a des successeurs qui ne se ressemblent jamais; d'où il s'ensuit, pour l'ordinaire, qu'à l'avénement d'un nouveau prince, l'Etat est gouverné par de nouveaux principes; & c'est ce qui porte préjudice à cette forme de gouvernement. Il y a de l'unité dans le but que les républiques se proposent,

& dans les moyens qu'elles emploient pour y parvenir ; ce qui fait qu'elles ne le manquent presque jamais. Dans les monarchies, un fainéant succede à un prince ambitieux : celui-ci est suivi d'un dévot ; celui-là, par un guerrier ; celui-ci, par un sçavant ; celui-là, par un autre qui s'abandonne à la volupté ; & pendant que ce théâtre mouvant de la fortune présente sans cesse des scènes nouvelles, le génie de la nation, diverti par la variété des objets, ne prend aucune assiette fixe. Il faut donc que, dans les monarchies, les établissemens qui doivent braver la vicissitude des siècles, ayent des racines si profondes, qu'on ne puisse les arracher, sans ébranler en même

392 DE LA POLITIQUE.
tems les plus solides fondemens
du trône.

S'il est vrai que la forme de gouvernement la plus parfaite est celle d'un royaume bien administré, il n'est pas moins certain que les républiques ont rempli le plus promptement le but de leur institution, & se sont mieux conservées, parce que les bons rois meurent, & que les sages loix sont immortelles.

Les révolutions que les monarchies & les républiques éprouvent, ont leurs causes dans les loix immuables de la nature. Il faut que les passions humaines servent de ressorts, pour amener & mouvoir, sans cesse, de nouvelles décorations sur ce grand théâtre; que la fureur audacieuse

des uns enleve ce que la foiblesse des autres ne peut défendre ; que des ambitieux renversent des républiques , & que l'artifice triomphe quelquefois de la simplicité. Sans ces grands bouleversemens , l'univers resteroit fans cesse le même : il n'y auroit point d'événemens nouveaux , il n'y auroit point d'égalité entre le destin des nations : quelques peuples feroient toujours civilisés & heureux ; & d'autres , toujours barbares & infortunés.

Quoique tant de nations innombrables , qui couvrent la terre , ayent chacun leur génie différent , il semble cependant , que certains traits qui les distinguent des autres , font inaltérables. Tout peuple a un caractère à foi , qui peut être modifié par le plus

ou le moins d'éducation qu'il reçoit , mais dont le fonds ne s'efface jamais. Il s'ensuit que les princes n'ont jamais totalement changé la façon de penser des peuples ; qu'ils n'ont jamais pu forcer la nature à produire de grands hommes , lorsqu'elle s'y refusoit. Ils peuvent donner un certain vernis de politesse à leur nation , maintenir les loix dans leur vigueur , & les sciences dans la médiocrité ; mais ils n'altéreront jamais l'essence des choses : ils n'ajoutent que quelque nuance passagère à la couleur dominante du tableau. Il n'y a , je crois , que la dévastation entière des Etats & leur repeuplement par des colonies étrangères , qui puissent produire un changement total dans l'esprit d'un peuple ; mais ce n'est

DE LA POLITIQUE. 395
dès-lors plus la même nation.

Les législateurs qui établissent des loix dans des monarchies, sont ordinairement eux-mêmes Souverains. Si leurs loix sont douces & équitables, elles se soutiennent d'elles-mêmes : tous les particuliers y trouvent leur avantage. Si elles sont dures & tyranniques, elles sont bientôt abolies, parce qu'il faut les maintenir par violence, & que le tyran est seul contre tout un peuple qui n'a de desir que de les supprimer. Dans plusieurs républiques, où des particuliers ont été législateurs, leurs loix n'ont réussi qu'autant qu'elles ont pu établir un juste équilibre entre le pouvoir du gouvernement & la liberté des citoyens.



DE LA GUERRE.

TOUTES les guerres qui n'auront pour but que de repousser les usurpateurs , de maintenir des droits légitimes , de garantir la liberté de l'univers , seront conformes à la justice. Les Souverains qui en entreprennent de pareilles , n'ont point à se reprocher le sang répandu : la nécessité les fait agir ; & , dans de pareilles circonstances , la guerre est un moindre malheur que la paix.

La guerre est une ressource dans l'extrémité : il ne faut s'en servir que dans des cas désespérés , & bien examiner si l'on y est porté par une illusion d'orgueil ou par une raison solide ; mais il y a des guerres de précaution que

les princes font sagement d'entreprendre : elles font offensives , à la vérité ; mais elles ne font pas moins justes que les défensives. Lorsque la grandeur excessive d'une puissance semble prête à se déborder , & menace d'engloutir l'univers , il est de la prudence de lui opposer des digues & d'arrêter le cours du torrent , lors encore qu'on en est le maître. On voit des nuages qui s'assemblent , un orage qui se forme , les éclairs qui l'annoncent ; & le Souverain que ce danger menace , ne pouvant tout seul conjurer la tempête , se réunira , s'il est sage , avec tous ceux que le même péril met dans les mêmes intérêts. C'est une maxime certaine , qu'il vaut mieux prévenir que d'être pré-

venu : les grands hommes s'en font toujours bien trouvés.

Un préjugé assez général fait que la plûpart des hommes idolâtrent l'heureuse témérité des ambitieux. L'éclat brillant des vertus militaires offuſque à leurs yeux la douceur des vertus civiles : ils préfèrent les Eroſtrates qui brûlent les temples, aux Amphions qui élevent des villes, & les victoires d'Octave au règne d'Auguſte.

L'ordre dans une armée, ne peut ſubſiſter ſans ſévérité ; mais ce que je demande ſur ce ſujet, c'eſt de la modération. Si la clémence d'un honnête homme le porte à la bonté, ſa ſageſſe ne le force pas moins à la rigueur ; mais il en eſt de lui comme d'un habile

pilote : on ne lui voit couper les mâts ni les cordages de son vaisseau, que lorsqu'il y est forcé par l'orage. Il y a des occasions où il faut être sévère, mais jamais cruel ; & j'aimerois mieux, un jour de bataille, être aimé que craindre de mes soldats.

Il est sûr, & l'expérience a fait voir, en général, que les meilleures troupes d'un Etat sont les nationales. Je suis persuadé qu'un Etat est mal servi par des mercenaires, & que les compatriotes sentent redoubler leur courage, par les liens qui les attachent.

L'institution du soldat est pour la défense de la patrie : les louer à d'autres, comme on vend des dogues & des taureaux pour le combat, c'est, ce me semble, pervertir à la fois le but du né-

goce & de la guerre. On dit qu'il n'est pas permis de vendre les choses saintes: Eh ! qu'y a-t-il de plus sacré que le sang des hommes?

DES SCIENCES ET DES ARTS.

LA marque la plus sûre qu'un pays est sous un gouvernement sage & heureux, c'est lorsque les beaux arts naissent dans son sein. Ce sont des fleurs qui viennent dans un terrain gras & sous un ciel heureux, mais que la sécheresse ou le souffle des aquilons fait mourir. Rien non plus n'illustre plus un règne que les arts qui fleurissent sous son abri.

Qu'on ne dise point que la culture des arts & des sciences rend les hommes inhabiles aux affaires.

Le bon esprit fait les mêmes progrès dans toutes les matieres qu'il embrasse. Les sciences, bien loin d'avilir, donnent, dans les emplois, un nouveau lustre à tous ceux qui les cultivent. Les grands hommes de l'antiquité se formerent sous la tutelle des lettres, si je puis me servir de ce terme, avant que d'occuper les dignités de l'Etat; & ce qui sert à éclairer l'esprit, à perfectionner le jugement & à étendre la sphere des connoissances, forme certainement des sujets propres à toute espece de destinations. Ce sont des plantes cultivées avec soin, dont les fleurs & les fruits sont d'une beauté plus raffinée & d'un goût plus exquis que ceux de ces arbres qui, dans les bois sauvages, abandonnés à eux-mêmes,

croissent au hazard , & dont les branches , bizarrement entortillées , n'offrent pas même à la vue un spectacle agréable.

Les siècles précieux s'annoncent par le nombre des grands hommes en tout genre , qui naissent à la fois. Heureux sont les princes qui viennent au monde dans des conjonctures aussi favorables ! Les vertus , le talent , le génie les emportent , d'un mouvement commun avec eux , aux choses grandes & sublimes.

Si aujourd'hui , parmi les Chrétiens , il y a moins de révolutions , c'est que les principes de la saine morale commencent à être plus répandus. Les hommes ont plus cultivé leur esprit : ils en sont moins féroces ; & peut-être est-ce une obligation qu'on a aux gens de

lettres , qui ont poli l'Europe.

La plûpart des prêtres examinent tous les ouvrages de littérature , comme si c'étoient des traités de théologie. Remplis de ce seul objet, ils voient des hérésies par-tout. De-là viennent tant de faux jugemens & tant d'accusations formées , pour la plûpart, mal-à-propos contre les auteurs. Un livre de physique doit être lu avec l'esprit d'un physicien : la nature & la vérité sont ses juges ; ce sont elles qui doivent l'absoudre ou le condamner. Un livre d'astronomie doit être lu dans un même sens. Si un médecin prouve qu'un coup de bâton , fortement appliqué sur le crâne , déranger l'esprit , ou bien qu'à un certain degré de chaleur, la raison s'égare, il faut lui prouver le contraire ou

404 DE LA GUERRE.

se taire. Si un astronome habile démontre que la terre & tous les globes célestes tournent autour du soleil, il faut, ou mieux calculer que lui, ou souffrir que la terre tourne.

Les arts sont comme Eglé, dont le cœur n'est rendu
Qu'à l'amant le plus tendre & le plus assidu. . . .

Il n'est aucun plaisir plus propre à nous séduire,
Que cette avidité d'apprendre & de s'instruire ;
C'est peut-être le seul qui souffre des excès,
Et que le noir remords n'accompagna jamais.

Si l'appas de la gloire en secret vous attire,
Apprenez qu'aux talents elle offre son empire,
Et que la renommée eut les mêmes égards
Pour les fils d'Apollon que pour les fils de Mars.

L'époque des beaux arts est celle des grands hommes.

Étendre notre esprit, est pour nous un devoir.
Oui, l'auguste science est pour celui qui l'aime
Un organe nouveau de son bonheur suprême.

La sagesse prospère où périt la sottise.

Qui cultive l'esprit d'une ardeur empressée,
Animal par ses sens, est Dieu par la pensée . . .
Il faut l'entretenir ; l'étude le nourrit :

DE L'HISTOIRE. 405

S'il ne s'accroît sans cesse , il s'éteint , il périt.

Voilà le seul parti que le sage doit suivre.

Végéter, c'est mourir; beaucoup penser , c'est vivre.

DE L'HISTOIRE.

L'HISTOIRE est regardée comme l'école des princes ; elle peint à leur mémoire les régnés des Souverains qui ont été les peres de la patrie , & des tyrans qui l'ont défolée : elle leur marque les causes de l'aggrandissement des empires & celles de leur décadence : elle déploie une si grande multitude de caracteres , qu'il s'en trouve nécessairement de ressemblans à ceux des Souverains de nos jours ; & prononçant sur la réputation des morts , elle juge tacitement les vivans : le blâme dont elle couvre les hom-

mes vicieux qui ne sont plus , est une leçon de vertu qu'elle fait à la génération présente : l'histoire paroît lui révéler quels seront sur elle les arrêts de la postérité.

On ne devroit conserver dans l'histoire , que les noms des bons princes , & laisser mourir à jamais ceux des autres avec leur indolence , leurs injustices & leurs crimes. Les livres d'histoire diminueroient , à la vérité , de beaucoup ; mais l'humanité y profiteroit ; & l'honneur de vivre dans l'histoire , de voir son nom passer des siècles futurs jusqu'à l'éternité , ne seroit que la récompense de la vertu.

Une chose ne mérite d'être écrite , qu'autant qu'elle mérite d'être retenue.

Retrécir & borner la sphere de

ses idées au lieu qu'on habite, restreindre ses connoissances à ses devoirs privés, c'est s'abrutir dans l'ignorance la plus grossiere ; pénétrer dans les tems qui nous ont précédés, embrasser le monde entier, avec toute l'étendue de son esprit, c'est faire réellement des conquêtes sur l'ignorance & sur l'erreur, c'est avoir vécu dans tous les siècles, & devenir, en effet, citoyen de tous les lieux & de tous les pays.

Qu'il est instructif & beau de passer en revue tous les siècles qui ont été avant nous, & de voir par quel enchaînement ils tiennent à nos tems ! Prendre une nation dans sa stupidité grossiere, la suivre dans ses progrès, & la conduire jusqu'au tems qu'elle s'est civilisée, c'est étudier, dans tou-

tes ses métamorphoses, le ver à soie, devenu chrysalide & enfin papillon; mais que cette étude est humiliante! Il ne paroît que trop, qu'une loi immuable de la nature oblige les hommes à passer par bien des impertinences, pour arriver à quelque chose de raisonnable.

S'imaginer que les hommes sont tous des démons, s'acharner sur eux avec cruauté, c'est la vision d'un misanthrope farouche; supposer que les hommes sont tous des anges & leur abandonner la bride, c'est le rêve d'un Capucin imbécille; croire qu'ils ne sont ni tous bons ni tous mauvais, récompenser les bonnes actions au-delà de leur prix, punir les mauvaises au-dessous de ce qu'elles méritent, avoir de l'indulgence pour leurs foiblesse

foibleffes, & de l'humanité pour tous; c'est comme en doit user un homme raisonnable.

Bossuet, Fléchier, Pline n'auroient pas mieux dit pour leurs héros, que Machiavel pour César-Borgia. Si l'éloge qu'on en fait, n'étoit qu'une ode ou une figure de rhétorique, on pourroit louer sa subtilité, en détestant son choix; mais c'est tout le contraire: c'est un traité de politique, qui doit passer à la postérité; c'est un ouvrage très-férierieux, dans lequel Machiavel est si impudent que d'accorder des louanges au monstre le plus abominable que l'enfer ait vomî sur la terre: c'est s'exposer de sang-froid à la haine du genre humain.

J'ai regardé des princes, des

fois, des parens comme des hommes ordinaires. Loin d'être séduit par la domination, loin d'idolâtrer mes ancêtres, j'ai blâmé le vice en eux-mêmes, avec hardiesse, parce qu'il ne doit pas trouver d'asyle sur le trône.

Il se trouve des peintres singuliers, qui n'ont peint que des monstres & des diables. Machiavel est un peintre de ce genre; il représente l'univers comme un enfer, & tous les hommes comme des démons. On diroit que ce politique a voulu calomnier le genre humain par haine pour l'espece humaine, & qu'il ait pris à tâche d'anéantir la vertu, pour rendre tous les habitans de ce continent ses semblables.

Un ouvrage écrit sans liberté, ne peut être que médiocre ou

mauvais : on doit moins respecter les hommes qui périssent , que la vérité qui ne meurt jamais.

Il y a quelque chose d'épidémique dans la façon de penser , qui se communique d'un esprit à l'autre. Cet homme extraordinaire , ce roi , dont toutes les vertus outrées dégéneroient en vices , Charles XII , en un mot , portoit avec lui , dès sa plus tendre enfance , la vie d'Alexandre le Grand ; & bien des personnes qui ont connu particulièrement cet Alexandre du Nord , assurent que c'étoit Quint-Curce qui ravagea la Pologne ; que Stanislas devint roi d'après Abdolomine , & que la bataille d'Arbelle occasionna la défaite de Pultawa.



DE LA BIENFAISANCE.

Quelque soit le pouvoir qui nous tombe en partage
 Que le bien des humains soit toujours notre ouvrage,
 C'est un plaisir divin de faire des heureux.
 Sur-tout n'abusons pas d'une vaste puissance,
 Et n'écoutons jamais la voix de la vengeance.
 Qui ne peut se dompter, qui ne sçait pardonner,
 Est indigne du rang qui l'appelle à régner.



. . . Tous ces humains dont la terre fourmille
 Sont fils d'un même pere & font une famille;
 Et malgré tout l'orgueil que donne votre rang,
 Ils sont nés vos égaux, ils sont de votre sang.
 Ouvrez toujours le cœur à leur plainte importune,
 Et couvrez leur misere avec votre fortune.

Voulez-vous en effet paroître au-dessus d'eux?
 Montrez-vous plus humain, plus doux, plus vertueux.

Tels ont été les rois, dont l'immortelle gloire
 Se grave en lettres d'or au temple de mémoire.
 Leur ame juste & pure, & sur-tout leur bonté,
 Ennoblit à mes yeux la foible humanité.

Mon cœur en les nommant est ému de tendresse:
 On fait en leur faveur grace à toute l'espece.



Qu'il est beau, Lycaon, de faire des ingrats! . . .

. Un noble caractère
 Ne trouve en sa grandeur de plaisir qu'à bien faire.

.

DE LA BIENFAISANCE. 413

Notre grand édifice est la société ;
Tout citoyen concourt à son utilité ;
L'embellir n'est pas tout ; & pour le dire encore ,
La bonté la soutient , quand l'orgueil la décore.

.....

Quelque soit le beau rang qu'on tienne en sa patrie
De la totalité l'on fait toujours partie :
L'Etat vous reconnoît pour un membre perclus :
Si par vous les humains ne sont pas secourus.

.....

Un Grand doit protéger l'innocente vertu. . . .

.....

Sa bonté doit sur-tout annoncer sa puissance.

Nous ne sommes enfin maîtres que du présent ;
A différer le bien souvent l'homme s'abuse :
Jouissons de ce seul instant ,
Peut-être que demain le ciel nous le refuse.

DE LA VERTU.

..... Quoique l'esprit soit divin de son essence ;
Il n'obtiendra jamais l'injuste préférence
Sur les talens du cœur que l'homme doit avoir.
Ayez de la mémoire , ayez un grand sçavoir ,
Soyez spirituel , plaisant , profond , sublime ;
Je veux qu'on vous admire , & non qu'on vous estime
Mon suffrage , en un mot , n'est dû qu'à la vertu ;

414 DE LA VERTU.

Sans vertu , tout esprit est mal fait & tortu ;
Elle fait l'ornement & le brillant de l'homme :
Prouvez que vous l'aimez : de quel nom qu'on vous
nomme ,
Certifiez le fait , & mon cœur qui vous rit ,
Vous trouvant noble , aimable & plein d'un bon esprit ,
Dévoue à vos vertus une amitié sincère.

.

Avec beaucoup d'esprit , l'ame du vrai faisie ,
Varus combat le charme & l'abus des plaisirs ,
Réprime l'intérêt , étouffe les desirs ,
Rabaisse son orgueil , lutte contre lui-même ,
Et sert le genre humain qu'il déplore & qu'il aime.
Telles sont les vertus d'un digne citoyen ;
Tel doit être le sage & tout homme de bien . . .

. . .

Ce caractère heureux naît de la liaison
D'un esprit éclairé , soumis à la raison.



Appliquons notre esprit à l'utile morale.
C'est elle qui fondant tous les replis des cœurs ,
Sans fard ose aux mortels reprocher leurs noirceurs ,
Eplucher leurs défauts , démasquer leurs caprices ,
Distinguer hardiment leurs vertus de leurs vices ,
Dompter des passions tous les transports outrés ,
Changer les furieux en humains modérés ,
Nous apprendre à connoître au fond ce que nous
sommes ,
Et rabaisser les rois jusqu'au niveau des hommes .
O céleste morale !
Accordez Epicure avec l'âpre Stoïque ;

DE LA VERTU. 415

Rendez l'un plus nerveux, l'autre moins tyrannique ;
Nivellez le chemin qui mène à la vertu ;
Plus on l'adouçira , plus il fera battu.

Oui , notre vrai bonheur & notre récompense ,
C'est d'établir la paix dans notre conscience.

DE LA VRAIE GLOIRE.

Si votre cœur aspire à la sublime gloire ,
Sçachez vaincre , & sur-tout user de la victoire.
Le plus grand des Romains , par ses succès divers ,
Le jour qu'à son pouvoir il soumit l'univers ,
Sauva ses ennemis dans les champs de Pharsale.
Voyez à Fontenoy LOUIS , dont l'ame égale ,
Douce dans ses succès , soulage les vaincus :
C'est un Dieu bienfaisant dont ils sont secourus.
Ils baissent en pleurant la main qui les désarme :
Sa valeur les soumit , sa clémence les charme.
Dans le sein des fureurs la bonté trouve lieu ;
Si vaincre est d'un héros , pardonner est d'un Dieu.
Suivez , jeunes guerriers , ces illustres modèles ;
Alors la renommée , en étendant ses ailes ,
Mêlant à ses récits vos noms & vos combats ,
Portera votre gloire aux plus lointains climats.
A ce bruit , la vertu , du haut de l'Empyrée ,
Retrouvant des héros dignes du tems d'Astrée ,
Retrouvant des guerriers remplis d'humanité ,
Viendra pour vous guider à l'immortalité.

Siv

416 DE LA VERTU.

Dans ce temple sacré, bâti par l'innocence ;
Les vertus des mortels trouvent leur récompense.
Là sont tous les esprits, dont les sçavans travaux
Enrichirent l'Etat, trouvant des arts nouveaux ;
Là sont tous les bons rois, les magistrats augustes,
Très-peu de conquérans, mais tous les guerriers justes.

DES JUGEMENTS des Hommes.

SI je vous disois que nous nous préparons, avec grand soin, à détruire quelques murailles élevées à grands frais ; que nous faisons la moisson où nous n'avons point semé, & les maîtres où personne n'est assez fort pour nous résister, vous vous récrieriez : Ah ! barbares ! ah ! brigands ! Inhumains que vous êtes ! diriez-vous : Les injustes n'hériteront point du royaume des cieus, selon S. Mathieu, chap. 12, v. 34.

Puisque je prévois ce que vous me diriez sur ces matieres , je ne vous en parlerai point. Je me contenterai de vous informer qu'un homme , dont vous avez entendu parler sous le nom de *Roi de Prusse*, apprenant que les Etats de son allié, l'empereur , étoient ruinés par la reine de Hongrie , est volé à son secours ; qu'il a joint ses troupes à celles du roi de Pologne , pour opérer une diversion en basse Autriche , & qu'il a si bien réuffi , qu'il s'attend , dans peu , à combattre les principales forces de la reine de Hongrie , pour le service de son allié. Voilà de la générosité , direz-vous , voilà de l'héroïsme ! Cependant le premier tableau & celui-ci sont les mêmes : c'est la même femme qu'on représente , premièrement en cor-

418 DES JUGEMENTS

nettes de nuit, lorsqu'elle se dépouille de ses charmes, & ensuite, avec son fard, ses dents & ses ponpons. De combien de différentes façons n'envisage-t-on pas les objets ? Combien les jugemens ne varient-ils point ? Les hommes condamnent le soir ce qu'ils approuvoient le matin : ce même soleil qui leur plaisoit en son aurore, les fatigue en son couchant. De-là viennent ces réputations établies, effacées, & qui se rétablissent pourtant ; & nous sommes assez insensés pour nous donner, pour la réputation, du mouvement pendant notre vie entière ! Est-il possible qu'on ne se soit pas détrompé de cette fausse monnoie, depuis si longtemps qu'elle est connue ?

La valeur & l'adresse se trou-

vant également chez les voleurs de grand chemin & chez les héros. La différence qui est entr'eux, c'est que le conquérant est un voleur illustre, & que l'autre est obscur. L'un reçoit des lauriers & de l'encens pour prix de ses violences, & l'autre la corde.

DU BONHEUR.

IL n'est point dans la nature de notre être, qu'un scélérat soit heureux. Quand même donc il n'y auroit point de justice sur la terre, ni de Divinité au ciel, il faudroit d'autant plus que les hommes fussent vertueux, puisque la vertu seule les unit, & leur est absolument nécessaire pour leur conservation, & que le crime ne

420 DE L'AMITIÉ.

peut que les rendre infortunés &
les détruire.

Les frivoles faveurs que fait la renommée,
Ont quelques grains d'encens qui s'en vont en fumée,
Un corps sain, des amis, l'aïfance, un peu d'amour,
Sont les uniques biens du terrestre séjour.
Poursuivez le bonheur du Japon en Espagne ;
Le chagrin, malgré vous, toujours vous accompagne,
Le vrai bonheur est fait pour les cœurs vertueux.

DE L'AMITIÉ.

AIMONS sans intérêt, & sçachons préférer
Le bien de nos amis à notre bonheur même.

—*—
Dans ce siècle de fer, dans ces tems corrompus,
Il n'est plus, par malheur, d'Achates, de Nifus :
L'homme plein de bonté passe pour imbécille,
Et l'amitié s'exprime en style de Zoïle.

—*—
C'est sur l'estime & c'est sur les vertus
Que l'amitié véritable se fonde.

Les malheureux font une expérience certaine du cœur humain.
Le déclin de leur fortune est

comme un thermomètre qui indique en même tems le refroidissement de leurs amis.

DE LA FORTUNE.

CONNOISSEZ la fortune inconstante & legere :
La perfide se plaît aux plus cruels revers :
On la voit abuser le sage , le vulgaire ,
Jouer insolemment tout ce foible univers. . .

Fixe-t-elle sur moi sa bizarre inconstance ?
Mon cœur lui sçaura gré du bien qu'elle me fait.
Veut-elle en d'autres lieux marquer sa bienveillance ?
Je lui remets ses dons sans chagrin , sans regret.

Plein d'une vertu plus forte,
J'épouse la pauvreté,
Si pour dot elle m'apporte
L'honneur & la probité.



DE LA FLATERIE.

LOIN que la basse flaterie
 Passe un vernis sur les défauts,
 Cette coupable idolatrie
 Avilit les plus grands héros.
 Loués ou blâmés par les hommes,
 Nous demeurons ce que nous sommes,
 Grands ou petits, sains ou perclus.
 Ce n'est point la vaine éloquence,
 Mais l'aveu de la conscience
 Qui doit juger de nos vertus.

*DU DÉPLACEMENT
des Hommes.*

LES hommes ne sont presque
 jamais placés dans ce monde,
 selon leur choix; de-là vient qu'il
 y a tant de cordonniers, de prê-
 tres, de ministres & de princes
 mauvais.

DU DÉPLACEMENT, &c. 423

Si tout étoit bien assorti
Sur ce ridicule hémisphère ,
L'ouvrier quittant son outil ,
Seroit amiral ou corsaire ;
Le roi peut-être un charbonnier ,
Le général , un maltôtier ,
Le berger maître de la terre ,
L'auteur , un grand foudre de guerre.
Mais rassurons-nous là-dessus ,
Chacun conservera sa place ;
Le monde va par ses vieux us :
Et jusqu'à la dernière race ,
On y verra mêmes abus.

*Fin des Pensées choisies
de FREDERIC.*

57583585

1

2

3

4

5

6

7

8

9

10

11

12

13

14

15

16

17

18

19

20

21

22

23

24

25















